



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Georges SIMENON

(Belgique)

(1903-1989)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées (surtout '*Feux rouges*'),
le personnage de Maigret étant étudié.**

Bonne lecture !

Il est né à Liège un vendredi 13 (ce qui effraya sa mère qui, superstitieuse, demanda à son mari de faire une fausse déclaration pour ne pas nuire à son enfant) dans un milieu petit-bourgeois habitant le quartier populaire d'Outremeuse. Son père, Désiré Simenon, un homme tranquille, fils d'un chapelier, était comptable dans une compagnie d'assurances, tandis que Henriette Brüll, d'origine prussienne et néerlandaise, dernière d'une famille de treize enfants, femme à la personnalité dominatrice, sujette à «des colères brutales», fut «demoiselle de magasin» à "L'Innovation" avant de rester au foyer. À cause d'elle, il eut une enfance sans affection, car elle était extrêmement dure et portait tout son amour sur son frère cadet de trois ans, Christian, beaucoup plus obéissant que lui : «*De mes deux fils, c'est Georges qui a la gloire, mais c'est Christian qui a le génie...*».

Il sut lire et écrire dès l'âge de trois ans. À l'âge de douze ans (son goût des détails de la vie quotidienne se manifestant déjà?), il exécuta un dessin représentant... un torchon de cuisine qui, en 2007, dans une vente d'objets et de documents lui appartenant, fut mis à prix 500 euros. Il reçut une éducation catholique, d'abord, de 1908 à 1914, à l'Institut Saint-André des frères des écoles chrétiennes, puis, en 1914, au collège Saint-Louis, tenu par des jésuites, enfin, de 1915 à 1918, au collège Saint-Servais, établissement plus scientifique. Mais son intérêt pour les études commença à faiblir et il obtint des notes assez moyennes sauf en français. Dévoreur de livres, (il lui arrivait d'en lire un par jour), il découvrit alors les romans de Gaston Leroux, Alexandre Dumas, Dickens, Conrad, Stendhal, Balzac (qui lui a indiqué le rôle de l'argent, le souci de la dimension physique de l'oeuvre), Gogol (dont il retint la folie ou, plus précisément, ce qui mène à la déstabilisation de l'humain), Dostoïevski (dont il hérita cette attention que tout commentateur de la comédie humaine doit observer pour les bassesses, les mesquineries, les lâchetés qui font la soumission).

Il n'avait que quinze ans lorsque son père tomba gravement malade et que le médecin de famille le prévint : sa vie était menacée par l'état de son coeur. Est-ce bien pour assurer la subsistance matérielle de la famille que l'adolescent fit une croix sur les études et resta dépourvu du moindre diplôme ou n'est-ce pas plutôt parce qu'il avait la certitude de ne pas pouvoir plus longtemps se soumettre à la discipline de son collègue? Il confia à Henri Guillemin : «*Je voulais baiser et l'Église me racontait que j'allais me damner. Alors j'ai tout bazardé !*». À l'été 1918, il refusa de passer ses examens et décida de se forger à la force du poignet, de ne devoir rien qu'à lui-même.

Que pouvait faire un adolescent de quinze ans alors que la guerre n'était pas finie? Il trouva d'abord un emploi d'aide-pâtissier, mais deux semaines suffirent pour l'en écoeurer. Puis il fut commis de librairie, et, à peine au bout d'un mois, ce garçon trop sûr de lui au goût du patron se fit remercier. Sans préméditation, tout à fait par hasard, il poussa alors la porte de "*La gazette de Liège*", un journal conservateur. Il y fut engagé d'abord comme commis, puis comme journaliste et reporter chargé des «*chiens écrasés*», faisant alors à vélo la tournée des commissariats de police, des tribunaux, des conseils municipaux, des cérémonies officielles, des inaugurations, des compétitions sportives, des tournois de belote, des courses cyclistes, des conférences, des manifestations, des banquets, des assemblées de sociétés, des marchés, des foires, suivant les pompiers, se voyant comme un nouveau Rouletabille, comme lui portant un imperméable, fumant la pipe et mettant ses premiers pantalons longs. Opportuniste, prêt à tout pour réussir, il apprit si vite son métier que son salaire passa rapidement de 45 francs à 180 francs et qu'il tint aussi un billet quotidien intitulé "*Hors du poulailler*" : «*C'était pour bien marquer mon petit coin à part dans "La gazette"*» se souvint celui qui signait «*Monsieur le coq*». Dans ces chroniques d'humeur, il parlait du temps qu'il faisait, des propos entendus ici et là, des petits et grands côtés de la vie des Liégeois, du 1er mai, de la Toussaint, des cérémonies patriotiques, du cinéma, du progrès. Faisant preuve d'une maturité et d'un talent exceptionnels, volontiers anarchiste en herbe, il trempait souvent sa plume dans le vitriol pour vilipender ses confrères, les autres journaux, les personnalités, voire certains lecteurs, s'attaquer même à l'administration, aux syndicats, aux communistes, aux socialistes, aux juifs. Il fut, en effet, l'auteur d'une série d'articles sur «*le péril juif*», puants d'antisémitisme, influencés par les "*Protocoles des Sages de Sion*". Cependant, si les idées exprimées par cet enfant terrible n'étaient pas toujours celles défendues par ce journal catholique et conservateur, il a toujours soutenu que, dans ce dernier cas, il avait été contraint de répondre à une commande et que «*ces articles ne reflètent nullement ma pensée d'alors ni d'aujourd'hui*», se défendant d'être antisémite. Cela n'a pas empêché Pierre Assouline de prétendre que «*Georges Simenon, qui était pourtant bavard et prolixe, n'a jamais jugé*

nécessaire de lever l'ambiguïté sur cet épisode de sa vie de journaliste». Il fut parfois l'envoyé spécial du journal, enquêtant ainsi sur la mort de soldats belges près de Düsseldorf, interrogeant le maréchal Foch dans un train entre Bruxelles et Liège, suivant à Cologne les fraudeurs du lendemain de la guerre, partageant la vie de pêcheurs en mer du Nord. Les situations qu'il étudia, les lieux et les personnages qu'il côtoya allaient lui servir dans ses futurs romans, car il avait appris que, lorsqu'on est fermement décidé à rendre la vérité de ce qu'il a appelé «*l'homme nu, c'est-à-dire l'homme tel qu'il est au profond de lui-même*», tel que Dieu le fit, tel que le tente le diable, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on voit, touche, sent, doit être emmagasiné, et il faut s'obliger à un travail quotidien, constant.

Or, à dix-huit ans déjà, il était un forçat de l'écriture, une machine à produire industriellement du texte, quatre-vingt pages par jour. Il publia plus de mille nouvelles, plus de deux cents romans d'aventures à bon marché, sous divers pseudonymes, vingt-cinq au moins (Jean du Perry, Gom Gut, Georges Sim, Luc Dorsans, Christian Brulls, G. Vialo, G.Vialis, etc.) et il reconnut plus tard : «*Je faisais mes gammes avec de petits romans galants*». Mais il se forgea ainsi un talent sûr, s'exerçant à mettre en place des situations sordides et complexes où, avec des raffinements logiques, il s'inspirait d'Edgar Poe, ne se dégageait pas encore du roman policier traditionnel et posait toujours une énigme à partir de laquelle le détective découvrait un milieu qui fournissait l'occasion de longues descriptions pittoresques. Il publia aussi, en 1921, année de la mort de son père, un petit roman «*humoristique et de moeurs liégeoises*», «*Au Pont des Arches*».

Simenon, qui était déjà un viveur, qui hantait les brasseries et les boîtes de nuit, qui était déjà un client assidu des dames de petite vertu, fréquenta alors un lieu de rencontres entre jeunes artistes et écrivains de la bohème locale refaisant le monde et se livrant à des excès : «*La caque*». Il y connut Robert Denoël qui éditera Louis Ferdinand Céline, et, surtout, Régine Renchon, étudiante aux beaux-arts, qu'il appelait «*Tigy*», qui avait trois ans de plus que lui mais était aussi excentrique que lui. En 1920 (il avait dix-sept ans), ils se fiancèrent. En décembre 1922, alors qu'il avait réussi à ne faire qu'un mois de service militaire à Aix-la-Chapelle, que son apprentissage de journaliste était terminé, qu'il était ambitieux, qu'il n'y avait pas grand-chose à faire à Liège (il allait tout de même, de février 1924 à novembre 1925, collaborer à «*La Nanesse*», une feuille pamphlétaire, mais aussi un journal de chantage, dirigée par Hyacinthe Danse, un repris de justice), il partit tenter sa chance à Paris où il voulait être écrivain. Il y arriva le 10 décembre 1922 et, en mars 1923, Régine l'y rejoignit et ils se marièrent le 24 mars. Muni de lettres de recommandations, il fréquenta bientôt des artistes à Montmartre, mais ne trouva que des emplois subalternes. Il fut garçon de courses d'une ligue d'anciens combattants, puis devint le secrétaire de l'écrivain d'extrême droite Binet-Valmer puis du marquis de Tracy, un riche aristocrate chez qui il découvrit un univers de luxe et de richesse. Il était le patron d'un journal de Nevers, «*Paris-Centre*», auquel il collabora. Vivant quelque temps au château de Paray-le-Frésil, il découvrit ainsi le milieu aristocratique comme la province française qui allaient lui donner des idées pour ses livres. Comme Régine, tenant le foyer, était un rempart contre sa facilité à faire la fête, il passa alors ses soirées à écrire comme un forçat «*soixante contes de cinquante à deux cents lignes et trois romans de trois mille lignes par mois*» qui trouvèrent rapidement un public car il inondait les journaux de ses nouvelles et les éditeurs de collections populaires de ses romans, licencieux («*Orgies bourgeoises*», «*Une petite très sensuelle*», «*Un monsieur libidineux*»), sentimentaux («*Le roman d'une dactylo*») ou d'aventures («*Un drame au pôle Sud*»), près de deux cents en cinq ans, toujours sous des pseudonymes dont le premier fut Sim. Cette production alimentaire où il ne voyait que des exercices pour l'apprentissage d'un futur métier de romancier améliora la situation du couple. Comme il écrivait très vite, Eugène Merle, propriétaire de certains de ces journaux, lui proposa, en 1927, pour cent mille francs, d'écrire en trois jours et trois nuits, enfermé dans une cage de verre, sous les yeux du public, un roman dont le sujet, le titre et les personnages lui seraient communiqués par un huissier au moment où il y pénétrerait. Le projet suscita l'indignation des gens de lettres qui ne voulaient y voir qu'un jeu du cirque. L'opération fut annulée in extremis, mais il fut payé. Longtemps, pourtant, des témoins prétendirent y avoir assisté.

Après lecture de deux de ses contes, pour motiver son refus, Colette, qui était rédactrice en chef du quotidien parisien «*Le matin*», lui martela ce conseil : «*Surtout, pas de littérature ! Écrire simplement*» qui eut un tel impact sur le jeune écrivain qu'il en fit en quelque sorte son mot d'ordre.

En 1924, de retour à Paris, Georges Simenon et Régine louèrent un rez-de-chaussée place des Vosges, dans un immeuble où vivait, à l'étage du dessus, un médecin nommé Maigret. Ils y donnaient de grandes soirées où ils y recevaient, entre autres invités, Max Jacob. En 1925, ils passèrent l'été à Étretat. Il rencontra l'éblouissante mûlatresse, Joséphine Baker, âgée de vingt ans, alors totalement inconnue, qui dansait dans "La revue nègre" et leur brûlante liaison, que sa femme sembla ignorer bien qu'il ait songé à l'épouser, dura jusqu'en 1927. Mais il eut peur de l'amour. Il fit aussi une de ses innombrables partenaires sexuelles de leur jeune cuisinière, Henriette Liberge dite «Boule». En 1926, ils découvrirent Porquerolles, île dont ils s'éprirent aussitôt, y louant une villa. En 1927, ils passèrent les vacances d'été à l'île d'Aix où ils rencontrèrent Vlaminck, Derain, Picasso...

En 1928, Simenon découvrit La Riochelle.

La même année, il réalisa un rêve d'enfance : il acheta la "Ginette", un bateau de cinq mètres et s'embarqua pour un tour de France sur les canaux et les rivières, en compagnie de «Tigy» et de «Boule», campant sur les berges. L'univers des marins, des ports, des écluses, allait le marquer de façon indélébile. Durant six mois, il consacra ses matinées à écrire au fil de l'eau, à taper ses romans à la machine, au grand étonnement des promeneurs. La même année, il commença à publier chez Fayard, sous le pseudonyme de Christian Brulls ("Dolorosa"). En 1929, le goût de la croisière le reprit. Il fit construire, à Fécamp, un bateau : "L'ostrogoth", un cotre de dix mètres, passa son brevet de capitaine et, au printemps, navigua vers la Belgique, puis alla jusqu'aux Pays-Bas. Dans le port néerlandais de Delfzijl, à l'extrême nord de la Frise, alors que le bateau devait être recalcaté, il s'installa dans une péniche abandonnée et écrivit un nouveau livre. Il a raconté l'événement :

«Je me revois, par un matin ensoleillé dans un café qui s'appelait, je crois, "Le Pavillon". Ai-je bu un, deux, ou même trois petits genièvres colorés de quelques gouttes de bitter? Toujours est-il qu'après une heure, un peu somnolent, le hasard me fit découvrir, à moitié échouée, une vieille barge qui semblait n'appartenir à personne. On y pataugeait dans trente à quarante centimètres de cette eau rougeâtre particulière au vieux canal. [...] Cette barge, où j'installai une grande caisse pour ma machine à écrire, une caisse moins importante pour mon derrière, allait devenir le vrai berceau de Maigret. Allais-je écrire un roman populaire comme les autres? Une heure après, je commençais à voir se dessiner la masse puissante et impassible d'un monsieur qui, me sembla-t-il, ferait un commissaire acceptable. Pendant le reste de la journée, j'ajoutais quelques accessoires : une pipe, un chapeau melon, un épais pardessus à col de velours. Et, comme il régnait un froid humide dans ma barge abandonnée, je lui accordai, pour son bureau, un vieux poêle de fonte.»

Ainsi, serait apparu Maigret, commissaire divisionnaire au 36, quai des Orfèvres, dans un roman dont «le lendemain, à midi, le premier chapitre était écrit. Quatre ou cinq jours plus tard, le roman était terminé.». En fait, il avait déjà publié dans "L'œuvre", sous le nom de Georges Sim, "La maison de l'inquiétude", un roman dit «populaire» dont Maigret était déjà est le héros. Ce qui était né à Delfzijl était le premier livre publié sous son véritable nom, le 20 février 1931, le premier "Maigret" officiel :

"Pietr le Letton"

(1931)

Roman

La police internationale signale l'arrivée à Paris du célèbre escroc Pietr-le-Letton, qui n'a jusque-là pu être inculpé. Il y vient pour réaliser une des colossales escroqueries dont il est coutumier. Le commissaire Maigret, qui a reçu son signalement, le repère à sa descente de "L'Étoile-du-Nord". Il s'apprête à le filer lorsqu'un employé du train l'entraîne vers un compartiment où gît le cadavre d'un homme qui est le parfait sosie de Pietr. Mais est-ce bien lui? Pour en être sûr, le policier retrouve la trace du premier voyageur à l'Hôtel Majestic. Tandis que ce dernier prend de mystérieux contacts avec un milliardaire américain, M. Mortimer-Levingston, avec lequel il a disparu, échappant à la surveillance des policiers parisiens, l'enquête sur le meurtre conduit Maigret à Fécamp où il aperçoit, sortant de la villa d'une certaine Mme Swaan, Pietr-le-Letton qu'il file jusqu'à un misérable hôtel de la rue du Roi-de-Sicile à Paris. Mais est-ce Pietr ou est-ce un sosie? Car Maigret entrevoit deux

personnalités en cet homme : la superbe de l'habitué des palaces et la veulerie du client des galetas. Il fait de l'enquête une affaire personnelle quand son camarade Torrence est abattu. Les coups de théâtre se multiplient alors : Maigret est blessé et Mortimer assassiné, tandis que Pietr prend la fuite. La découverte d'objets personnels détenus par Anna Gorskine à l'hôtel du Roi-de-Sicile permet à Maigret de résoudre l'énigme des deux sosies : Hans, jumeau de Pietr, a toujours vécu sous l'ascendant de ce dernier, depuis leur enfance à Pskov et leur jeunesse d'étudiants à Tartu. Pietr le traitait comme son factotum et est allé jusqu'à épouser sa fiancée, Berthe. Excédé, Hans a fini par tuer son frère dans le train qui l'amenait de Bruxelles à Paris, et a pris sa place dans les négociations qui devaient faire de Mortimer-Levingston le banquier d'un réseau d'escrocs que Pietr mettait sur pied. Quant au meurtre du milliardaire, c'est Anna Gorskine qui l'a commis : les nouvelles fonctions de Hans n'allaient-elles pas nécessairement l'éloigner d'elle? Maigret finit par coincer le faux Pietr au bout de la jetée du port de Fécamp. Accablé, il fait au commissaire une confession dramatique où tout son passé malheureux lui remonte à la gorge et, sous les yeux de Maigret qui ne l'en empêche pas, il se loge une balle dans la bouche.

Pour le lancement, le 20 février 1931, Fayard invita le Tout-Paris, dans une boîte de nuit huppée de la rue Vavin, "*La boule rouge*", à un "*bal anthropométrique*", où les invités, Francis Carco, Colette ou le tout jeune Pierre Lazareff, prirent soin, comme il se doit, de laisser leurs empreintes digitales à l'entrée, étant déguisés en gangsters ou en prostituées. La presse se fit l'écho de l'événement. Le succès du roman fut immédiat et foudroyant. La même année 1931, Simenon publia onze livres, dont dix "*Maigret*", son éditeur ne se faisant plus de mauvais sang pour leur sort car ils furent traduits en plusieurs langues, trois obtenant, le mois même de leur sortie, un contrat d'adaptation au cinéma. Dix-neuf volumes ouvrirent la première série.

"Monsieur Gallet, décédé"
(1931)

Roman

Alors que sa femme le croyait à Rouen, en train d'exercer son métier de représentant de commerce, Émile Gallet, domicilié à Saint-Frageau, a été, dans un hôtel de Sancerre où il était connu sous le nom de M. Clément, tué d'une balle au visage puis avait reçu un coup de poignard dans le cœur. Maigret commence son enquête et découvre que, le jour du crime, Gallet a eu une altercation avec Tiburce de Saint-Hilaire, châtelain voisin de l'hôtel, et une autre avec son fils, Henri, venu par hasard dans la région où sa maîtresse, Éléonore Boursang, était en vacances. Il apparaît rapidement qu'aucun de ces trois personnages n'a pu commettre le crime. En réalité, Gallet n'était plus représentant de commerce depuis dix-huit ans. Il vivait d'escroqueries en extorquant de l'argent aux légitimistes (souhaitant le rétablissement des Bourbons sur le trône de France). Avec cet argent volé, Gallet, qui était malade, avait contacté une assurance-vie en faveur de sa femme. Or, depuis trois ans, un certain M. Jacob avait découvert le jeu de Gallet et le faisait chanter. En fait, Jacob était l'homme de paille de Henri Gallet et de sa maîtresse qui soutiraient régulièrement de l'argent à l'escroc. Peu avant le crime, Jacob avait réclamé vingt mille francs à Gallet, lequel était allé supplier Saint-Hilaire de les lui donner. Il ne les a pas obtenus et, désespéré, a camouflé son suicide en crime pour que sa femme puisse toucher la prime d'assurance-vie. Les rapports entre Gallet et Saint-Hilaire restant peu clairs, Maigret pousse plus loin ses investigations et découvre un fait capital qu'il garde secret pour la tranquillité des principaux intéressés : Tiburce de Saint-Hilaire n'est autre que le véritable Gallet et Émile Gallet, alias Clément, est le dernier descendant des Saint-Hilaire. Après une enfance malheureuse, une jeunesse faite de restrictions, il a vendu son nom à Gallet qui revenait d'Indochine où il avait appris que Saint-Hilaire devait recevoir prochainement un héritage important. Peu après, le faux Saint-Hilaire a touché une fortune colossale et le faux Gallet, frustré, lui a sans cesse réclamé de l'argent.

“Le pendu de Saint-Pholien”
(1930)

Roman

Un homme, d'apparence misérable, muni d'une petite valise, circule en France, en Hollande, pour aboutir dans un petit hôtel de la ville de Brême, en Allemagne. Il est suivi dans tous ses déplacements par un personnage qui s'avère être le commissaire Maigret. Il a substitué sa propre valise à celle du voyageur, certains de ses agissements lui paraissant suspects. «*L'homme à la valise*» se suicide d'un coup de revolver dans la bouche lorsqu'il se rend compte de la substitution, et Maigret, qui a l'impression d'avoir précipité ce suicide, entreprend des investigations. Fait troublant, la valise contient un costume taché de sang, des liasses de billets inutilisés, d'innombrables croquis de pendus, et l'identité du suicidé est fautive. Un certain Van Damme, homme d'affaires très riche, vient reconnaître le corps à la morgue. Au Quai des Orfèvres, la femme de Louis Jeunet (telle est sa fautive identité), vient décrire son défunt mari comme un homme instable et alcoolique. À l'affût d'indices, Maigret se rend dans un bistrot que fréquentait le mort. Le tenancier lui désigne un banquier, Belloir, que Jeunet venait retrouver. Il croise également Van Damme, homme d'affaires de Brême, et Jef Lombard, un photographe de Liège. Dans cette ville, il découvre la vraie identité du suicidé : il s'agit de Jean Lecocq d'Arneville, disparu une dizaine d'années auparavant. Cette identification irrite profondément le petit groupe que Maigret traque, particulièrement Van Damme qui semble vouloir annuler les traces de faits vieux, semble-t-il, de dix ans. Un journal de cette époque rapportait la pendaison, à l'église Saint-Pholien, d'un certain Klein, artiste. Dans le taudis où celui-ci vivait, Maigret retrouve à nouveau les compères qui entament un récit étrange et marqué du sceau de la fatalité. À cette époque, ils faisaient partie, ainsi que Klein et d'Arneville, d'un groupe d'étudiants et artistes baptisés “*Les compagnons de l'Apocalypse*” et se réunissaient pour refaire le monde, recevoir des modèles, boire. Certains étaient riches, d'autres, comme Klein et d'Arneville, complètement paumés. Un soir de Noël, après avoir bu plus que de raison et discuté de la possibilité, pour chacun, de commettre un crime, ils mirent leurs théories à exécution sur la personne d'un bourgeois particulièrement odieux dont ils firent disparaître le corps. L'affaire fut classée sans suite et le groupe se dispersa, les plus solides et les plus nantis bâtissant confortablement leur vie. Mais, pour les deux fragiles et pauvres, Klein et d'Arneville, l'avenir fut à jamais compromis : Klein se suicida deux mois plus tard, c'était le pendu de Saint-Pholien ; d'Arneville disparut pour se manifester brusquement sept ans plus tard, déséquilibrant la vie des autres. Il avait conservé le costume du bourgeois dans une petite valise, ce qui pouvait constituer une preuve de culpabilité pour tous, et les faisait chanter sans arrêt, ce qui mettait leur équilibre financier en péril. Soulagés de la mort du maître-chanteur, ils craignaient les investigations de Maigret qui, considérant qu'il y a presque prescription et que chaque acteur du drame a une famille, laisse tomber l'affaire.

Commentaire

L'intrigue est basée sur des données autobiographiques. “*Les Compagnons de l'Apocalypse*” rappellent le groupe de “*La caque*” dont Simenon a fait partie à Liège. De plus, un homme s'est effectivement pendu à Saint-Pholien, etc. Ces éléments puisés dans la vie réelle constituent une des caractéristiques romanesques de l'auteur, toujours à l'affût de faits divers, d'incidents d'actualité, de personnages ou d'atmosphères. Ce roman est celui d'un débutant, mais sa construction est originale. Contrairement aux autres romans policiers classiques qui mettent en scène une victime, des coupables présumés et un policier chargé de l'enquête, le commissaire est ici mis en situation dès les premières pages, et c'est lui qui, par sa substitution, déclenche inconsciemment les événements. Après le suicide de son mystérieux voyageur, Maigret, pour soulager sa conscience, mène ses recherches pour aboutir à un second suicide, le pendu de Saint-Pholien, qui constitue l'articulation de tout le roman, qui contient déjà les thèmes favoris de l'auteur, à savoir : la définition de la vraie

culpabilité, l'inégalité des chances dans la vie. La densité psychologique des personnages est brossée avec sobriété, d'une manière quasi elliptique. Simenon veut comprendre et analyser ses personnages, fouiller leur passé, leurs motivations profondes, se posant toujours la question fondamentale de la véritable responsabilité des êtres dans leurs actes.

Un film, adaptation du roman et réunissant Jean Richard, Xavier Gélin et Michel Blanc, a été tourné à Lille en janvier 1980.

“Le charretier de “La providence”

(1931)

Roman

Lady Mary Lampson a été retrouvée étranglée sur la paille d'une écurie, près de l'écluse 14 du canal, à Dizy, à la hauteur d'Épernay. Maigret doit enquêter sur le meurtre qui lui paraît inexplicable : est-il dans un roman de mœurs ou devant une affaire sordide? Pour observer ce monde opaque et silencieux de la batellerie, il a emprunté un vélo et pédale patiemment sur le chemin de halage où, dans un paysage brumeux et imprécis, les lourdes péniches sont tirées par des chevaux, allant moins vite qu'un yacht anglais, le "*Southern Cross*" où se trouvait Lady Mary Lampson. Le propriétaire et mari de la victime, Sir Lampson, et Willy, l'amant de celle-ci, attirent ses soupçons. Pourtant, certains détails relevés à l'autopsie du corps de Mary lancent Maigret sur la piste de "*La providence*", péniche dont le charretier, Jean, homme solitaire et taciturne, retient son attention. Trois jours après le début de l'enquête, Willy est à son tour assassiné. Des indices (notamment un insigne trouvé à l'endroit du crime) font penser que le coupable est Lampson, mais, faute de preuves, Maigret erre, jusqu'au moment où il apprend qu'un vélo a été utilisé la nuit du crime. Peut-être s'agit-il de celui de Jean qui, justement, comme s'il se sentait soupçonné, tente de se suicider et se blesse grièvement. L'affaire s'éclaire : Jean Darchambaux, ancien médecin, a probablement tué jadis sa riche tante pour satisfaire le goût de luxe de sa femme, mais l'affaire a mal tourné et il a été condamné à quinze ans de bagne. Malgré ses promesses, Mary, ou plutôt la future Mary (quand, après le drame et l'envoi au bagne de son mari, elle aura épousé Sir Lampson et changé de nom) a refusé de le suivre à Saint-Laurent-du-Maroni (Guyane) où il devait purger sa peine. Désespéré, il s'est aigri, ses facultés intellectuelles se sont atrophiées. Devenu, après sa libération, charretier de "*La providence*", il a retrouvé sa femme par hasard, l'a tuée et a dû, en outre, tuer Willy qui l'avait surpris en train de roder autour du yacht où il cherchait à brouiller les pistes. Sur cette péniche où il avait réussi à se créer un petit univers bien à lui, Jean meurt des suites de ses blessures, parmi ses chevaux, et entouré de l'affection presque maternelle d'Hortense Canelle et de la compréhension émue de Maigret.

Commentaire

Le roman figure dans l'édition de la Pléiade, car il était impossible de faire l'impasse sur les brumes de la vie du canal.

“La nuit du carrefour”

(1931)

Roman

Au carrefour des Trois Veuves, sur la route d'Arpajon, dans le fracas des camions de légumes qui remontent vers Paris, trois maisons se font face : la villa où vivent l'assureur Michonnet et sa femme ; le domaine d'un couple d'aristocrates danois, Cari Andersen et sa sœur, Else ; un garage qu'habitent Oscar et sa femme. Un dimanche, Andersen découvre dans son garage la voiture de Michonnet occupée par le cadavre de Goldberg, diamantaire anversoise ; Michonnet, lui, a dans son garage la

voiture d'Andersen. Interrogé pendant dix-sept heures, Andersen nie et est remis en liberté. Maigret enquête au carrefour où Mme Goldberg, à peine arrivée, est abattue le lundi soir. Le mardi matin, Andersen part à Paris ; bien qu'il soit censé revenir immédiatement, on ne le revoit plus. Pendant cette journée, Maigret essaie de mieux connaître les Michonnet ainsi qu'Oscar, garagiste gouailleur et vulgaire, et s'attarde auprès d'Else, attiré par son comportement mystérieux, par son charme et par l'atmosphère trouble dont elle s'entoure. Le soir tombe et une folle nuit commence. Carl revient grièvement blessé : quelqu'un a tenté de l'assassiner ; on lui a volé sa voiture et il s'est traîné vers sa demeure où l'on tire à nouveau sur lui. Maigret va chez Oscar et ne trouve qu'un mécanicien dont l'attitude suspecte lui fait découvrir que le garage est une façade dissimulant un centre de trafic illégal (drogue, bijoux volés, etc.). D'une voiture qui passe, on tire sur Maigret, lequel reconnaît Oscar dans la voiture et le fait suivre. Michonnet a disparu de son domicile. On ramène Oscar et ses tueurs. Michonnet est retrouvé à l'aube. Maigret réunit tout son monde chez Andersen et la vérité éclate. Else n'est pas la sœur, mais la femme d'Andersen ; elle sort des bas-fonds de Hambourg ; le Danois l'a «*recueillie*», blessée après une attaque à main armée ; il a entrepris d'en faire une autre femme, l'a épousée et, l'arrachant à son milieu, est venu vivre en France. Cependant, Else n'appréciait pas cette vie monotone ; elle a rapidement compris l'activité d'Oscar, s'est associée à lui, s'est assurée la complicité de Michonnet ; c'est elle qui a attiré Goldberg, trafiquant lui-même ; c'est un tueur à la solde d'Oscar qui a supprimé le diamantaire et son épouse et a tenté d'abattre Andersen. Tout avait été combiné pour que la police croie le Danois coupable. Pourtant, il revient voir Else en prison : il l'aime toujours. C'est sa femme, après tout...

Commentaire

Dans ce décor presque théâtral aux yeux de Maigret, tous les personnages jouent leur rôle avec un peu trop d'application, et il y passe la nuit la plus dramatique, la plus dangereuse et aussi la plus bouffonne de sa carrière, outrepassant aussi ses pouvoirs. Ce roman ténébreux, violent, presque ironique, est l'un des plus achevés, des mieux écrits, des plus fascinants, de Simenon. L'ouverture est parfaite : «*Quand Maigret, avec un soupir de lassitude, écarta sa chaise du bureau auquel il était accoudé, il y avait exactement dix-sept heures que durait l'interrogatoire de Carl Andersen.*

On avait vu tour à tour, par les fenêtres sans rideaux, la foule des midinettes et des employés prendre d'assaut, à l'heure de midi, les crémeries de la place Saint-Michel, puis l'animation faiblir, la ruée de six heures vers les métros et les gares, la flânerie de l'apéritif.

La Seine s'était enveloppée de buée. Un dernier remorqueur était passé, avec feux verts et rouges, traînant trois péniches. Dernier autobus. Dernier métro. Le cinéma dont on fermait les grilles après avoir tenté les panneaux réclames...»

À l'atmosphère de Paris, Simenon opposait celle, oppressante, de la maison des «Trois Veuves», précisait les personnages (Andersen et sa «sœur», le ridicule Michonnet, voyageur de commerce, le garagiste truand) avec une élégance et une simplicité qu'il n'a pas dépassées. Autant l'histoire, dont la chute est habile, ce qui arrive rarement chez lui, le style du livre est excellent.

Dès 1932, le roman a été adapté au cinéma par Jean Renoir, avec son frère, Pierre, dans le rôle du commissaire, première incarnation qui resta à ses yeux l'incarnation idéale : ses gestes, son jeu, son attitude lui plurent même si, en dépit d'un climat de mystère et de brouillard très simenoniens, le film se révéla totalement incompréhensible et vidé d'une part de l'énigme policière du livre. On a évoqué trois raisons possibles : le scénario aurait été amputé de dix-sept pages sur le tournage ; deux bobines auraient disparu ; Jean Renoir, ivre, aurait oublié de tourner des scènes. Mais le comble, pour Simenon, fut que le producteur, cherchant à sauver le film, lui proposa d'apparaître lui-même entre les scènes afin d'en expliquer les vides. Il en conçut dès lors un mépris durable pour cette profession, même s'il conserva une indéfectible amitié à l'égard de Jean Renoir. Ce film mutilé resta sans spectateurs, mais acquit un certain prestige quand Jean-Luc Godard l'a proclamé, dans une de ses galéjades, «*le plus grand film français d'aventures*».

“Le chien jaune”
(1931)

Roman

À Concarneau, des faits troublants qui s'enchaînent ont, en quelques jours, jeté l'émoi dans la ville. C'est d'abord la tentative d'assassinat dont a été victime l'honorable M. Mostaguen, un soir, au sortir de sa partie de cartes à l'"Hôtel de l'Amiral" : il a reçu une balle tirée de la boîte aux lettres d'une maison vide, à quelques mètres du café. Le sort semble s'acharner sur ses partenaires, car, deux jours après l'arrivée de Maigret qui a été mandé par le maire, l'un des habitués du café, Jean Servières, rédacteur au "*Phare de Brest*", disparaît, et sa voiture est retrouvée dans les environs, le siège avant maculé de sang. Puis c'est au tour de M. Le Pommeret qui meurt chez lui, empoisonné. Le quatrième du groupe, le docteur Michoux, qui s'attend à y passer aussi, n'en mène pas large, et Maigret ne trouve rien de mieux pour le mettre à l'abri que de le faire... incarcérer. Ces événements ont attiré la foule des journalistes, d'autant plus que le journal local a imprimé un article alarmiste qui signale la présence d'un chien aux poils jaunes, maigre sur pattes, un chien errant apparu dès le premier soir, et qui appartient sans nul doute à un inquiétant rôdeur dont on a repéré les traces. Les gendarmes, en effet, ne tardent pas à arrêter le vagabond, un colosse qui leur échappe en plein marché et s'enfuit dans un pâté de maisons et de hangars aux multiples issues, près de l'"Hôtel de l'Amiral". Sur ces entrefaites, Servières est retrouvé à Paris où il s'était rendu après avoir confié au "*Phare de Brest*" le papier anonyme qui a répandu la terreur à Concarneau. C'est par Emma, la fille de salle de l'hôtel, personnage auquel Maigret s'est intéressé dès son arrivée, que l'affaire s'éclaircit. Le soir des derniers événements, la jeune fille est aperçue par Maigret et son adjoint, l'inspecteur Leroy, dans le galetas où elle a rejoint le vagabond qui s'y est réfugié. Une fouille dans la chambre d'Emma révèle au commissaire, par une lettre signée «*Léon*», l'existence d'un ancien projet de mariage entre la jeune fille et un marin qui venait d'acquérir, grâce à un prêt bancaire, un bateau appelé "*La Belle-Emma*". La capture du vagabond, qui n'est autre que l'ex-marin Léon Le Guérec, et la confrontation générale que Maigret provoque dans la cellule du docteur Michoux mettent au grand jour la manière dont autrefois Le Guérec, abusé et trahi par le trio peu recommandable : Michoux, Servières, Le Pommeret, s'est retrouvé aux États-Unis, à Sing-Sing, ruiné et emprisonné pour transport de drogue. Mais son retour inopiné à Concarneau, après plusieurs années, a déclenché la panique chez ses anciens commanditaires. La brute au chien jaune qu'était devenu Léon, c'était la vengeance qui se profilait, et il fallait l'abattre par tous les moyens. L'un de ceux-ci consistait à lui faire endosser des actes criminels capables d'angoisser la population et dont Ernest Michoux était lui-même, non sans maladresse, l'auteur ou le complice. Michoux écope de vingt ans de bagne. Le Guérec épousera Emma. Le chien jaune, lui, n'a pas survécu à la blessure reçue au cours des incidents qui ont marqué la chasse au vagabond.

Commentaire

C'est l'un des romans les mieux construits de la première période où Maigret imposa son personnage. Ce fut le premier à avoir été adapté au cinéma par Jean Tarride qui confia le rôle à son père, Abel, que Simenon n'aima pas : «*Obèse et bonnasse, si mou, il était plutôt destiné à faire rire qu'à représenter la police judiciaire*». Le film ne présentant aucun intérêt particulier, les salles restèrent vides.

“Un crime en Hollande”
(1931)

Roman

Après une soirée donnée chez les Popinga en l'honneur du professeur Jean Duclos venu faire une conférence à Delfzijl, Conrad Popinga a été tué du coup de revolver. Maigret est envoyé dans la ville afin d'enquêter sur le meurtre. Les suspects ne manquent pas : Duclos lui-même, qui a découvert bien vite l'arme du crime, Beetje Liewens, maîtresse de Conrad, revenue vers la maison des Popinga alors que son amant l'avait reconduite chez elle, l'irascible fermier Liewens, qui avait appris la liaison de sa fille et la désapprouvait, le jeune Cornélius Barends, amoureux de Beetje, Oosting, le vieux marin dont la casquette a été retrouvée dans la salle de bain des Popinga, et, enfin, Madame Popinga et sa sœur, Any, restées à la maison après le départ des invités. La casquette d'Oosting est l'élément insolite de l'affaire, car Maigret acquiert rapidement la certitude que le marin n'avait aucune raison de tuer Popinga. On lui a donc volé sa casquette pour le faire accuser. Trouver le voleur, c'est donc trouver la clé de l'énigme. Maigret y parvient grâce à une reconstitution minutieuse de la soirée du crime, reconstitution qui lui permet d'éliminer méthodiquement les suspects, sauf Any. La jeune avocate, disgraciée physiquement, repoussée par les hommes, s'était prise de passion pour son beau-frère qui lui préférait manifestement la jolie Beetje. Son amour s'est mué en haine et elle a décidé de tuer sans donner prise à la moindre accusation. Any se suicide avant son jugement. Maigret se demande s'il n'aurait pas dû cacher la vérité, comme il en avait eu un instant l'intention.

“Au rendez-vous des Terre-Neuvas”
(1931)

Roman de 120 pages

Octave Fallut, capitaine du chalutier *“l'Océan”*, tout juste de retour d'une campagne à Terre-Neuve où était mort le jeune mousse, a été découvert étranglé, dans un bassin du port de Fécamp. Le télégraphiste Le Clinche, qu'on a vu rôder aux alentours du bateau, est soupçonné et arrêté. Maigret est informé de l'affaire par un ancien ami, instituteur à Quimper, qui lui demande de prouver l'innocence de Le Clinche. Assez vite, le commissaire découvre la présence d'une femme à bord du bateau lors de la dernière campagne de pêche : pendant trois mois, le capitaine a caché Adèle, sa maîtresse, dans sa cabine. Cette situation a engendré une certaine jalousie mêlée de méfiance entre le capitaine, le chef-mécanicien et le télégraphiste mis au courant de la présence d'une femme à bord, et cela d'autant plus que le jeune Le Clinche est parvenu une seule fois, malgré la vigilance de Fallut, à avoir avec Adèle des relations intimes qui l'ont obsédé pendant la suite de la campagne de pêche. Une confrontation entre Le Clinche, Adèle et Gaston Buzier, suspect, lui aussi, aboutit à la mise en liberté de Le Clinche, faute de preuves. Maigret prend alors le jeune homme en charge et le conduit auprès de Marie Léonnec, sa fiancée. À la terrasse de l'hôtel où ils sont réunis, survient Adèle, femme sensuelle et légère, qui essaie, par jalousie de provoquer un scandale. Il en résulte chez Le Clinche une tentative de suicide. L'affaire restant peu claire, Maigret tente de reconstituer l'atmosphère de cette campagne de pêche à bord de *“l'Océan”*, et il en déduit que le drame s'est joué le troisième jour, lors de la mort de Jean-Marie, le nouveau mousse. Interrogé à l'hôpital, Le Clinche révèle enfin la source du drame : ayant découvert l'existence d'Adèle, le mousse a menacé le capitaine de dévoiler son secret à l'équipage. Dans la lutte qui s'est ensuivie, le capitaine a provoqué la chute de Jean-Marie, qui s'est fracassé le crâne sur un cabestan. Soucieux de maintenir la discipline et sa réputation, Fallut a fait taire le seul témoin, Le Clinche, et a prétendu que le mousse avait été emporté par une lame. À l'arrivée au port, toujours obsédé par le souvenir d'Adèle et pour se venger de *“l'exclusivisme”* de Fallut, Le Clinche a avoué au père du mousse que celui-ci avait été assassiné par le capitaine. Le père a étranglé ce dernier. En possession de toutes les données, Maigret décide néanmoins de ne pas les divulguer et de classer l'affaire. Et, tandis que Mme Maigret tricote et

s'ennuie sur la plage de galets, le commissaire affronte cette société farouche et impénétrable des marins. Il essaie de comprendre, malgré la loi du silence. Peu à peu, la vérité émerge, tragique et absurde, lourde de passions et de sensualité. Vraiment, il valait mieux que Mme Maigret reste en dehors de tout ça.

“La tête d'un homme”

(1931)

Roman

Le 7 juillet, à Saint-Cloud, Madame Henderson, riche veuve américaine, et sa femme de chambre ont été assassinées. La police a rapidement arrêté Joseph Heurtin, livreur, qui avait laissé sur le lieu du crime des preuves flagrantes de sa culpabilité. Reconnu saint d'esprit, il est condamné à mort le 2 octobre. Or, pour Maigret, Heurtin est fou ou innocent. Pour le sauver, le commissaire, sûr de lui, obtient des autorités judiciaires qu'une chance d'évasion lui soit offerte. Dans la nuit du 15 au 16 octobre, il s'évade donc, et la police le suit. Cette filature aboutit à “la Coupole”, et Maigret se trouve plongé dans la faune internationale du carrefour Montparnasse, où il repère particulièrement William Crosby, le neveu de la victime, et Jean Radek, un étudiant tchèque. Quel lien peut-il exister entre Heurtin, Crosby et Radek? Maigret est surtout intrigué par Radek, qui lui déclare que la police n'a pas l'intelligence suffisante pour résoudre cette énigme. Le problème semble se compliquer lorsque Crosby se suicide. Patiemment, Maigret suit la trace de Radek qui apprécie manifestement d'être suivi par le commissaire et s'ingénie à lui montrer qu'il sait tout. Il se doute qu'il le croit coupable, mais pense qu'il n'arrivera jamais à le prouver. Mais Radek va trop loin : il essaie de provoquer la mort de la femme de Crosby, et Maigret le prend en flagrant délit. Radek s'effondre et avoue : il avait appris que Crosby souhaitait la mort de sa tante, dont il devait hériter. L'étudiant lui avait proposé, contre récompense, de la supprimer, et Crosby avait accepté. Le Tchèque avait alors ourdi son plan machiavélique en se servant du faible de Heurtin, qu'il avait poussé à cambrioler la maison de Madame Henderson la nuit même où il devait la tuer. Radek n'a laissé aucune trace de son passage, Heurtin en a laissé. De plus, le meurtrier s'était arrangé pour que Crosby et Heurtin ignorent son identité. C'est encore lui qui a provoqué le suicide de Crosby en lui laissant croire que la police savait tout. Radek a agi par haine envers la société qui a commis l'injustice de ne pas reconnaître sa brillante intelligence. Il est exécuté en janvier.

Commentaire

Simenon s'est inspiré du couple de Harry et Caresse Crosby, deux Américains argentés et déjantés qui, dans les années vingt, menèrent à Paris une vie tissée d'extravagances, de nuits fauves et d'intrigues interlopes. C'est un Maigret où il y a du Dostoïevski.

En 1933, le roman a été adapté au cinéma par Simenon lui-même qui, après les déconvenues subies avec les adaptations de “*La nuit du carrefour*” et du “*Chien jaune*”, écrivit le scénario, recruta les acteurs (Harry Baur, Valery Inkijinoff, Gina Manes), surveilla la réalisation. Mais il eut des démêlés d'argent avec le producteur et abandonna l'entreprise. Julien Duvivier hérita du film et en fit un chef-d'oeuvre qui connut néanmoins le même échec que les deux autres. Il apporta une innovation : le film (au contraire du livre) donnait la solution de l'énigme dès le départ. Il avait compris que l'important, chez Simenon (même dans les “*Maigret*”), n'est pas le mécanisme du suspense, mais la psychologie et l'épaisseur humaine.

En 1950, l'Américain Burgess Meredith, pour le studio R.K.O., porta à l'écran ce même roman sous le titre “*The man of the Eiffel Tower*”, “*L'homme de la tour Eiffel*” où le Britannique Charles Laughton incarnait le commissaire Maigret.

Simenon a salué ces trois films à leur apparition (surtout celui de Renoir, devenu son ami), mais, trois ans plus tard, les voyait comme des navets. Furieux de ce qu'on avait fait de ses livres, il resta sept ans sans céder de droits. Nouveau riche, il ne s'habilla que sur mesure, roula en Delage grand sport. S'ajoutèrent aux romans policiers de la série des "*Maigret*" un grand nombre de romans plus élaborés, plus ambitieux :

"Le relais d'Alsace"
(1931)

Roman

L'automne venu, on ne se bouscule guère au "*Grand-Hôtel*" et au "*Relais d'Alsace*", les deux adresses pour touristes qui meublent le col de la Schlucht. Sauf le dimanche quand le petit peuple de Munster ou de Colmar vient prendre un peu de bon temps autour d'une pinte de bière ou d'un verre de quetsche. Par temps clair, le panorama est magnifique et la promenade agréable. Le "*Grand-Hôtel*" sert de refuge aux époux Van de Laer, de riches Hollandais qui détonnent dans ce coin perdu avec leur Packard grand luxe et leur chauffeur stylé. "*Le relais d'Alsace*", plus modeste, tient plus de la pension de famille. Monsieur Serge y a pris ses quartiers. Plutôt bel homme, de bonnes manières, mais curieux personnage : «*C'est au sujet de votre petite note...*» ose enfin lui dire Madame Keller, la patronne. On la comprend : au régime pension complète depuis des mois, Monsieur Serge n'a pas encore réglé un franc. On ne le voit guère, parce qu'il passe ses journées à marcher dans la campagne. Le soir, autour du repas, sa compagnie est agréable. Et il fait rire et rougir Gredel et Lena, les deux petites servantes. Mais l'ardoise s'allonge ! «*Je vous paierai demain matin...*» finit par promettre l'étrange vacancier. Et cette nuit-là, comme par hasard, les Van de Laer sont soulagés de soixante mille francs qu'ils gardaient dans leur chambre. Dépêché sur les lieux, le commissaire Labbé mène l'enquête à pas feutrés. Il soupçonne Monsieur Serge. Forcément : tout dans ce curieux personnage lui rappelle le Commodore, un escroc international de haut vol dont il a croisé autrefois la route.

Commentaire

"*Le relais d'Alsace*" est une histoire qui fait mine de mélanger les genres : le policier d'atmosphère et le roman d'aventures.

"La danseuse du Gai-Moulin"
(1931)

Roman de 140 pages

Deux jeunes noceurs endettés, un bourgeois désaxé et le fils d'un employé, fréquentent à Liège "Le Gai Moulin", une boîte de nuit où ils courtisent l'entraîneuse Adèle. À la fin d'une soirée qu'elle a passé, à une table voisine des jeunes gens, en compagnie d'un Levantin arrivé le jour même dans la ville, Delfosse et Chabot se laissent enfermer dans la cave de l'établissement afin de s'emparer de la recette. Dans l'obscurité, ils entr'aperçoivent ce qu'ils croient être un cadavre, celui du Levantin. Ils prennent la fuite. Le lendemain, émoi dans la presse : le corps d'Éphraïm Graphopoulos, le client de passage, est découvert à l'intérieur d'une malle d'osier abandonnée dans un jardin public. L'enquête aboutit rapidement à l'arrestation des deux jeunes gens. Mais il y a un troisième suspect : un autre client de passage, un Français, également présent au "Gai-Moulin" le soir du meurtre. Ce personnage tombe bientôt, et avec beaucoup de bonne volonté, dans la souricière qu'on lui tend. Révélation de l'inculpé au commissaire Delvigne : il est le commissaire Maigret. Il filait la victime depuis Paris et était descendu au même hôtel que lui. Convaincu que le crime a partie liée avec une puissante

organisation internationale, Maigret a voulu troubler les coupables en se faisant arrêter et en transportant le cadavre de l'hôtel, où le crime a eu lieu, jusqu'au jardin public ! Les deux jeunes gens sont relâchés. Par d'habiles déductions, Maigret éclaircit le mystère : Graphopoulos faisait partie d'un réseau d'espionnage. Ses chefs avaient voulu tester son sang-froid en lui ordonnant de dérober des documents au "Gai-Moulin", couverture d'une cellule de ce même réseau. Dérangé par les deux jeunes cambrioleurs, l'apprenti-espion avait jugé bon de faire le mort. Pour son malheur : en effet, le croyant décédé, Delfosse a entrepris de dévaliser ses bagages, dans sa chambre d'hôtel où il s'est introduit peu après. Surpris par l'arrivée de celui qu'il croyait mort, Delfosse l'a assommé. Une ultime filature permet de confondre tous les coupables : le réseau d'espionnage est démantelé. Tandis que Chabot reprend le droit chemin, Delfosse meurt, trois mois plus tard, d'une maladie du cerveau.

Commentaire

En 1966, a été tourné en Allemagne une adaptation intitulée "*Maigret und sein grösster Fall*".

"L'affaire Saint-Fiacre"

(1932)

Roman

«*Un crime sera commis à l'église de Saint-Fiacre pendant la première messe du Jour des morts.*» Tel est le message reçu par la police de Moulins qui en a averti Paris. Le commissaire Maigret se rend aussitôt sur place, car il a passé son enfance à Saint-Fiacre, dans l'Allier, où son père était régisseur du château. Il assiste à l'office des Cendres au cours duquel la comtesse de Saint-Fiacre meurt. Il découvre rapidement que cette mort a été provoquée par une émotion violente, car il trouve, dans le missel de la comtesse, un extrait du "Journal de Moulins" annonçant la mort de Maurice de Saint-Fiacre, son fils. L'enquête, menée au château, au village et à Moulins, se déroule dans une atmosphère pesante et émouvante à la fois, car Maigret, se rappelant son enfance avec une pointe de nostalgie, se rend compte que les choses ont beaucoup changé en trente-cinq ans, que le domaine n'est plus que l'ombre de ce qu'il était au temps où son père s'en occupait. Le régisseur, Gautier, dont le fils, Émile, est employé de banque, lui apprend que la majorité des terres ont été vendues pour satisfaire les goûts dispendieux de Maurice, qui mène à Paris une vie fastueuse. De plus, la comtesse s'est laissé gruger par de nombreux «*secrétaires*» qui ont été autant d'amants successifs : Lucien Sabatier, qui lui fit vendre ses derniers objets de valeur ; Jean Métayer, qui, se sentant soupçonné, fait appel à un avocat, de Bourges dont la suffisance irrite Maigret. Néanmoins, il n'arrive à aucun résultat positif. Mais Maurice arrive de Paris, comptant demander à sa mère, comme il en a l'habitude, l'argent dont il a besoin pour payer ses dettes. Il est scandalisé que son suicide ait été annoncé par erreur dans les pages d'un journal local. Le lendemain du décès, Maurice de Saint-Fiacre il organise un dîner placé «*sous le signe de Walter Scott*» (titre d'un chapitre) auquel sont conviés tous les meurtriers possibles. Il y mène un jeu subtil que Maigret est réduit à suivre en témoin, et cette scène à l'aspect lugubre aboutit à la découverte de l'assassin : il s'agit du fils du régisseur, Émile Gautier, qui a téléphoné au journal la fausse nouvelle et a glissé la coupure de presse dans le missel de la comtesse, provoquant ainsi la crise cardiaque dont elle fut victime. Il a opéré avec la complicité de son père, lequel rachetait, en sous-main, les terres que la châtelaine devait vendre ; ainsi, la famille du régisseur espérait devenir propriétaire du domaine de Saint-Fiacre.

Commentaire

En 1959, le roman fut adapté au cinéma sous le titre "*Maigret et l'affaire Saint-Fiacre*" par Jean Delannoy, avec Jean Gabin, Valentine Tessier, Michel Auclair, Michel Vitold, Robert Hirsch, Paul Frankeur, Jacques Morel, Camille Guérini, Serge Rousseau.

“*Chez les Flamands*”
(1932)

Roman

Dans ce village frontalier des Ardennes, les Peeters ne sont pas comme les autres. Ils sont flamands, riches, confits en dévotion, et on les déteste. Un soir, Germaine, une pauvre fille à qui le fils Peeters a fait un enfant, est entrée chez eux, et depuis on ne l'a plus revue. On dit que les Flamands l'ont tuée et jetée dans la Meuse. Maigret questionne, observe, tourne en rond. Il n'aime pas la séduction malsaine que Peeters exerce sur son entourage, ni ce salon trop calme où les filles chantent en s'accompagnant au piano. Ce qu'il découvre le remplit de dégoût et de pitié. Il laisse un crime impuni.

En 1932, Georges Simenon entreprit de grandes séries pour le journal “*Déetective*” : “*Les treize coupables*”, “*Les treize énigmes*”, “*Les treize mystères*” qui remportèrent un succès fou. Pour rompre avec la vie trépidante qu'il menait alors à Paris, il s'installa à “La Richardière”, une gentilhommière de Marsilly, à dix kilomètres de La Rochelle. Puis il acheta une maison à Nieul-sur-Mer, avant de se rendre compte que c'était tout près de La Pallice, la base sous-marine allemande, et, étant assez trouillard, de rapidement plier bagages.

Il fit un voyage au Congo.

En 1933, homme insatiable pour qui le monde était à prendre, le reprit la soif des voyages et, pour écrire des reportages pour des journaux et des magazines à grand tirage comme “Paris-soir” ou “Voilà”, accompagnés de photos, et, plus tard, des romans nourris de nouveaux paysages et d'atmosphères exotiques, il parcourut la planète d'un bout à l'autre, passant en Afrique (ce qui lui fit dénoncer le colonialisme : « *Oui, l'Afrique nous dit merde et c'est bien fait* »), à Tahiti, aux Galapagos, en Colombie, à New York, en Norvège, en Laponie, en Pologne, en Russie (où il vit la misère et la faim), en Allemagne (où il rencontra Hitler), en Turquie (où, à Istanbul, il interviewa et photographia Léon Trotsk).

En 1934, après dix-neuf titres, agacé par sa réputation d'écrivain facile, à l'établissement de laquelle il a contribué, il décida d'abandonner Maigret avec ce qu'il croyait être son dernier roman de la série :

“*Maigret*”
(1934)

Roman

Le commissaire est à la retraite.

Simenon quitta alors l'éditeur Fayard, pour passer chez Gallimard à qui il imposa un contrat léonin : la publication de six romans par année et le partage des droits d'auteurs. Cependant, son désir d'être reconnu au sein des auteurs de la maison rencontra peu d'écho, car son image était entachée d'un péché originel : le roman populaire, objet d'une production industrielle. On critiqua aussi ses faux pas dans le journalisme : en février 1933, en Allemagne, il ne prit pas conscience de la montée de l'extrémisme : quelques jours avant l'incendie du Reichstag, à Berlin, il croisa Hitler dans un ascenseur de l'hôtel Kaiserhof. Il écrivit alors : « *Hitler les a remis dans le rang. Il va les astiquer, leur redresser la tête, les mettre à neuf de haut en bas, ainsi que je les ai vus déferler, sûrs d'eux, confiants dans leur destinée et dans leurs caporaux au long des rues en 1914.* »

Cependant, la rencontre d'André Gide au siège de Gallimard eut une grande importance. Admirateur des Maigret, le futur prix Nobel de littérature interrogea son jeune collègue : « Dites-moi comment vous concevez, composez, écrivez vos livres ». Ce fut le début d'un long dialogue et d'une correspondance entre les deux hommes, qu'a priori tout opposait. Gide ne cachait pas son penchant pour les garçons,

Simenon était un effréné consommateur de femmes. Gide représentait la littérature la plus littéraire en tant que fondateur de "La nouvelle revue française" mais il s'improvisa quelque temps le mentor de Simenon, le tenant pour un extraordinaire phénomène naturel, un écrivain d'instinct, l'incitant à aller au bout de lui-même, à suivre le meilleur de ses intuitions (il est vrai que, pour Gide, «il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant» !). En 1938, il lui écrivit : «Vous passez pour un auteur populaire, et vous ne vous adressez nullement au gros public. Les sujets mêmes de vos livres, les menus problèmes psychologiques que vous soulevez, tout s'adresse aux délicats.» Il jugeait néanmoins ses personnages d'une affligeante médiocrité, souhaitant qu'il s'attaque à des caractères qui ne soient pas ceux de vaincus. Mais Gide, s'il proclama : «Il est le plus grand de tous [...] le plus vraiment romancier que nous ayons en littérature», attendit vainement «le grand roman» de Simenon, qui se défendait : «Je n'écrirai jamais un grand roman. Mon grand roman est la mosaïque de tous mes petits romans». Et il ne lut jamais André Gide !

À la fin des années trente, il était un romancier apprécié, édité dans une grande maison, aux revenus confortables. Ayant abandonné Maigret, qui était pour lui une figure paternelle, il écrivit ce qu'il appelait des «romans durs», des «romans de la destinée» :

"Les fiançailles de M. Hire"

(1933)

Roman

Une vieille demoiselle vient d'être assassinée. Le vol semble le mobile du meurtre, et tout le quartier est bouleversé, sauf Monsieur Hire, célibataire chauve, laid, sans âge, gras et corseté dans ses habits tout noirs, sans profession stable, bourru et solitaire, sa douzaine de souris blanches n'arrivant pas à briser son silence d'autiste, inquiétant aussi par son origine étrangère (son vrai nom est Hirovitch), détesté de ses voisins. Il aurait déjà eu, par deux fois, maille à partir avec la police. Il voue une admiration sans borne pour sa voisine, la jeune et belle Alice, passant des heures, voire des nuits, à la regarder depuis sa chambre. Un soir d'orage, un éclair illumine sa silhouette de voyeur à la fenêtre, et elle se découvre observée. Aussi le voisinage n'aime-t-il guère sa façon de l'espionner, et de la suivre, même quand elle sort avec son ami, Alfred, un jeune garçon sans profession que la police soupçonne pour le meurtre de la vieille demoiselle. Aussi, quand on a découvert une femme assassinée sur un terrain vague de Villejuif, quand la concierge a aperçu une serviette ensanglantée sur son lavabo, comme il a toutes les caractéristiques du suspect idéal, Alice fait tout pour qu'il soit arrêté. La police le prend en filature, et les pas de M. Hire vont bel et bien conduire à la vérité. Une vérité à la fois sordide et tragique dont il est la première victime. Car n'est-il pas victime d'une terrible machination?

Commentaire

Dans cette étude proprement psychologique, dans cette troublante enquête policière, Simenon a montré des perversités à demi inconscientes. Le roman a été adapté au cinéma en 1947 par Julien Duvivier, réalisateur héritier du Front populaire qui était de retour d'Hollywood où il s'était exilé et qui tourna, dans le ton populaire et réaliste des années trente un film intitulé "Panique", avec Michel Simon, Viviane Romance, Lita Recio, Paul Bernard, Charles Dorat, Max Dalban, Lucas Gridoux. Ce fut le premier film adapté de Simenon qui ait été un vrai grand chef-d'œuvre. Michel Simon, jouant de sa laideur, étant au sommet de son talent, donna une superbe démonstration du pouvoir des comédiens.

En 1990, Patrice Leconte en donna une autre version sous le titre "*Monsieur Hire*", signant là son meilleur film et l'une des plus belles adaptations cinématographiques de Simenon de l'histoire du cinéma français. Les interprétations de Michel Blanc et de Sandrine Bonnaire furent incontestables.

“Le coup de lune”
(1933)

Roman

Parti plein d'enthousiasme pour les colonies, Joseph Timar ressent, dès son arrivée au Gabon, un malaise indéfinissable qui n'est pas seulement dû à la moiteur accablante du climat. Il s'est installé dans l'unique hôtel européen du port de Libreville, tenu par les Renaud et, dès le premier jour, la plantureuse patronne, Adèle, dont le mari agonise lentement, s'est offerte à lui. Entre la sensualité et le remords, le jeune homme ressent le trouble et le déséquilibre de ce milieu inconnu. Le lendemain, un meurtre a été commis : la victime est un boy contre lequel la patronne s'est emportée l'autre soir. Timar l'a même entrevue, courant dans la nuit à sa poursuite. Mais les Blancs, ici, s'enorgueillissent des sévices qu'ils infligent aux Noirs et sont solidaires entre eux : «On trouvera bien un coupable», a déclaré le procureur. Entre-temps, le mari d'Adèle est mort, et celle-ci, après avoir averti son amant que la factorerie qu'il doit rejoindre est au bord de la faillite, le persuade d'utiliser l'appui d'un oncle influent pour obtenir une concession en forêt. Elle a tout prévu et le contrat est bientôt signé. Ils vont pouvoir s'installer ensemble, après un interminable voyage à travers une nature que Joseph Timar devine oppressante, hostile. Malgré les caresses d'Adèle, il se sent de plus en plus gagné par un vide affreux et par le sentiment d'une gigantesque absurdité. Lorsque Adèle le quitte pour aller témoigner au procès du jeune Noir accusé du meurtre de son boy, Joseph se lance sur ses traces, décidé à dénoncer devant le tribunal l'énorme imposture à laquelle il a assisté. Ne sachant ce qui le pousse à agir ainsi, il se sent la proie d'un cauchemar. C'est pourtant la vérité qu'il crie à la face des juges avant de sombrer dans la démence, victime du «coup de lune», et de répéter, comme un halluciné, sur le paquebot qui le ramène en Europe : «*Ça n'existe pas, ça n'existe pas !*»

Commentaire

Le roman a été adapté par Serge Gainsbourg dans un film moite intitulé “*Équateur*” (1982).

“La maison du canal”
(1933)

Roman

Après la mort de son père, médecin à Bruxelles, Edmée va vivre chez ses cousins à Neroeteren. Ils ont une vaste propriété quadrillée par les canaux. Le jour de l'arrivée de la jeune fille, le père meurt et c'est Fred, l'aîné des cousins, qui devient chef de la famille, laquelle comprend la mère et six enfants. Le malheur semble s'être abattu sur la maison : on découvre que le père avait hypothéqué des terres et qu'il ne reste plus beaucoup d'argent. Edmée est une fille étrange, habituée à être obéie ; elle ne tarde pas à commander Fred et Jet, pour lesquels elle éprouve à la fois attirance et dégoût. Acerbe, égoïste, elle juge tout d'un œil sévère, se sentant supérieure, par sa beauté et sa distinction native, à ces paysans flamands. Les ennuis financiers ne font que s'aggraver et l'atmosphère est rendue plus pesante encore par un hiver interminable et pluvieux. Jet, sous des dehors bourrus, est plein de délicatesse, et Fred ressent maintenant pour Edmée une forte attirance. Un jour qu'il veut l'étreindre, ils sont surpris par un gamin, qui menace de révéler l'histoire. Sous le coup d'une violente colère, Fred frappe l'enfant et le tue. Aidés de Jet, ils l'enterrent. À la suite de cet événement, Edmée tombe malade. Rien ne va plus, les récoltes sont mauvaises, une dispute éclate dans la famille, Fred fait de lourdes dépenses. Un jour, il propose à Edmée de l'épouser : il vendra la propriété et ils iront habiter à Anvers. Elle accepte. Quelques mois plus tard, on la trouve étranglée. C'est Jet qui l'a tuée, après l'avoir violée. Emprisonné, il se suicide quelques jours plus tard.

“L'homme de Londres”
(1934)

Roman

Commentaire

En 1942, le roman a été porté à l'écran par Henri Decoin.

“Le locataire”
(1934)

Roman

Élie Nagéar, Turc d'origine portugaise, célibataire âgé de trente-cinq ans, aime trop l'argent facile. Il fait le voyage de Stamboul à Bruxelles pour traiter, dans cette ville, une affaire de tapis. Sur le bateau, il fait la connaissance de Sylvie Baron, une jeune Belge qui rentre au pays après avoir été entraînée dans différents cabarets du Caire. Elle devient rapidement sa maîtresse.

Dans la capitale belge, les amants s'installent au “Palace”. Elie s'efforce de mener à bien la mission qui lui a été confiée, mais échoue dans son entreprise. Les deux cents mille francs promis s'éloignent et il se retrouve sans le sou. À l'hôtel, ils ont pour voisin de chambre un gros financier d'Amsterdam, Van der Cruyssen, qu'ils appellent «Van der Chose» par dérision et qu'ils décident de voler.

Le jour où le Hollandais prend de nuit l'express Bruxelles-Paris, Élie le rejoint dans son compartiment, le tue entre Saint-Quentin et Compiègne, et s'empare de son argent. Puis il revient tranquillement à Bruxelles où il retrouve Sylvie, à laquelle il donne une partie de son larcin.

Mais le récit du meurtre, heureusement pour lui très incomplet, est déjà dans le journal. La menace d'une enquête qui conduirait les policiers jusqu'à l'assassin est néanmoins bien réelle, et Sylvie l'envoie se cacher chez ses parents à Charleroi, où sa mère loue des chambres garnies à de jeunes hommes de nationalité diverses, étudiants pour la plupart. Là, au milieu de la famille et des locataires, Élie, feignant l'amnésie, trouve un refuge apaisant, passant le plus clair de son temps dans la cuisine, à guetter les autres locataires. Le climat ne tarde cependant pas à devenir insolite et envoûtant ; un peu oppressant aussi pour Élie. Car chacun, à sa manière, avec ses sentiments, donc avec des réactions différentes et souvent ambiguës, va découvrir ou deviner qu'Élie et l'assassin en fuite dont parlent les journaux ne sont qu'une seule et même personne. Antoinette, la jeune sœur de Sylvie, qui vit toujours chez ses parents, est la première à comprendre que la situation est beaucoup plus compliquée qu'elle n'en a l'air. Sa mère est tombée sous le charme du voyou et son père apprécie plutôt ce locataire. Les autres, plus ou moins consentants, acceptent de taire leurs soupçons, puis leurs certitudes. Certes, le geste d'Élie n'est pas excusable et son crime mérite d'être puni. Mais le fait qu'il risque la peine capitale (le crime a été commis en territoire français) trouble et émeut, survolte par l'angoisse et par la passion, ceux qui forment l'entourage immédiat du fuyard.

Un matin, la police fait irruption dans la pension de Mme Baron. Sylvie a été pistée. Élie est donc arrêté. La justice française le condamne au bagne. À l'île de Ré, au moment de l'embarquement des forçats, deux femmes tentent de reconnaître Élie parmi les prisonniers. Sa sœur, venue de Stamboul, et Mme Baron. Elles ne le verront pas et repartiront toutes deux par le même train, sans se connaître.

Commentaire

Ce roman, qui n'est policier qu'accessoirement, crée une atmosphère envoûtante et étrange, l'énigme se nourrissant de ce climat insolite. C'est un récit psychologique qui analyse un cas de déviance et décrit des actes manqués ou, au contraire, survoltés par l'angoisse ou la passion.

Simenon accepta à nouveau une adaptation cinématographique. Sous le titre de “*Dernier refuge*”, Jacques Constant tourna un film, avec Mireille Balin, Georges Rigaud, Marie Glory, Dalio, Saturnin

Fabre, Mila Parely, Jean Tissier, Argentin, Roger Blin. Mais le tournage fut interrompu au bout de trois semaines en raison de la guerre (déclarée le 3 septembre). Il fut repris et, semble-t-il, achevé en avril 1940. Mais le négatif du film a été détruit dans un incendie de laboratoire.

Un nouveau film, du même titre, de Marc Maurette, avec Raymond Rouleau, Mila Parely, Gisèle Pascal, Jean Max, Marcel Carpentier, Noël Roquevert, Tramel, Marcelle Monthyl, Gaston Modot, Michel Ardan, sortit le 27 juillet 1947.

En 1982, une nouvelle adaptation fut faite par Pierre Granier-Deferre, sous le titre "*L'étoile du Nord*", sur un scénario et des dialogues de Pierre Granier-Deferre, de Jean Aurenche et de Michel Grisolia, avec Philippe Noiret, Simone Signoret, Fanny Cottençon, Julie Jezequel, Jean Rougerie, Gamil Ratib, Liliana Gerace, Patricia Malvoisin, Dominique Zardi.

En 1935, Simenon acheta à Porquerolles la villa "Les tamaris" et y vécut six mois, avant de faire un nouveau tour du monde qui lui inspira plusieurs romans dits «exotiques».

"Les Pitard"
(1935)

Roman

Le commandant Lannec entreprend sa première traversée, de Rouen à Reykjavik, à bord d'un vieux cargo, le "Tonnerre-de-Dieu", qu'il vient d'acquérir grâce au soutien financier de sa belle-mère, Mme Pitard. Sa femme exige d'être du voyage, mais la présence de cette épouse abusive a tôt fait d'empoisonner l'atmosphère et de gêner l'humeur de l'équipage. Quand Lannec lui reproche d'être venue pour surveiller son bien, Mathilde Pitard le provoque à son tour en lui vantant ses succès auprès d'un violoniste de Caen : la querelle qui s'ensuit amène le retrait hautain de Mme Pitard dans sa cabine. Quand le cargo arrive à Hambourg, où il doit livrer ses cent tonnes de fret, l'atmosphère est devenue totalement irrespirable : l'équipage et le commandant profitent de l'escale pour s'offrir une joyeuse virée et vont même jusqu'à ramener des femmes à bord. Mathilde, en dépit des demandes réitérées de son mari, refuse obstinément d'abandonner la partie. Le "Tonnerre-de-Dieu" reprend son voyage sur une mer déchaînée. Têtus, les époux continuent de s'ignorer, mais ils sont également gênés par les témoins du bord. Une nouvelle querelle, plus violente, achève de les dresser l'un contre l'autre. Mathilde accuse son mari d'exploiter les Pitard dans le seul dessein de filer en Amérique pour rejoindre une quelconque de ses maîtresses. Mais un S.O.S. lancé d'un chalutier en perdition coupe court à ses récriminations. Lannec se porte au secours de la "Françoise" dont il connaît le capitaine. Au cours du sauvetage, secouée par l'horreur du drame et vaincue par son propre débat, Mathilde se jette à l'eau et se noie. De retour vers la France où sera inhumée sa femme, Lannec s'aperçoit qu'il l'aimait.

Commentaire

Ce roman d'atmosphère élucide, avec une lenteur envoûtante, les nostalgies inavouées et les haines cachées sous les relations quotidiennes de la vie familiale. Céline, dont "Voyage au bout de la nuit" venait de remporter un grand succès, y a vu «un chef-d'oeuvre».

“Les demoiselles de Concarneau”

(1936)

Roman

Jules Guérec, quarante ans, vit avec ses deux sœurs aînées, Céline et Françoise. Un jour, en revenant de Quimper, il renverse un petit garçon et le tue ; il s'enfuit, paniqué. L'essentiel pour lui est de cacher l'accident à ses deux sœurs, les «demoiselles de Concarneau». Englué dans ses mensonges, il cherche à secouer le joug familial en rencontrant en cachette Marie, la mère du petit garçon. Mais les demoiselles refusent de le laisser les quitter pour une autre femme et décident de se battre pour le «sauver»...

Commentaire

Simenon a donné ici l'une de ses descriptions les plus réussies de la vie de province, avec ses violences cachées ; le magasin des "Demoiselles de Concarneau" reste un des plus jolis tableaux de genre qu'il ait peints. Il y reprit un thème qui lui était cher, celui du clan régenté par des femmes étouffantes.

“45° à l'ombre”

(1936)

Roman

Donadieu, médecin naviguant depuis des années dans des transports intercontinentaux, est affecté à “L'Aquitaine”, paquebot qui, pour lors, fend les eaux africaines vers Bordeaux. Son existence, sans éclat et sans surprise («*Il n'y avait pas de drame. Rien que des incidents risibles. Et des hasards successifs !*»), est marquée par les intrigues qui se nouent entre les passagers et les rapports que son métier l'amène à entretenir avec eux. Certains d'entre eux éveillent plus particulièrement son intérêt fait de curiosité et d'une propension naturelle à s'occuper du destin des autres. C'est ainsi que, parmi les passagers de première classe, deux couples retiennent son attention. D'une part, les Huret, qui n'ont jamais pu s'adapter à la vie coloniale et qui regagnent l'Europe sans argent, avec un bébé gravement malade que soigne la mère, cloîtrée dans sa cabine, tandis que le mari, partagé entre le désespoir et le cynisme, n'hésite pas à se divertir. D'autre part, les Bassot, dont le mari, ancien médecin, est devenu fou, tandis que sa femme mène une joyeuse vie avec les officiers du bord. À cela s'ajoutent quelques péripéties habituelles : les récriminations de Lachaux, type du passager riche et éternellement mécontent ; l'intrigue qui se noue entre Mme Dassonville et le commissaire de bord, puis entre elle et Huret ; l'embarquement de trois cents Annamites, que déciment les maladies tropicales... À l'arrivée à Bordeaux, une ambulance attend Bassot pour le conduire à l'asile. Les Huret mèneront en France une existence médiocre, tandis que Donadieu, toujours médecin de bord, fera la route des Indes.

Commentaire

On apprécie ce roman surtout pour son style classique.

“Le testament Donadieu”
(1937)

Roman de 410 pages

La mort soudaine d'Oscar Donadieu (soixante-douze ans), armateur considéré de La Rochelle, provoque l'émoi de la ville. Le corps a été retrouvé au fond du canal et il est difficile de croire, connaissant sa personnalité, qu'il puisse s'agir d'un accident et a fortiori d'un suicide. Il pourrait s'agir d'un crime dont l'auteur pourrait être Frédéric Dargens, la dernière personne ayant vu Oscar Donadieu vivant. Pourtant, le mystère reste entier, les héritiers Donadieu se refusant à envisager cette hypothèse qui impliquerait dans un acte criminel un vieil ami de la famille. Le testament d'Oscar Donadieu stipule que la totalité de sa fortune reviendra à ses quatre enfants qui ne pourront toutefois vendre, même partiellement, aucun de ses biens meubles et immeubles avant que le dernier d'entre eux n'ait atteint sa majorité (il s'agit en l'occurrence de Kiki, le fils cadet). Sa veuve bénéficie seulement de l'usufruit d'un quart des biens. Ces dispositions imprévues bouleversent complètement la hiérarchie du clan Donadieu et plongent les enfants dans une grande perplexité. Mme Donadieu réagit contre cette espèce de déshéritement en prenant d'autorité, dans les entreprises familiales, des décisions qu'elle n'est pas habilitée à prendre, en innovant au mépris des règles intangibles, fixées traditionnellement. Elle y est aidée par Philippe Dargens qui, après avoir séduit Martine, réussit à s'en faire épouser, occupant chez les Donadieu une place de plus en plus prépondérante, grâce à son dynamisme, à son sens des affaires et à son esprit d'intrigue. Peu à peu, les Donadieu voient leur champ d'action se rétrécir. En ce qui concerne Michel, le fils aîné, être mou et sans ressort, surtout préoccupé d'amours clandestines, il est facile à Philippe de le reléguer à Saint-Raphaël après le scandale qu'il a provoqué en faisant avorter sa secrétaire, Odette Baillet. Cette affaire, exploitée par un certain docteur Lamb, amène l'assassinat de ce dernier par le père Baillet, tandis qu'Odette, devenue gênante pour les Donadieu, s'en va à Paris où Frédéric Dargens la retrouve. Seuls de la famille, Marthe Donadieu et son mari, Jean Olsen, restent à La Rochelle, où ils assument la gestion de ce qui reste de l'affaire Donadieu. Philippe, dévoré par l'ambition et le succès, crée une banque à Paris. Il a pu démarrer dans de grosses affaires grâce à l'appui financier d'un couple dont il acquiert la confiance et l'admiration : Albert Grindorge, héritier d'une très grosse fortune, et sa femme, Paulette. Philippe fait d'elle sa maîtresse afin d'appuyer auprès des Grindorge ses demandes de fonds. Paulette se méprend sur ses intentions, pensant qu'il l'aime et qu'il est prêt à quitter sa femme pour elle ; elle forme alors le projet de supprimer son mari et l'empoisonne à la fin d'une partie de chasse. Atterré par le geste de sa maîtresse qu'on vient d'inculper, Philippe voit sa duplicité dénoncée par Martine qui, plutôt que de renoncer à l'homme qu'elle aime, préfère lui donner la mort avant de se tuer elle-même. Le clan Donadieu ainsi réduit, c'est le moment où le cadet, qui avait fui en Amérique par besoin d'évasion, vient d'atteindre sa majorité. Rappelé à La Rochelle, il assiste aux funérailles du couple, étranger parmi les siens, avant de repartir vers son existence simple et fruste, indifférent au testament Donadieu.

Commentaire

Cette chronique d'une riche famille d'armateurs de La Rochelle est un roman d'atmosphère où l'auteur analyse avec minutie un milieu social en le liant à son environnement géographique, à la situation économique dont il est à la fois le produit et la cause.

“Le Blanc à lunettes”
(1937)

Roman de 224 pages

Au Congo belge, Ferdinand Graux, aventurier solitaire et pragmatique, émigré de longue date en Afrique, trouve installés chez lui à un retour de voyage en France, deux aventuriers anglais, victimes d'un accident d'avion. La femme, Lady Makinson, blessée à la jambe, exerce sur lui une fascination à laquelle il n'était pas préparé, qui lui fait bientôt négliger sa petite maîtresse, la nubile Baligi, rudoyer son aide et camarade de toujours, Camille, et semer le doute chez sa future épouse, Émilienne, restée en France.

Commentaire

On retrouve dans ce conte africain à l'époque des colonies, le roman d'une passion amoureuse bridée sans rien qui touche au crime, la faculté qu'avait l'écrivain de créer une atmosphère. On se prend à sourire en lisant ces lignes écrites en un temps où, semble-t-il, on pouvait évoquer sans honte les pratiques sexuelles d'un colon adulte en Afrique avec une négrillonne mineure, et qui vaudraient certainement aujourd'hui à leur auteur un double procès pour pédophilie et pour racisme primaire.

En 1937, Simenon fit la connaissance de Raimu, Pagnol, Fernandel.
Il prononça une conférence intitulée “L'aventure”.

“Chemin sans issue”
(1938)

Roman

Il y a eu un crime, là-haut, dans la villa.

Depuis longtemps, rien ne peut séparer Mirko et Stefan. Les voici sur la Côte d'Azur. Ils n'ont rien, ils battent le pavé. Mais ils se débrouillent, se font vigiles, videurs. Ils sont ensemble.

A la sortie d'une discothèque, ils ont rencontré Maguy, une femme dans la cinquantaine, qui sort et boit beaucoup, qui claque beaucoup d'argent. Elle vit là-haut, dans une villa luxueuse de super-Cannes. Elle entretient une poignée de gens, sa copine et souffre-douleur Tanya, et un couple de garçons, Francis et Doudou. Maguy prend Mirko et Stefan à son service. Ça veut dire : s'occuper de la maison, faire les courses, entretenir le bateau. Ça peut aussi dire que Mirko couche avec Maguy.

Hélène, la fille que Maguy n'a pas élevée, arrive dans la villa. Elle ne vient pas se plaindre, demander des comptes. Entre Maguy et Hélène, Mirko et Stefan, va s'instaurer un jeu de désir qui les met en danger. Les billes du jeu s'entrechoquent et libèrent des passions violentes. Rien ne protège plus ces vies qui ont refusé la norme.

Ce crime, là-haut, dans la villa, chacun aurait pu le commettre. Même s'il n'y a pas d'issue, il faut aller jusqu'au bout de soi.

Commentaire

On assiste à la déchéance d'une femme qui, entourée de quelques personnages déracinés, dilapide ses deniers et son énergie vitale dans des distractions vaines et destructrices.

Le roman a été très librement adapté au cinéma par Jacques Fieschi, sous le titre “La Californie”, avec Nathalie Baye, Ludivine Sagnier ...

“Les trois crimes de mes amis”

(1938)

Roman

«Je ne me doutais de rien et mes amis étaient des assassins ! Je ne me doutais de rien quelques années plus tard quand je commençais à écrire des romans policiers, c'est-à-dire des récits de faux crimes, tandis que ceux avec qui j'avais vécu jadis, qui avaient respiré la même atmosphère que moi, partagé les mêmes joies, les mêmes distractions, discuté les mêmes sujets, se mettaient à tuer pour de bon...» Les trois amis du romancier étaient des assassins en puissance. Comment et pourquoi? Il se pose la question sans y répondre. Ils allaient commettre un meurtre.

Commentaire

Le roman, qui a valeur de reportage, qui rapproche des faits réels cristallisés autour d'une même idée, est révélateur du journaliste que fut Simenon à Liège avant de devenir romancier. Il retraçait des souvenirs de jeunesse. De février 1924 à novembre 1925, il collabora à “La Nanesse”, une feuille pamphlétaire, mais aussi un journal de chantage, dirigée par Hyacinthe Danse, un repris de justice. Les deux propriétaires, Ferdinand Deblauwe et Hyacinthe Danse commirent, en 1933, un triple meurtre dont Simenon retrace les circonstances dans le roman. Danse fut condamné à perpétuité pour le meurtre de sa mère et de sa maîtresse. C'est l'un des premiers personnages réels dont Georges Simenon s'inspira pour l'un de ses romans. Le troisième personnage qui inspira cet ouvrage, le Fakir, illusionniste, Georges Simenon le connut également lorsqu'il était jeune reporter à Liège. Selon Pierre Assouline, Simenon fit parvenir, en 1954, cinq cents francs belges à Hyacinthe Danse. Une somme qui lui fut adressée par l'intermédiaire de Sven Nielsen.

“Les sœurs Lacroix”

(1938)

Roman

Dans la famille normande des Lacroix, la cadette des sœurs, Mathilde, a épousé un personnage falot, Emmanuel Vernes, mais Léopoldine (tante Poldine), depuis son veuvage, vit avec eux, et on dit toujours «chez les sœurs Lacroix» en parlant de la maison. L'adolescent Jacques, le fils de Mathilde, se révolte contre l'atmosphère familiale et la met en accusation. Il est clerk chez le notaire Crispin, et, au début du livre, il annonce à sa sœur, Geneviève, souffreteuse et craintive, son intention de s'enfuir avec la fille du notaire. Geneviève supplie son frère de ne pas l'abandonner. Le premier repas donne le ton de haine recuite, de ressentiment moite et de malaise chronique qui règne dans la maison mal aérée et d'une «laideur triste», où chacun s'est creusé son alvéole. Le père, faible et malheureux, s'est retranché dans sa tanière : il vit dans le grenier, d'où il peint, interminablement, les toits de la petite ville. À la naissance de Geneviève, son épouse l'a surpris dans les bras de Léopoldine, et elle a su que Sophie, sa nièce, est la fille de ce mari qu'elle méprisait déjà, mais qu'elle regarda désormais comme un monstre. La haine, qui aurait dû séparer les deux sœurs, a cimenté leur complicité trouble. Les membres de la famille ont chacun sa stratégie pour tenter d'échapper à l'emprise des sœurs Lacroix. Après avoir tenté de fuir sans succès, Jacques acquiert une autonomie financière et un statut social enviables en épousant la fille du notaire et en chassant du rez-de-chaussée de la maison sa mère et sa tante pour y vivre lui-même. Mais sa femme le trompe déjà. Comme son père, qui s'est pendu dans sa soupente, Geneviève quitte l'univers des Lacroix en se laissant mourir de langueur, victime de troubles psychosomatiques dont on ne sait trop s'ils sont le fait d'une hystérique ou d'une sainte. Mathilde, elle, y décèle une volonté de vengeance car, en disparaissant, sa fille la laissera seule avec la tante Léopoldine. Enfin, Sophie, la seule qui échappe à la discipline commune, est partie avec un vieil acteur, non sans avoir séduit au préalable l'expert chargé d'organiser une

exposition posthume des toiles d'Emmanuel Vernes. Loin de les éloigner l'une de l'autre, cet éclatement de la cellule familiale rapproche les deux soeurs, unies plus que jamais dans la haine feutrée et l'angoisse de vieillir seules, dans la soupente où elles se sont réfugiées, «la haine dense, d'autant plus sourde, d'autant meilleure que l'espace était plus restreint.»

Commentaire

C'est le roman de la province étouffante où apparaît le thème du clan, généralement régenté des femmes étouffantes, qui est fréquent dans la production de Simenon, notamment dans "*Les demoiselles de Concarneau*" (1936), "*Le cercle des Mahé*" (1946) ou "*Tante Jeanne*" (1951). C'est un des premiers livres de Simenon à propos duquel on ait évoqué le nom de Mauriac, car la famille normande qui sedéchire ici est aussi un «nœud de vipères». Cette lente descente dans les gouffres de l'enfer familial ne dévoile que progressivement les vieilles aigreurs, les rancœurs mitonnées comme les potages saupoudrés d'arsenic, Rarement Simenon a déployé tant d'habileté pour faire surgir d'une ombre nauséabonde les exhalaisons du passé : «On remontait loin dans le passé pour remuer de vilains souvenirs et les reproches fusaient, mesquins, a comme des relents d'indigestion».

"Monsieur La Souris"

(1938)

Roman

Monsieur La Souris, simple clochard, n'a aucune occupation régulière. Il exerce tous les métiers et se prête à toutes les «combines» pour obtenir de quoi subsister. Depuis quelque temps, il s'occupe d'ouvrir et de refermer les portières des véhicules qui s'arrêtent devant une boîte de nuit. Mais, ce soir-là, de la voiture tombe un cadavre. Effrayé de sa découverte, il s'empresse de réinstaller le mort dans le véhicule et va chercher du secours auprès du portier de l'hôtel voisin. Lorsque les deux hommes reviennent, ils constatent que le véhicule s'enfuit. Monsieur La Souris a son attention attirée par un objet traînant sur le sol, un portefeuille particulièrement bien garni. Un de ses amis, Cupidon, lui conseille de remettre l'argent au commissariat le plus proche...

Commentaire

En 1942, le roman a été porté à l'écran par Georges Lacombe, avec Raimu.

En 1950, il a été adapté, sous le titre "*Midnight episode*", par Gordon Parry, avec Stanley Holloway, Leslie Dwyer, Reginald Tate, Meredith Edwards, Natasha Parry.

"La Marie du port"

(1938)

Roman

Jules Le Flem, pêcheur à Port-en-Bessin, vient de mourir : il laisse cinq orphelins. Le jour de l'enterrement, toute la famille est réunie. Même Odile, la fille aînée, est venue de Cherbourg où elle vit avec son amant, Chatelard, propriétaire d'un café et d'un cinéma, affaires qui marchent bien. La proche famille discute du sort des orphelins et se partage les trois plus jeunes enfants, tandis que Marie, jeune fille volontaire, têtue, renfermée et sans doute calculatrice, s'engage comme serveuse au café de la Marine. Dans l'après-midi de ce même jour, Chatelard, qui a accompagné Odile, achète en vente publique "La Jeanne", le bateau de Viau, un pêcheur malchanceux. L'achat de ce bateau va l'obliger à de fréquentes apparitions à Port-en-Bessin et surtout au café de la Marine où il voit vivre Marie. Elle le trouble d'abord par sa nature renfermée et son impassibilité, puis elle finit par le

subjuguer tout à fait. Mais elle semble peu décidée à comprendre qu'elle lui plaît ; il est vrai qu'elle a un amoureux de son âge en la personne du fils de Viau, Marcel, jeune garçon-coiffeur légèrement exalté. Humilié par son père qui le traite en gamin et excédé par l'empressement de Chatelard auprès de Marie, il tente de le tuer d'un coup de feu. Il le manque, mais Chatelard, en lui donnant une correction, le blesse sérieusement. Pour ne pas ébruiter l'affaire, il le ramène chez lui où Odile, qui s'ennuie, le reçoit avec plaisir et se charge de le soigner. Avec la complicité de cette dernière, Chatelard attire Marie à Cherbourg, dans le but inavoué d'en faire sa maîtresse. Or, non seulement il n'arrive pas à ses fins, mais il découvre Odile dans les bras de Marcel. Ce dernier événement précipite les choses : Marie, qui plus que jamais mérite son surnom de sournoise, par ses manigances, fait comprendre à Chatelard qu'il peut l'avoir à ces conditions : l'épouser, devenir patron pêcheur, lui faire construire la maison de ses rêves à Port-en-Bessin. Après un long combat intérieur, Chatelard se décide et «marche». Odile va à Paris.

Commentaire

En 1949, le roman fut adapté au cinéma par Marcel Carné avec une débutante, Nicole Courcel, et un comédien qui allait s'emparer des rôles clés de l'univers de Simenon, pour en exprimer toute la puissance et mener une brillante seconde carrière : Jean Gabin. Cette arrivée fut importante pour lui, même si Gabin, quoique appréciant des rôles qui mettaient en valeur la diversité de ses registres, gardait ses distances avec le contenu de l'oeuvre.

“L’homme qui regardait passer les trains”

(1938)

Roman

Kees Poppinga, honorable père de famille et fondé de pouvoir chez Julius de Coster à Groningue, est un homme sans histoire pour qui les voyages, l'alcool, les femmes sont de ces vagues envies qu'on refoule en allumant un cigare ou en faisant une partie d'échecs. Mais, un soir, dans un estaminet, il rencontre son patron qui lui confie que, le lendemain, sa société sera en faillite et lui-même poursuivi pour escroquerie et qu'il s'apprête à fuir en simulant un suicide. Pour Poppinga, c'est la ruine, mais cette évidence l'affecte beaucoup moins que la commisération mêlée de cynisme que de Coster a montrée en le mettant au courant. À son réveil, Poppinga, plein d'une assurance nouvelle qui ne le quittera plus, abandonne épouse et enfants pour aller à Amsterdam rejoindre Paméla Makinsen, une danseuse, ancienne maîtresse de son patron. Comme elle se dérobe à ses avances en se moquant de lui, il l'étrangle. Puis il saute dans un de ces trains qu'il regardait naguère avec «une drôle d'angoisse qui pouvait laisser croire à de la nostalgie». Il arrive à Paris, se rend dans un cabaret et termine la nuit avec une fille de joie, Jeanne Rozier qui, le lendemain, ayant reconnu en lui le criminel d'Amsterdam qui est à la une de tous les journaux, s'emploie à le faire couvrir par le milieu. La couverture risquant de se transformer en piège, Poppinga quitte le gang de Juvisy et revient à Paris. Il a envie de Jeanne qu'il n'avait pas touchée le premier soir et, comme elle se refuse, il la blesse légèrement. La police intensifie la chasse à l'homme, mais Poppinga la déjoue. Aux journaux qui donnent de lui une image qu'il juge peu conforme à la réalité, il répond, en montrant qu'il n'est ni fou ni maniaque, en découvrant la personnalité cachée d'un homme qui entend rompre avec les conventions trompeuses (et qui le dit parfois avec ironie). Un hasard stupide précipite sa perte : le vol de son portefeuille par un faux Américain de rencontre. Privé de toute ressource, il décide d'achever sa longue errance en se jetant sous un train. Ce suicide raté aboutit à son identification dans le bureau du commissaire Lucas. Enfermé dans son mutisme, Poppinga est considéré comme fou. On le ramène à Groningue et on l'interne dans un asile : les pages du cahier qu'il a demandé pour y écrire sous un titre pompeux “La vérité sur le cas de Kees Poppinga” restent blanches.

Commentaire

Simenon déplorait qu'on eût parfois pris ce livre pour un policier. Il figure dans l'édition de la Pléiade. En 1953, il a été adapté à Hollywood par Harold French sous le titre "The man who watched train go by" par Harold French, avec Claude Rains, Marta Toren, Marius Goring, Herbert Lom.

L'année 1938 avait vu la publication par Simenon de douze romans et d'un recueil de nouvelles : treize oeuvres soit plus d'une par mois !

"Le coup de vague"

(1939)

Roman

Jean a toujours vécu heureux avec ses deux tantes, Hortense et Émilie, dans son village de Marsilly, non loin de La Rochelle. Il aime son travail de bouchoteur, sa moto et fait une partie de billard de temps à autre ; la vie lui semble unie, simple, sans mystère. Mais un incident lui fait découvrir que le village n'est pas aussi serein qu'il le paraît et que ses tantes elles-mêmes cachent des secrets. Il entrevoit tout un arrière-plan d'intrigues. On l'oblige à partir et, lorsqu'il revient, le village qui avait laissé deviner ses mystères a repris son visage impassible.

"Chez Krull"

(1939)

Roman

"Chez Krull", c'est une petite boutique de faubourg, moitié épicerie, moitié bistrot, que dirige Maria Krull et qui est fréquentée surtout par les mariniers du canal voisin. Hans Krull, un beau jour, arrive d'Allemagne chez ses cousins pour une raison vague, sans doute des ennuis politiques, et pour une durée indéterminée. Aussitôt, sa présence crée un climat de tension dans la famille qui, jusque-là, vivait tranquille. Son sans-gêne, sa perspicacité, sa personnalité si différente de celle des Krull, et surtout de celle de Joseph, son cousin, l'entourent d'une étrangeté un peu inquiétante. Dès son arrivée, il a une liaison avec Liesbeth. Seul le vieux père Krull, taciturne et impassible, ne semble pas s'apercevoir des changements que l'arrivée du jeune Allemand a entraînés dans l'existence familiale. Un jour, Hans découvre dans le canal le corps d'une jeune fille qui a été jetée à l'eau après avoir été violée et étranglée : c'est Sidonie, la fille de «Pipi», sorte de mendiant qui vit avec un clochard dans une péniche. L'émoi est grand dans la ville et parmi les mariniers. Rapidement, les soupçons se tournent vers Hans, «le Boche», puis vers toute la famille Krull. Les vieilles rancunes raciales se raniment : on casse une vitre, on couvre la façade d'inscriptions, on lance des menaces... Toute la population s'en mêle. On accuse un certain Potut, mais son innocence ne tarde pas à être prouvée. L'accusation se porte alors sur Joseph Krull, dont le comportement névrosé peut donner à croire qu'il est en effet un obsédé sexuel. Il nie être l'auteur du meurtre. La colère et la peur éclatent parmi les habitants qui font le siège en règle de la maison des Krull. Pour calmer la foule, on emmène Joseph en prison. Épilogue tragique de ce drame : le vieux Cornelius, après avoir intimé à Hans l'ordre de quitter les lieux, se pend dans son atelier. On ne sait toujours pas qui a tué...

“Le bourgmestre de Furnes”
(1939)

Roman

Première partie

Chapitre I : Dans la très ancienne ville de Furnes, en Flandre-Occidentale, Joris Terlinck, le le bourgmestre, notable tout-puissant qu'on appelle «le Baas», le patron, non seulement chez lui et dans sa manufacture de cigares, mais à l'hôtel de ville, au café et jusque dans la rue, termine sa journée de travail à l'hôtel de ville lorsque arrive son adjoint, Kempenaar, qui vient lui faire signer quelques papiers. Lorsqu'il s'apprête à sortir, son patron lui parle de la petite soirée du patronage Saint-Joseph où il était hier et où il fut applaudi par Léonard Van Hamme dont Kempenaar sait très bien qu'il est le pire ennemi du bourgmestre. En rentrant chez lui, Terlinck achète un perdreau. Durant son repas, il est interrompu par un employé communal, Jef Claes, qui le menace de se suicider s'il ne lui prête pas mille francs. Terlinck refuse, sachant très bien qu'il est le fiancé de la fille d'un notable, Van Hamme, à laquelle il a fait un enfant. D'ailleurs, «le Baas» ne prête jamais d'argent. Il termine enfin son repas et va prendre un verre au “Vieux beffroi”. Il y apprend que Jef Claes s'est suicidé parce qu'on n'a pas voulu lui avancer l'argent nécessaire pour arranger l'histoire, mais il ne bronche pas. Toutefois, il se lève et suit le policier qui lui a appris la nouvelle.

Chapitre II : Terlinck rentre chez lui et sait que sa femme l'observe. Le lendemain, à son bureau, la mère de Claes vient se plaindre : elle n'a pas d'argent pour enterrer son fils. «Le Baas» lui fait donner un cercueil de misère qui sert pour les urgences. En rentrant chez lui, il se perd dans ses pensées, revoyant les premiers temps avec sa femme, Thérèse ; son aventure avec Mme de Groote de qui il a hérité sa première fortune ; la naissance de sa fille dérangée, Émilie ; sa maîtresse, Maria, de qui il a eu un enfant qu'il n'a pas reconnu et qui est devenue aujourd'hui sa bonne. Après avoir mangé, il décide d'aller rendre visite à sa mère, laquelle, toujours critique à l'égard de la richesse de son fils, ne cesse de croire qu'il n'est pas venu par hasard, mais qu'il a quelque chose à dire.

Chapitre III : Terlinck va au “Vieux beffroi “ et voit qu'il ne s'y trouve presque personne. Évidemment, ils sont tous au cercle catholique, en quête des potins les plus frais. Avidement lui aussi de savoir ce qui se passe dans sa ville, il s'y rend. Bien qu'il ne soit admis qu'au petit cercle catholique et non au grand, siège du parti conservateur dirigé par Van Hamme, il y entre malgré tout et y prend un siège, personne n'osant s'opposer à sa présence. On lui demande ce qu'il pense de ce que dit Van Hamme de sa fille qui, à Ostende, est blessée par le suicide de Jef Claes, et on lui apprend qu'à la suite de tout cet imbroglio d'événements, il a décidé de démissionner. Le lendemain, Meulebeck vient lui proposer un accord : s'il ne se sert pas de toute cette affaire de suicide pour faire progresser sa carrière politique aux dépens de Van Hamme, il obtiendra la place de ce dernier, le «dijkgraves», dans les prochains mois. Joris Terlinck accepte.

Chapitre IV : C'est le Jour de l'An et, après la messe, Terlinck reçoit les employés municipaux pour leur offrir ses vœux ainsi que des cigares et du porto . Van Hamme est de la partie, mais il est reçu, pour sa part, avec du champagne et un cigare de qualité supérieure. De retour à la maison, Terlinck a la visite de son fils illégitime, Albert, qui croit qu'il n'est que son parrain et est tout plein d'orgueil, tout comme son père à son âge. Après lui avoir donné deux cents francs en cadeau, il lui propose de le raccompagner, ce qu'Albert s'empresse d'accepter. Les heures passent : Terlinck n'est toujours pas revenu et Thérèse s'en inquiète. La fille de la receveuse des postes vient frapper à la porte pour annoncer que «le Baas» a eu une panne en revenant d'Ostende et qu'il ne sera là que dans une heure.

Chapitre V : Terlinck vend à deux Bruxellois l'usine à gaz, mettant ainsi cinquante familles sur le pavé. Il invite les acheteurs, ainsi que le notaire Coomans et Meulebeck, à déjeuner chez lui. L'alcool coule

à flots. Terlinck refuse de présenter sa femme à ses invités, sous prétexte que c'est un déjeuner d'affaires et que ça ne la concerne pas. Ils passent ensuite au bureau, où l'un des Bruxellois offre cinq mille francs à Terlinck pour les pauvres de sa ville. Terlinck les refuse : il ne donne jamais aux pauvres. Ses invités partis, il se rend au "Vieux beffroi" où il joue une partie de dames avec Kees, le propriétaire. À la maison, Thérèse semble croire que son mari n'a pas agi comme à son habitude pendant la journée.

Chapitre VI : Terlinck tombe encore en panne en revenant d'Ostende. Il s'arrête au "Vieux beffroi" pour jouer une partie de dames qu'il gagne. Pendant la nuit, sa femme le questionne sur ce qui s'est réellement passé avec Jef Claes et sur ce qu'il fait à Ostende au chevet de la fille de Van Hamme. Mais il évite de répondre. Thérèse lui dit qu'il a changé et que toute la ville s'en est rendu compte. Toutefois, personne n'en parlera, car tous ont peur du «Baas». Pleurnichant, Thérèse s'endort, tandis que Joris termine son cigare en la regardant.

Deuxième partie

Chapitre I : Terlinck a pris l'habitude de passer ses journées à Ostende, en compagnie de Manola, bonne amie de Lina Van Hamme. Il est différent à Ostende de ce qu'il est à Furnes : il s'inquiète de la santé de Lina et de son bébé, il offre des fleurs aux femmes, il va même jusqu'à envoyer un mandat de cinquante francs à la mère de Jef Claes qui fait de plus en plus parler d'elle à Furnes. Alors qu'il est au "Monica", on vient annoncer à Manola que Lina a accouché d'une petite fille. Ce soir là, Joris rentre chez lui en lançant un «J'ai dîné !» qui ne manque pas de secouer toute la maisonnée. Il a changé, pense-t-on.

Chapitre II : Un matin, en se levant, Joris découvre que sa femme est malade. Il fait venir le docteur Postumus et promet à sa femme de faire venir sa soeur de Bruxelles. Pendant que le docteur examine Thérèse, Joris, lisant son courrier, voit qu'Albert lui demande de l'argent : il le lui refuse. Il sait maintenant qu'Albert devine qu'il est son père. Passant à l'hôtel de ville, le temps de refuser à un musicien une subvention, il se rend aussitôt à Ostende, porter quelques cadeaux à Lina. Tous ceux qu'il rencontre ce jour-là le trouvent changé, voire étrange et anormal.

Chapitre III : Terlinck est apostrophé par sa belle-soeur, Marthe, qui lui suggère de se débarrasser de sa fille, Émilía, dont tout le monde commence à parler à Furnes. C'est la mère de Jef Claes qui est à la source de toutes ces rumeurs le concernant. Cependant, Terlinck ne veut rien entendre. À l'hôtel de ville, il questionne Kempenaar en cherchant à savoir ce qui s'est passé au petit cercle catholique ce dernier lundi. Kempenaar est très évasif. Terlinck se rend alors, une fois de plus, à Ostende, en prenant soin de s'arrêter chez sa mère. Il achète, en chemin, un parfum pour Lina. À Ostende, tous s'inquiètent de sa femme mourante et il trouve que c'est une délicate attention. À Furnes, au contraire, il ne supporte pas que l'on s'inquiète à son propos.

Chapitre IV : Manola amène Joris à l'écart de Lina et lui fait savoir que Léonard Van Hamme ne donne pas assez d'argent à sa fille. Puis elle lui demande quelles sont ses intentions à l'égard de Lina. Ses réponses sont vagues, mais on devine un certain attachement de sa part pour la jeune fille. Il est prêt à payer pour elle. En rentrant à Furnes, il fait un rapide saut au conseil municipal qui termine sa réunion. On y parlait justement de son absence. Terlinck y croise Van Hamme et, le plus normalement du monde, lui dit qu'il vient d'acheter sa fille. Puis il rentre à la maison, non sans acheter quelque chose pour Émilía. Il va au chevet de sa femme où Marthe le regarde d'un air dominateur.

Chapitre V : Terlinck semble troublé par la maladie de Thérèse et n'arrive plus à rendre l'atmosphère aussi pesante par sa présence. Partout où il va, il est épié par Marthe. Finalement, il se rend à la réunion du conseil où l'on parle quelque peu de sa démission. Sur ce, il se lève et demande qu'on revienne à l'ordre du jour. Depuis le matin, «le Baas» a laissé la place à un Joris changé.

Chapitre VI : Au conseil municipal, personne n'écoute Kempenaar lire la demande de subvention à l'ordre du jour : chacun fixe son regard sur Terlinck. Il se lève pour donner son avis ; mais, plus il parle, moins on l'écoute. Il semble divaguer dans un discours lyrique. Finalement, il s'oppose à la demande de subvention et ajoute que, si son point de vue n'est pas envisagé, il présentera sa démission au roi. Le conseil vote pour la subvention. Sur ce, Terlinck aperçoit Maria qui vient lui annoncer que sa femme va trépasser. Effectivement, une fois à la maison, il la voit mourir. Il renvoie tout le monde et tient à tout préparer lui-même, même la toilette de la morte, pour que tout soit prêt le plus tôt possible.

Chapitre VII : Le lendemain, Joris Terlinck reçoit les condoléances des citoyens de Furnes. Même Van Hamme, qui attend sa nomination de maire, est présent. Joris sait que personne n'a compris son derniers discours au conseil. Qu'importe? La vie continue.

Commentaire

"*Le bourgmestre de Furnes*" est l'un des rares livres de Simenon à ne pas être un roman populaire. Son écriture s'est faite ici plus profonde, plus raffinée. On assiste à la transformation d'un personnage pesant et froid, qui s'impose par son autorité et sa rigidité, si sûr de lui que le doute ne l'effleure pas, tyran à qui un entourage soumis prodigue les marques de reconnaissance, et orgueilleux qui dédaigne la confirmation de sa valeur par autrui pour détenir le privilège de l'évaluation ; puis, un jour, à la suite d'un banal petit scandale, le cours ordinaire de sa vie méthodiquement organisée bascule : comme un étranger dans sa propre maison, il prend conscience du monde qui l'entoure, comme de son impuissance et de sa fragilité d'être humain, se dépouille de sa carapace sociale pour connaître la passion et la déchéance. Il devient petit à petit Joris Terlinck. S'il court à sa perte en « dérogeant », c'est que lui fait défaut l'estime d'un personnage tout à fait secondaire si l'on en juge par le nombre de lignes qui lui sont consacrées, mais qui est capital si l'on interprète le roman en tenant compte de la biographie de son auteur : sa mère.

Si Simenon considérait «Tigy» essentiellement comme une amie, et elle le resta indéfectiblement sa vie durant, si ses insatiables besoins sexuels le conduisaient à avoir plusieurs maîtresses, elle lui donna toutefois, à l'orée de la quarantaine, son premier enfant, Marc, né le 19 avril 1939 à Uccle. En septembre 1939, après avoir appris dans un bistrot de La Rochelle la déclaration de guerre, il rentra chez lui, puis, comme il le nota dans ses "*Mémoires intimes*" : *«Afin de chasser nos idées noires, je suis allé chercher des bouteilles de champagne qui nous restaient du baptême et nous avons trinqué, non comme pour une fête, mais pour nous donner le courage de regarder l'avenir en face. En buvant, nous avons tous les larmes aux yeux. Est-ce qu'on allait nous foutre la paix, sacrebleu?»*

"Malempin"
(1940)

Roman

Le docteur Édouard Malempin décide d'emmenner sa famille en vacances dans le Midi. C'est son dernier jour de travail à l'hôpital et il s'affaire, excité par le départ proche. Mais, de retour chez lui, il trouve Bilot, son cadet, atteint d'une diphtérie maligne. Alors qu'il veille son fils, il est frappé par le regard de l'enfant qui ne le quitte pas des yeux et se demande quel souvenir il gardera de lui plus tard. Dès lors, Malempin se met à réfléchir à son passé : comment s'est formée en lui l'image de son propre père et se pourrait-il que la même chose se reproduise avec son fils? Il entreprend alors de revivre sa vie dans un journal qu'il commence à rédiger. Entrecoupé par de fréquents retours au présent qui retracent l'évolution de la maladie de Bilot, le récit de la jeunesse d'Édouard, dans la campagne charentaise, se construit peu à peu, un souvenir en suscitant un autre. C'est surtout sa

mère et la famille de celle-ci qui l'ont marqué, avec le grand-oncle Tesson, qui était marié à une femme beaucoup plus jeune, Élise, à qui ses parents rendaient visite chaque dimanche à Saint-Jean-d'Angély, pour des motifs souvent intéressés. La mère Malempin, née Tesson, fille d'un notaire ruiné, répugnait à cette humiliation ; mais son mari, petit cultivateur, ne gagnait pas grand-chose... Un jour, après une visite chez les Malempin, Tesson disparut. On ne sut jamais dans quelles circonstances ni ce qu'il était advenu de cet usurier antipathique. Interrogée par les gendarmes, la mère Malempin tricha dans l'une de ses réponses, au vu et au su d'Édouard. Celui-ci fut confié à sa tante Élise, vers qui il se sentait attiré, pendant les semaines où la justice enquête auprès de ses parents. L'affaire tourna court et Édouard poursuivit ses classes à Saint-Jean-d'Angély. Il habita dès lors chez sa tante qui, grâce à son héritage, chercha à lui préparer un avenir. Élise finit par se remarier avec un homme qui la maltraitait au point qu'elle en devint folle et mourut à l'asile. Peu après, ce fut la mort du père d'Édouard qui laissa la famille dans la misère. Toutefois, grâce à la prévoyance d'Élise, une bourse permit à Édouard de continuer ses études. Le journal de Malempin s'achève avec la guérison de Bilot et une nouvelle visite à l'hôpital, avant les vacances promises.

Commentaire

Ce journal du personnage fut le premier emploi, par Simenon, du récit à la première personne.

“Les inconnus dans la maison”

(1940)

Roman

N'ayant trouvé d'autre consolation que le vin depuis que sa femme l'a quitté, l'avocat Hector Loursat a cessé de plaider. Il vit à Moulins, dans une grande maison aux trois quarts inhabitée, avec sa fille, Nicole, qu'il n'aime pas. Un soir, tout son univers bascule : il découvre un inconnu qui vient d'être assassiné. C'est la révélation de toute la vie secrète de Nicole...

Commentaire

André Gide a fait à Simenon ce commentaire : «Je viens de lire votre stupéfiant "Les inconnus dans la maison". Depuis longtemps je n'avais été aussi vivement intéressé. Combien je souhaiterais pouvoir converser longtemps avec vous ! Merveilleux, le retentissement de l'histoire sur l'avocat. Vous avez raison, le sujet du livre est là.»

En 1942, le roman fut adapté par Henri-Georges Clouzot et réalisé par Henri Decoin. Raimu y interpréta Loursat. Le film, comme le roman, dénonçait le relâchement des mœurs, la délinquance juvénile et l'abandon parental. Le discours final de l'avocat avait des accents pétainistes. Comme le coupable (interprété par le jeune Marcel Mouloudji) n'était autre que l'étranger du village, et que le roman sous-entendait même une origine juive, on comprend que le film ait été interdit à la Libération. Aux États-Unis, on a produit "*A stranger in the house*" de Pierre Rouve avec James Mason, Géraldine Chaplin, Bobby Darin, Paul Bertoya, Ian Ogilvy. En France, il a été de nouveau porté à l'écran en 1992, par Georges Lautner, avec Jean-Paul Belmondo.

En 1940, à la suite de l'invasion allemande, Simenon, qui résidait alors à La Rochelle, fut, même s'il était individualiste et n'avait pas l'esprit politique, nommé haut commissaire aux réfugiés belges, la région ayant été désignée comme zone d'accueil. Pendant trois mois, il se dévoua pour ses compatriotes et s'occupa de l'hébergement, des bons d'essence, des soins aux malades. Il avait son QG au Café de la Paix, un lieu central, sur la place Verdun où l'on peut encore voir, sous les arcades, l'anneau que le maire fit installer pour son cheval. Il allait près de là, rue Chaudrier, rencontrer le chapelier des "*Fantômes du chapelier*", qui lui apprit à voler

Lui, qui était doté d'une santé de fer mais redoutait la maladie comme la peste, ayant, à l'automne 1940, consulté un médecin qui lui fit croire que son cœur battait de l'aile et qu'il n'avait plus que deux ans à vivre, sentit la sueur lui perler au front. Pour laisser un témoignage à son fils, il entreprit d'écrire "*Pedigree de Marc-Simenon*" (sic). En 1941 Gaston Gallimard qui lui rendit visite emporta le manuscrit que, sur les conseils de Gide, il retravaille, qui devint, en 1945, "*Je me souviens...*", puis "*Pedigree*" qui ne parut qu'en 1948.

Opportuniste et ayant un cruel besoin d'argent en cette période de vaches maigres, il continua à publier malgré la censure allemande. Cela fit murmurer et suscita des jalousies : il fut, en 1942, accusé d'avoir des origines juives, mais sa mère lui fit parvenir les certificats nécessaires. Aussi cet individualiste forcené se retira-t-il à Fontenay-le-Comte, puis, en novembre 1942, après l'occupation de la zone libre par les Allemands, à Saint-Mesmin, toujours en Vendée. Il allait y séjourner jusqu'en 1944. C'est là qu'il fit la connaissance du Dr Ériau qui allait lui inspirer le Dr François Mahé ("*Le cercle des Mahé*") et auquel il lui dédia "*La fuite de monsieur Monde*" en 1945

Il choisit la neutralité. Et ce fut pour lui une période faste. Non seulement il publia dans la presse collaborationniste mais il vendit ses droits au cinéma au seul acheteur potentiel, la "Continental", firme cinématographique contrôlée par les Allemands (que Bertrand Tavernier a fait revivre dans son film, "*Laissez-passer*") qui lui offrit d'intéressantes conditions. Il signa avec elle une convention en février 1941, lui cédant même, un an plus tard, l'exclusivité de Maigret. Neuf films en quatre ans firent de lui le romancier le plus souvent adapté sous l'Occupation, ce qui plaça sa carrière sous une lumière malsaine. L'atmosphère confinée de chaque histoire rassura les censeurs politiques. En effet, son oeuvre ignore les grands branle-bas du monde, se concentre le plus souvent sur un noyau étroit, la famille, la petite ville de province, rien qui soulève les grands problèmes qui fâchent.

Maigret n'eut droit qu'à trois films sur neuf, et les succès allèrent plutôt vers les «romans de la destinée». Mais Simenon atteignit l'objectif qu'il s'était fixé en 1939, en ouvrant à nouveau la porte au cinéma : équilibrer recettes du livre et recettes du film. Car son intérêt pour le cinéma n'était plus que financier. Il ne prétendit plus contrôler les adaptations, convaincu qu'il était condamné à être trahi à l'écran. Pour lui, le cinéma n'était là que pour mettre ses histoires en images. L'idée que c'est un art autonome et que le réalisateur est le seul auteur véritable du film, ne lui vint pas à l'esprit. Le malentendu ne fut jamais dissipé. Peu importait : il n'alla plus voir les films qu'il inspirait.

"*La cour d'assises*"

(1941)

Roman

Depuis qu'il a lâché son métier de menuisier, Petit Louis fait le «crâneur» sur la Côte d'Azur. S'il joue au gangster, il vise moins en fait à s'introduire dans le milieu qu'à décrocher une bonne planque. Il s'installe à Nice avec une vieille «cocotte» dotée d'une jolie fortune, Constance Ropiquet, qui se fait appeler comtesse d'Orval. Peu de temps après, il héberge Lulu, qu'il fait passer pour sa sœur. C'est une fille dont le protecteur est à ce moment sous les verrous. Le ménage à trois file un parfait bonheur jusqu'au jour où un certain Gène, un souteneur, sort de prison. Petit Louis s'enfuit pour un temps à Cannes afin d'éviter ses représailles, mais, lorsqu'il revient chez Constance, il la trouve assassinée. Il n'est pas douteux que le coupable est Gène. Pris de panique, Petit Louis fait disparaître le cadavre et les traces du meurtre. Pourquoi ne pas profiter un peu de l'occasion? En subtilisant les biens de Constance, il mène dès lors grand train sur la Côte comme si c'était lui qui avait fait le coup. Bientôt, cependant, la police le repère et il est écroué. Commence alors pour lui un long procès qui n'est qu'une parodie de justice : tous les témoignages l'accusent, toutes ses actions se retournent contre lui. Il est condamné à vingt ans de bagne pour un crime qu'il n'a pas commis.

“Bergelon”
(1941)

Roman

Bergelon est un petit médecin de quartier dans la petite ville de Bugle où son père exerçait avant de sombrer dans l'alcoolisme. Mandalin, son confrère fortuné, lui fait une proposition : au premier client qu'il enverra à sa clinique privée, il touchera les honoraires complets ; pour les interventions suivantes, ce sera la moitié. Cela plaît à Bergelon. Quand Cosson, un employé de banque, veut que sa femme ait un très bon accoucheur, il lui conseille la clinique de Mandalin. Mais, par la faute de Mandalin, ivre ce soir-là, la mère et l'enfant meurent. Cosson, qui découvre la vérité, pourchasse Bergelon : il songe à le tuer. Le «petit docteur» n'essaie pas de lui échapper. Cosson s'est installé auprès de Cécile, sa maîtresse, jeune prostituée qui, chaque semaine, fait sa visite chez Bergelon. Celui-ci, qui comprend les réactions de Cosson, le rencontre au cours d'une entrevue émouvante, et Cosson, s'il ne renonce pas à son projet, en retarde l'exécution. Cécile, cependant, conseille à Bergelon de s'éloigner par prudence : Il prendra donc des vacances. Sur la plage de Riva-Bella où il se repose, seul, pendant quelques jours, allongé aux côtés d'Edna, sa maîtresse de la veille, Bergelon aperçoit Germaine, son épouse arrivée à l'improviste. Il décide de fuir ; de fuir Germaine qui voit tout en noir ; de fuir Annie et Émile, ses enfants, qui le jugent ; de fuir peut-être aussi Cosson qui, ayant obtenu son adresse, lui a écrit une lettre sous l'emprise d'un déséquilibre croissant. Après avoir erré plusieurs jours, il échoue à Anvers où tout est possible, où tout peut recommencer, puisqu'un ami d'enfance, retrouvé par hasard, lui propose un engagement à bord d'un bateau qui va à Trébizonde. Mais, rejoint par un télégramme de Cosson, il accepte de le rencontrer à Paris, près de la gare du Nord. Au terme d'une dernière entrevue, c'est Cosson qui s'embarque sur un cargo, pour l'aventure en Haute-Volta. Bergelon, lui, reprend son existence monotone à Bugle, entre Germaine, les enfants et les clients, avec, de temps en temps, une échappée auprès de la petite Cécile.

“Il pleut, bergère...”
(1941)

Roman

Quand il avait sept ans, Jérôme passait toutes ses journées à la fenêtre, regardant la spectacle de la rue. Dans la maison d'en face, il y avait un petit garçon, Albert, qui, lui aussi, était toujours à sa fenêtre. Une grande sympathie était née entre les deux enfants, et Jérôme, peu à peu, avait découvert le secret de son petit voisin : son père était un assassin recherché par la police et dont la tête était mise à prix. Et, de sa fenêtre, Jérôme put voir la police arrêter le père du petit garçon qui, comme lui, regardait toujours à sa fenêtre.

“Le voyageur de la Toussaint”
(1941)

Roman

La veille de la Toussaint, Gilles Mauvoisin, dix-neuf ans, débarque à La Rochelle, la ville natale de ses parents accidentellement décédés en Norvège. Sitôt arrivé, ce jeune homme mal dégauchi, à l'allure d'émigrant, trouve refuge chez Jaja, une bistrotière qui le considère un peu comme son fils. Après quelques jours de flottement, il apprend qu'Octave Mauvoisin, son oncle paternel, est décédé quatre mois plus tôt et qu'il lui lègue son entreprise de cars et sa fortune à condition d'habiter sa maison et de n'en point chasser Colette, sa jeune veuve. Par la même occasion, il entre en possession d'un coffre dont personne ne connaît la combinaison, coffre contenant des documents

mystérieux rassemblés par le défunt et qui semblent inquiéter de nombreux notables rassemblés dans «le syndicat», notamment sa tante maternelle, Géraldine Éloi. Objet de pressions et de manoeuvres visant à l'intégrer dans la caste des nantis et à le mettre en garde contre sa tante, Colette, et son amant, le docteur Sauvaget, l'héritier, plus par affirmation de soi que par amour véritable, épouse la fille d'un employé, Alice Lepart, ce qui, aux yeux de sa famille, constitue une mésalliance stupide. L'empoisonnement à l'arsenic de Mme Sauvaget éveille les soupçons à l'encontre de son mari. Aussitôt ordonnée, l'autopsie d'Octave Mauvoisin révèle également la présence de poison. Soupçonnée, Colette est arrêtée et incarcérée. Mais Gilles, détaché de son épouse malgré l'enfant qu'elle porte et très proche de sa tante par une sensibilité et des origines communes, est persuadé de son innocence et veut découvrir la vérité avec l'aide de Riquet, le frère de sa servante. Une fois ouvert, le coffre révèle des secrets compromettants sur les membres du «syndicat». «Toute une partie de la ville, celle qui, en apparence, était la plus solide, la mieux assise, se trouvait à la merci d'un long et maigre jeune homme vêtu de noir.» Ainsi, Gilles découvre que c'est sa tante Géraldine, accablée de dettes, qui a empoisonné Octave Mauvoisin. Colette est libérée. Devenu un homme, à l'image de son oncle décédé, apte, par conséquent, à le remplacer dans la vie publique et privée, y compris auprès de Colette, Gilles comprend que plus rien ne compte que son amour, d'ailleurs partagé. Laissant là femme et enfant, il part en voyage, avec Colette, sur les traces de ses parents, des saltimbanques ratés, préférant, à l'enlèvement dans la mesquinerie et la compromission bourgeoise, l'élan qui le pousse vers l'ailleurs, le rêve et la liberté.

Commentaire

Dans ce roman d'atmosphère, cette fresque pointilliste aux atmosphères envoûtantes, histoire aussi foisonnante que *“Le testament Donadieu”* (1937), Simenon élucidait, avec une lenteur envoûtante, les nostalgies inavouées et les haines cachées sous les relations quotidiennes de la vie familiale. Il faisait un puissant tableau de la vie de province, des haines familiales, des jalousies, des infamies que l'on voit trop souvent se perpétrer pour des questions d'argent dans la bourgeoisie aisée. Il faisait s'affronter deux univers : celui des «petites gens», solidaires et animés par des valeurs humaines authentiques (la tendresse, la droiture ou l'humilité), et celui des bourgeois provinciaux, bien-pensants, hypocrites et prêts à toutes les turpitudes pour préserver leur pouvoir et leurs richesses. Les premiers aident Gilles dans sa recherche de la vérité, alors que les seconds ne l'admettent dans leur caste que forcés, par peur des révélations compromettantes. Avec cet héritage en jeu, les bonnes âmes montrent soudain leur noirceur. Au-delà de cet aspect sociologique, on retient, dans cette œuvre, le retour aux sources familiales et l'appropriation du statut d'adulte dominant par le biais d'une série d'épreuves initiatiques dont la moindre n'est pas d'ouvrir le coffre aux secrets. Le tout débouchant sur la conquête de la femme de l'oncle, autant dire de la mère, ce qui correspond exactement à la dynamique profonde de *“Pedigree”* (1948) écrit, en partie, la même année. C'est un roman de l'énergie où le jeune homme et sa tante, d'abord opposés, s'allient contre ceux qui les prennent pour de naïves victimes, où, pour une fois, les bons triomphent des méchants et les faibles des forts.

Le roman a été porté à l'écran en 1943 par Louis Daquin, avec Jean Desailly dans le rôle principal.

“La maison des sept jeunes filles”

(1941)

Roman

Coco, la plus fantasque des sept jeunes filles de Guillaume Adelin, professeur d'histoire au lycée de Caen, réussit à le tirer d'une situation difficile, et à trouver un mari.

Commentaire

Ce roman qui peut être mis entre toutes les mains est un livre plein de fraîcheur et de fantaisie dans lequel Simenon, avec une verve peu commune, montra un de ses multiples talents.

“Oncle Charles s'est enrôlé”

(1942)

Roman

Charles s'ennuie depuis vingt ans quand un événement bouleverse sa vie : il apprend le monstrueux secret de la fortune d'Henri, son beau-frère, qui est aussi son employeur. Il se barricade dans le grenier pour y réfléchir, et ni les appels de sa femme, ni les suppliques de ses filles ne le feront le quitter. Seule la certitude de tenir son beau-frère à sa merci pourra le convaincre de sortir. Si Charles consentait à un marché, tout rentrerait dans l'ordre. Contre son silence, on lui propose une fortune. Mais à quoi lui servirait l'argent? Serait-il plus aimé? Plus heureux? Son triomphe muet lui semble infiniment plus précieux.

“La veuve Couderc”

(1942)

Roman

À sa sortie de prison, Jean, un jeune homme, trouve asile dans une petite ferme tenue par une veuve de quarante-cinq ans qui vit avec son beau-père. Entrée à quatorze ans comme servante, elle a épousé le fils de ses patrons, et, devenue veuve, elle doit défendre ce qu'elle a acquis par son travail contre l'avidité de ses belles-sœurs et de sa nièce, Félicie. Jean devient l'amant de la veuve Couderc qui s'attache à lui avec une jalousie morbide. Il rêve d'un bonheur paisible dans cette petite maison, mais de nouveaux drames vont éclater.

Commentaire

Cette simple histoire a la grandeur d'une tragédie dont les héros sont appelés secrètement à accomplir eux-même le destin qui les perd.

En 1971, le roman a été adapté au cinéma par Pierre Granier-Deferre, avec Alain Delon.

En 1942, parut chez Gallimard une plaquette anonyme d'une vingtaine de pages, intitulée “*Simenon*”. Ce ne fut que plus tard qu'on apprit que ces pages ferventes étaient dues à Raymond Queneau. Simenon revint à Maigret, par besoin d'argent :

“Maigret revient”

(1942)

Recueil de trois nouvelles

“Cécile est morte”

Nouvelle

Depuis six mois, Maigret est harcelé par une jeune fille, Cécile Pardon, qui, terrorisée, se plaint qu'un visiteur nocturne hante l'appartement qu'elle partage, à Bourg-la-Reine, avec sa vieille tante veuve, infirme et tyrannique, Juliette Boynet. Elle a constaté que des objets changent parfois de place pendant la nuit. La maison a été surveillée, mais rien de suspect n'a été découvert. Le 7 octobre, elle attend de nouveau que Maigret veuille la recevoir. Lorsqu'il peut enfin s'occuper d'elle, la jeune femme a disparu, lui laissant un message selon lequel «un drame affreux» a eu lieu. Maigret se rend à Bourg-la-Reine et découvre Juliette Boynet étranglée. Cécile est retrouvée le même jour, étranglée elle aussi, dans un placard proche du bureau de Maigret. Le commissaire apprend qu'elle vivait très pauvrement chez sa tante qui la traitait en servante. Se renseignant sur les locataires de l'immeuble, il a l'attention attirée par Dandurand, plus connu dans le milieu sous le nom de M. Charles. Cet ancien avoué aux mœurs douteuses s'occupe en fait de la gestion de plusieurs maisons de débauche dont Juliette Boynet était la propriétaire. C'est lui qui, la nuit, alors que Cécile dormait, venait discuter d'affaires avec Juliette, ce qui explique les déplacements d'objets qui intriguaient Cécile. Maigret s'intéresse aussi au frère de Cécile, Gérard, qui ne parvient pas à trouver du travail. Fouillant le passé de Juliette, il découvre que Dandurand a été son amant et a empoisonné Boynet, époux gênant. Peu à peu, l'intrigue se dénoue. La nuit du crime, Cécile a surpris une rencontre nocturne entre sa tante et Dandurand ; elle a ainsi appris que sa tante était très riche, qu'elle l'avait toujours trompée et exploitée ; elle lui a demandé de l'argent pour son frère, dont la situation était désespérée ; Juliette refusant, elle l'a tuée froidement. Le lendemain matin, elle venait avouer son crime à Maigret, mais Dandurand, qui avait entendu la scène de la nuit, l'avait suivie et tuée, craignant qu'elle ne révèle l'empoisonnement de Boynet, dont elle aurait pu avoir trouvé trace dans les papiers de sa tante.

Commentaire

En 1944, la nouvelle a été adaptée au cinéma par Maurice Tourneur, avec Albert Préjean, grande star masculine de l'époque, qui, jeune, svelte, sportif, incarnait un Maigret aux antipodes de son modèle de papier.

En 1956, le film de Stany Cordier, "Maigret dirige l'enquête", où, alors qu'il était en planque, l'inspecteur Janvier, admiratif adjoint du commissaire Maigret, contait ses aventures d'après "Cécile est morte", "On ne tue pas les pauvres types" et "Maigret et la grande perche", avec Maurice Manson (Maigret), Peter Walher, Svetlana Pitoëff, Michel André, André Tabet. Denys de la Patelière en fit une autre adaptation cinématographique.

“Les caves du “Majestic””

Nouvelle

Mrs Clark, Américaine descendue à l'Hôtel Majestic, est étranglée dans le vestiaire du personnel de l'établissement ; le cadavre est trouvé dans une armoire du vestiaire par Prosper Donge. Mr Clark étant un industriel important, Maigret est prié de mener l'enquête avec discrétion. Après une journée passée dans les caves du palace, il s'intéresse à Donge, domicilié à Saint-Cloud, vivant avec Charlotte, ancienne danseuse qu'il a jadis connue à Cannes, où il s'occupait de la cafétéria à l'Hôtel Miramar. Charlotte et Prosper sont effrayés par l'enquête. Lorsqu'un deuxième corps, celui de Justin Collebœuf, portier de nuit de l'hôtel, est trouvé le lendemain, étranglé lui aussi, dans la même armoire du vestiaire, le juge Bonneau fait arrêter Donge, contre l'avis de Maigret, lequel éprouve de la sympathie pour le couple de Saint-Cloud. Et, pourtant, le juge a des motifs pour justifier l'arrestation : ne vient-on pas de découvrir que Donge, à Cannes, avait eu une liaison avec Mrs Clark qui n'était alors que Mimi, entraîneuse à "La Belle Étoile"? Elle était même enceinte au moment où Clark, de

passage à Cannes, était tombé amoureux d'elle ; elle en avait profité pour se faire épouser par le riche Américain, lui laissant croire que l'enfant était de lui. Le jeune Teddy Clark est donc en réalité le fils de Donge. Le juge a immédiatement flairé une affaire de chantage exercé par l'ancien amant de Mimi. En fait, c'est bien de chantage qu'il s'agit, mais non dans le sens imaginé par le juge. Maigret continue l'enquête, persuadé que Donge est innocent ; il rôde parmi le personnel du "Majestic" et découvre la vérité : de l'hôtel, Donge écrivait parfois à Mimi, non pour avoir de l'argent, mais pour la supplier de lui rendre son fils. Le comptable du palace, l'ancien faussaire Ramuel, avait surpris une de ces lettres ; imitant l'écriture de Donge, il avait lui aussi écrit à Mimi, mais pour lui extorquer de l'argent. Mimi payait... Lorsque les Clark sont arrivés par hasard au "Majestic", Ramuel a compris que son escroquerie allait être découverte et n'a pas hésité à tuer Mimi. Il a supprimé aussi le brave Colleboeuf, témoin de ses activités. Clark, très compréhensif, laisse Teddy à Charlotte et à Prosper, pour qui une nouvelle vie va commencer.

Commentaire

Maigret pointait son nez dans l'univers fascinant des grands hôtels et, en particulier, des cuisines. Mais le plus intéressant est le sujet sous-jacent : celui de la paternité, l'opposition entre le père génétique et le père officiel.

Dès 1944, la nouvelle a été adaptée au cinéma par Richard Pottier, avec Albert Préjean, Suzy Prim, Jean Marchat, Denise Grey, Jacques Baumer, Florelle. Charles Spaak fut sorti de prison pour écrire le scénario sur le plateau de la Continental, comme le montre Bertrand Tavernier dans son film "*Laissez-passer*".

"La maison du juge"

Nouvelle

En disgrâce, Maigret a été nommé commissaire à Luçon, où il s'ennuie depuis trois mois lorsqu'une curieuse affaire requiert ses services à L'Aiguillon : le juge retraité Forlacroix a trouvé chez lui, un matin, le cadavre d'un inconnu ayant le crâne défoncé. Le juge vit avec sa fille, Lise, qui est belle, mais simple d'esprit et partage volontiers sa couche avec les jeunes gens du village, le plus assidu de ceux-ci étant Marcel Airaud, lequel prend la fuite dès le début de l'enquête. Forlacroix a un autre enfant, Albert, mais les deux hommes ne s'aiment pas : l'un et l'autre sont d'ailleurs certains de ne pas être du même sang, Albert n'étant resté au village que pour être proche de sa sœur. Se sentant soupçonné, le juge avoue à Maigret... un meurtre vieux de quinze ans : alors qu'il exerçait ses fonctions à Versailles, il a tué un amant de sa femme avant de la quitter. Il révèle aussi au commissaire qu'il avait proposé à Airaud qu'il épouse sa fille. Forlacroix se laisse ensuite emmener en prison et charge Maigret de veiller sur Lise. La victime est identifiée : il s'agit d'Émile Janin, psychiatre nantais qu'Airaud a connu naguère. Maigret comprend que ce dernier, avant de se décider à épouser Lise, a demandé au médecin de l'examiner à l'insu du juge afin de savoir si elle était folle. Dans ce cas, Airaud ne peut être le meurtrier. Que cache donc sa fuite? Justement, Airaud est retrouvé... chez Albert. Interrogés, les deux jeunes gens se taisent et, en leur présence, Maigret, bien aidé par les observations d'une commère du village, Adine Hulot, tente de reconstituer toute l'affaire. Il vient en effet de découvrir un élément que lui avait caché le juge : Lise est enceinte. Airaud ignorait ce détail, mais Albert était au courant et désirait, par fierté, qu'Airaud épousât sa sœur pour mettre fin à une situation irrégulière. La nuit du meurtre, Albert a introduit Janin auprès de sa sœur : le médecin lui a déclaré qu'elle était incurable et que son devoir lui commandait d'en avertir Airaud. Comprendant qu'ainsi Airaud refuserait le mariage, Albert a assassiné Janin, puis a fait croire à Airaud que Lise, dans un accès de démence, l'avait tué elle-même. En feignant de s'enfuir, Airaud, vraiment amoureux de la jeune fille, a voulu détourner les soupçons.

“Le fils Cardinaud”
(1942)

Roman

Ce jour-là, Hubert Cardinaud retourne chez lui avec son petit garçon, après avoir acheté, comme chaque dimanche après la messe, le gâteau du dessert. À son grand étonnement, sa femme, Marthe, n'est pas à la maison. Après des recherches dans l'entourage, force lui est de reconnaître qu'elle s'est enfuie avec les économies du ménage, après avoir pris le soin de confier son bébé à une voisine. Aussitôt, Cardinaud décide de retrouver sa femme et de la ramener coûte que coûte chez lui. Il obtient un congé de son employeur afin de poursuivre méthodiquement ses recherches. Elles lui font découvrir un monde du mal, de la vulgarité, de l'égoïsme, duquel sa condition l'avait toujours tenu éloigné. Au cours de ce calvaire, il apprend que sa femme est partie avec un mauvais sujet, Mimile, «le fils de Titane» du “Petit bar vert”. Une canaille de l'endroit, qui a eu de nombreux démêlés avec Mimile, le recherche pour le supprimer : c'est lui qui fournit une nouvelle piste à Cardinaud qui découvre Mimile le premier et n'hésite pas à le prévenir du danger qu'il court, ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs de se faire poignarder plus tard. Marthe, qui est délaissée par son séducteur, retrouve un mari qui n'a pas cessé de l'aimer. Passablement indifférente, elle reprend en sa compagnie le chemin de la maison, la vie conjugale et le rôti du dimanche.

Commentaire

Claude Chabrol aurait voulu adapter le roman, mais les droits en avaient déjà été achetés, et cela fut fait en 1956 par Gilles Grangier, avec Jean Gabin, Monique Mélinand, Renée Faure, José Quaglio, Claude Sylvain, Florelle, sous le titre “*Le sang à la tête*”, Simenon estimant que le film n'avait pas de rapport avec son livre.

“Les dossiers de L'Agence O”
(1943)

Recueil de quatorze nouvelles

Dans ce recueil assez volumineux, les énigmes policières portent sur des faits divers élucidés par une équipe dont Torrence, ancien second de Maigret, est le chef.

“La vérité sur bébé Donge”
(1943)

Roman

François Donge et Eugénie (surnommée «Bébé») forment un couple idéal. Il dirige une tannerie avec son frère. Elle traverse l'existence avec une élégance diaphane. Les deux Donge ont épousé les deux sœurs Donneville. Les voilà réunis ce dimanche, les femmes, les maris et les enfants. Soudain, François s'enferme dans la salle de bains. Le médecin est appelé d'urgence. Bébé a tenté d'empoisonner François, d'un sachet d'arsenic versé dans son café. La coupable ne nie pas et s'abandonne à la justice de bonne grâce. François Donge en réchappe, mais il remet en question leurs années de vie commune en cherchant les causes de la faillite de leur couple : une jeune fille trop romantique, un voyage de noces décevant, une incompréhension qui grandit dans l'ombre et le silence, des maîtresses... Sous un éclairage implacable, de menus faits prouvent peu à peu que Bébé Donge est plus une victime qu'une criminelle.

Commentaire

Simenon révélait les liens entre les êtres, les espoirs déçus et les vraies culpabilités. Avec une psychologie pénétrante, il racontait la destruction d'un couple bourgeois à travers les souvenirs d'un mari victime d'une tentative d'empoisonnement par sa femme, le drame silencieux de la vie d'une autre Thérèse Desqueyroux.

En 1951, le roman a été adapté au cinéma par Henri Decoin, dont c'était le troisième "Simenon", avec Jean Gabin et Danielle Darrieux, Claude Génia, Daniel Lecourtois, Gabrielle Dorziat, Marcel André.

"L'âge du roman" (1944)

Essai

Commentaire

Simenon semblait un précurseur du "Nouveau roman" en écrivant : *«Présence d'un morceau de papier, d'un lambeau de ciel, d'un objet quelconque, de ces objets qui aux moments les plus pathétiques de notre vie, prennent une importance mystérieuse»*.

"L'Étoile du Nord"

Nouvelle

À la mort de Jasmina, une grande chanteuse égyptienne qu'il admirait et qu'il servait, Édouard quitte Alexandrie pour rentrer en France. Sur le bateau, il fait la connaissance de Sylvie, une femme sans grande moralité jouant les aventurières, qu'il présente au riche négociant Nomrod Loktoun. Elle devient sa maîtresse et l'accompagne en Belgique. Édouard les suit et entre dans la chambre de Sylvie avec un pardessus couvert de sang...

"Stan le tueur"

Nouvelle

Maigret est en surveillance dans un café, "Le tonnelet bourguignon", en face de l'"Hôtel Beauséjour", aux coins de la rue de Birague et de la rue Saint-Antoine. Le garçon est Janvier, et le vieil homme au second étage de l'hôtel est Lucas. Ils croient que s'y terre le gang polonais de Stan le tueur, qui a commis de brutaux meurtres et vols dans des fermes isolées du Nord. Vient s'asseoir à côté de Maigret Michael Ozep, un Polonais qui lui a demandé de lui permettre de l'aider à les capturer, parce qu'il veut mourir. Il le renvoie d'abord puis accepte son offre et l'envoie en haut quand la femme du gang, Olga Tserewska, est seule dans la chambre, avec un message qui indique qu'un raid va avoir lieu. Quand il entre, elle tire le store et rien de ce qui se passe dans la chambre n'est visible de Maigret et de Lucas. Finalement, Maigret traverse et trouve le corps de la femme, la gorge tranchée. Bien qu'il semble aux autres qu'Ozep était Stan, Maigret comprend que c'était la femme elle-même. Il trouve les dossiers, où elle est identifiée comme Stéphanie Polintskaïa, qui s'était déjà fait connaître, à l'âge de dix-huit ans, à Varsovie et avait mené un gang analogue aux États-Unis. Ozep avait été son mari, et elle avait tranché la gorge de leur enfant. Les autres membres du gang sont encerclés, et Ozep est trouvé, s'étant pendu dans l'hôtel.

Commentaire

La nouvelle a été adaptée aux États-Unis, sous le titre "*Stan the killer*", d'abord en 1959, par Anthony Boucher, puis, en 1977, par Jean Stewart.

À la fin de la guerre, le frère de Simenon, Christian, qui avait été un collaborateur de la première heure pour le moins actif, qui avait participé, en août 1944, à un commando rexiste qui avait fait une expédition de représailles dans la région de Charleroi qui s'était soldée par l'assassinat de vingt-sept civils, qui avait été condamné à mort par contumace en Belgique, vint, aux abois, le voir à Paris. Simenon lui conseilla d'entrer dans la Légion étrangère, ce qu'il fit, trouvant la mort trois ans plus tard, au Tonkin. Ce qui fit dire à leur mère : «La vie est mal faite.. Quel dommage que ce soit Christian qui soit mort». Dans une lettre à André Gide (que le Nobel couronna en cette même année 1947), il s'interrogea, non sans indulgence pour les épouvantables crimes de son frère : «Il a payé cher, courageusement, une faute vénielle, alors que les responsables se sont échappés. Je me suis longuement demandé si j'avais eu tort de l'envoyer là-bas. Réflexion faite, je ne crois pas.» Était-il simplement fidèle à sa devise : «*Comprendre et ne pas juger*», formule qui éclaire tant de ses livres noirs.

Mais, au lendemain de la Libération, l'écrivain fut lui-même dans l'embarras, les succès que ses livres et l'adaptation cinématographique de plusieurs d'entre eux avaient remportés durant les années d'occupation l'ayant rendu suspect de collaboration. En 1945, il fut plusieurs fois inquiété et même, durant la période de l'Épuration, assigné à résidence aux Sables-d'Olonne pendant l'examen de son dossier qui fut finalement refermé sans suite. Il vint à Paris.

Mais, voulant échapper à une atmosphère qu'il jugeait trop lourde, se sentant à l'étroit dans une France «*écœurante*», convaincu que les États-Unis étaient en train de créer l'avenir du monde, il fut de ceux qui tournèrent le dos à une Europe usée et vieillie par la guerre.

En octobre 1945, après quelques semaines passées à Londres, Simenon, sa femme, son fils, Marc et la bonne, gagnèrent Southampton d'où un cargo norvégien les amena à New York, où ils s'installèrent à l'hôtel Drake. Son arrivée fut saluée par "The New Yorker" du 27 octobre : «Sans aucun doute, l'écrivain le plus prolifique au monde, peut-être de tous les temps» et par "The New York post" : «Georges Simenon est une menace sérieuse pour le monde des lettres, un cartel international en un seul homme, un auteur de 359 livres, âgé de quarante-deux ans, un homme aussi plaisant qu'énergique» car on savait que le romancier se doublait d'un homme d'affaires que redoutaient éditeurs et producteurs.

Dans les jours qui suivirent, Simenon rencontra le Québécois Joseph Rudel-Tessier qui lui fit connaître la secrétaire bilingue dont il avait besoin. C'était Denyse Ouimet, qui était âgée de vingt-cinq ans, venait d'une famille bourgeoise de Beloeil, habitait pour lors Ottawa, et travaillait à Philadelphie. Lui, qui «ne croyait pas au coup de foudre», s'éprit follement d'elle : ils se virent pour la première fois à 13h45 au restaurant "Brussel's", sur-le-champ s'enlacèrent et firent l'amour à 19h. Elle confia plus tard : «Avec moi, il était tombé sur quelqu'un qui aimait le sexe autant que lui... Comme mon premier amour s'appelait Georges, il me demanda de appeler Jo. Voilà comment ça a commencé.» Pour la première fois, il connaissait la passion, et le cours de sa vie changea : Denyse se joignit à Georges et... à Régine qui, en fait, ne formaient plus un couple.

"L'aîné des Ferchaux"

(1945)

Roman

Michel Maudet, un jeune boxeur raté, garçon famélique et avide de vivre, est embauché à titre de secrétaire par l'aîné des Ferchaux, Dieudonné, un vieil et tyrannique industriel qui a fondé son empire à coups de magouilles, de pots-de-vin et de détournements de fonds. Des liens étroits et ambigus se

noient entre les deux hommes car haine et admiration se mêlent. Censé reconnaître en Maudet le portrait du jeune homme qu'il fut autrefois, Ferchaux n'en fait qu'une bouchée. Traqués par la police, ils s'enfuient à Panama, puis dans divers pays d'Amérique du Sud. Tandis que l'aîné des Ferchaux y coule des jours paisibles, son frère et associé subit les assauts de la justice et, plus précisément, d'une juge d'instruction aux dents longues qui a juré sa perte, comme elle l'annonce sans sourciller à son avocat.

Commentaire

C'est, selon Narcejac, le roman le mieux écrit de Simenon, un roman d'une rare intensité dramatique qui présente une étude proprement psychologique des rapports complexes entre les deux personnages qui sont inspirés de ceux que Simenon avait eus avec le marquis de Tracy.

Jean-Pierre Melville, qui en a réalisé une adaptation en 1963, avec Jean-Paul Belmondo, Charles Vanel, Michèle Mercier, Andrex, Malvina Silberberg, y a vu une belle histoire d'amitié.

“La fenêtre des Rouet”

(1945)

Roman

Dans le logement exigu d'une maison qui appartient à sa famille, Dominique Salès, vieille fille déçue et déçue, vit une existence confinée et insipide. À côté de sa chambre habite un jeune couple, les Caille, dont la vitalité la dérange. En face se trouve la maison des Rouet, riches industriels, le père et la mère étant au second étage, le fils et la belle-fille au premier. Guettant les moindres faits et gestes de son voisinage, Dominique Salès trouve ainsi une sorte d'existence par procuration. Un jour, elle voit qu'Antoinette Rouet, rentrant chez elle, trouve son mari, qui est cardiaque, en train d'agoniser, et qu'au lieu de le secourir, elle verse les gouttes de son médicament au pied d'une des plantes vertes de l'appartement. Elle est offusquée et l'est davantage encore par les libertés que s'offre la jeune veuve. Elle lui envoie des lettres anonymes et va jusqu'à la prendre en filature. Antoinette, qui a rajeuni l'appartement où ses beaux-parents désirent qu'elle continue à vivre, a un premier amant, puis un second qu'elle reçoit chez elle jusqu'au moment où, surprise par les Rouet, elle est chassée de la maison après avoir offert à la vieille fille, qui ne cesse de l'épier, le spectacle d'un scandale délectable. Mais Dominique, depuis quelque temps déjà, s'était prise à envier le goût du plaisir et de la liberté qui dévorait Antoinette. Et voici que les Caille, à leur tour, partent avec leur bonheur exubérant. Alors, Dominique Salès, devant le vide qui l'entoure, prend conscience de l'échec de sa propre vie. Désespérée, elle absorbe une dose fatale de somnifères après avoir parsemé son lit de roses et revêtu sa plus belle chemise de nuit, celle qu'elle avait brodée autrefois, lorsqu'elle songeait au mariage.

Commentaire

Dans cette étude proprement psychologique, Simenon a montré le déséquilibre dû à la solitude.

“La fuite de Monsieur Monde”

(1945)

Roman

À Paris, Norbert Monde est directeur d'une société de commission-exportation, c'est-à-dire qu'il est un homme respectable et respecté, qui a de l'argent. Divorcé, puis remarié, il a une femme ennuyeuse, sèche et sans cœur, deux enfants adultes dont un fils un peu trop efféminé, et mène une existence

faites de frustrations au sein de cette famille qui le déçoit. Il ne s'est jamais demandé s'il était heureux ou malheureux, mais, plusieurs fois déjà, l'envie lui est venue de tout quitter. Jamais il n'a osé mettre son projet à exécution. Or, le jour de ses quarante-huit ans, il découvre que sa vie n'a aucun sens. Cette découverte, au lieu de le déprimer, lui donne le courage de tout quitter, de s'en aller, de devenir anonyme ou quelqu'un d'autre, de se mêler à la foule mystérieuse et vivante qui s'écoule autour de lui comme un fleuve, d'être libre. Il disparaît donc, non sans emporter une somme de trois cent mille francs. Sa femme le fait rechercher par la police, non parce qu'elle tient vraiment à lui, mais parce qu'elle est obligée de prouver qu'il est vivant pour disposer librement de leurs comptes bancaires. M. Monde commence par modifier complètement son apparence : il rase sa moustache, troque ses vêtements contre un costume fripé. Il vide son compte en banque et mène désormais une existence pauvre, fasciné par sa propre humiliation morale et sociale. Il prend le premier train pour Marseille où, descendu dans un hôtel miteux, il empêche de justesse sa voisine de chambre, une jeune femme, Julie, de se suicider après avoir été abandonnée par son amant. Il l'aide, et la liaison qu'il ébauche avec elle lui permet de se découvrir plus humain et meilleur qu'il ne le pensait. Un jour, son argent lui est dérobé, mais cela ne l'affecte guère du moment que Julie choisit de rester à ses côtés. Le couple se rend alors à Nice pour chercher du travail. M. Monde est employé au "Monaco", un dancing où elle s'est fait engager comme entraîneuse ; lui-même se fait appeler Désiré Clouet. C'est là que, par hasard, il revoit Thérèse, sa première femme, devenue morphinomane et qui se fait entretenir par «l'Impératrice», une vieille et riche demi-mondaine. Celle-ci venant de mourir, Thérèse est jetée à la rue sans ménagement. M. Monde la recueille et la fait soigner. Puis, laissant Julie à Nice, il rentre à Paris avec elle et la confie à un médecin de ses amis qui lui trouve un logement et la soigne, le tout à ses frais. Cependant, contrairement à ce que Thérèse a pu croire, ce n'est pas pour elle qu'il est revenu : M. Monde rentre chez lui, sans prévenir, et, comme si rien ne s'était passé, il reprend sa place et sa vie habituelle. Extérieurement, il est redevenu le même. Mais intérieurement, il a changé : à son malaise d'avant la fuite, il oppose une «froide sérénité». Sa fuite a été pour lui comme une seconde naissance. Elle lui a permis de découvrir des sensations qu'il ignorait, des gens qu'il n'aurait jamais côtoyés autrement et, surtout, lui-même.

Commentaire

Le roman a été écrit dans la villa de la route de Pouzauges, à Saint-Mesmin-le-Vieux (Vendée), et a été achevé le 1er avril 1944. Il a été publié à Bruxelles aux éditions Libres, dans la collection «Variétés».

M. Monde, personnage dont le patronyme est déjà tout un programme, homme à la sensibilité frustrée, déçu par sa famille, tente de lui échapper afin de se délester du poids des responsabilités et de l'héritage des aïeux. Obsédé par les vivants et les fantômes, il voudrait jeter le passif de son bilan qui est marqué d'un «froid et lucide désespoir». Il s'attaque aux vieux démons qui le hantent depuis l'enfance et retrouve sa vraie identité. C'est un thème cher au romancier dont le réalisme feutré n'est pas sans laisser filtrer l'angoisse d'exister. «Il était cinq heures de l'après-midi, à peine un peu plus - une légère flexion de la grande aiguille vers la droite...» Voilà tout ce qu'il faut à Simenon pour imposer une atmosphère. Sans intrigue criminelle, ce roman est un des plus fouillés qu'il ait écrits sur les étranges réflexes occasionnés par des incidents insignifiants mais dont la cause profonde repose dans les tréfonds de l'âme.

En 2004, Claude Goretta en a fait une adaptation cinématographique, en collaboration avec Jacques Santamaria. Il fut interprété par Bernard Le Coq, Nozha Khouadra, Nathalie Nell, Sylvie Milhaud, Frédéric Pierrot, Didier Caudy. L'action est située à notre époque, Norbert est devenu Lionel, Julie est devenue Leïla, Thérèse est devenue Sophie.

“Je me souviens”
(1945)

Autobiographie

Après qu'un radiologue lui ait diagnostiqué par erreur une angine de poitrine, Simenon écrit pour son fils cette évocation de ses souvenirs d'enfance.

“Le cercle des Mahé”
(1946)

Roman

Le docteur Mahé, à trente-cinq ans, veut changer de vie. Sa mère a choisi pour lui sa femme, son métier, sa maison, sans qu'il ait eu un mot à dire. Maintenant qu'elle est morte, il s'ennuie. Il ne sait plus très bien que faire. Peu à peu, il se laisse glisser vers une existence molle. Il se met à boire. Il pense à l'été qui le ramènera à Porquerolles, où les jours se suivent sans effort, où il veut retrouver une adolescente maigre dont l'image hante ses nuits. Cet homme frustré d'autorité a cette idée fixe : se faire aimer d'une petite pauvre qui lui doit tout.

Commentaire

Dans ce roman d'atmosphère assez glauque, Simenon montra son sens aigu de l'observation des situations et des gens. Les personnages ne sont pas inspirés par les habitants de l'île auxquels à l'époque le roman ne fit pas du tout plaisir ; il s'y est plutôt souvenu de ceux de Saint Mesmin, bourg de Vendée, où il avait résidé de 1942 à 1944, et surtout du Dr Ériau qui lui a inspiré le docteur Mahé. On y trouve un thème qui lui était cher, celui du clan régenté par des femmes étouffantes.

Toute l'année 1946 fut passée au Québec, dans les Laurentides, à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, où, dans le domaine de l'Estérel, Georges Simenon, Régine et Denyse Ouimet occupèrent une villa et le bungalow voisin en rondins dont il fit son bureau. Lui et Denyse, officiellement sa secrétaire, faisaient des promenades à skis ou à cheval. Il donna des conférences, reçut des journalistes, publia, dans “France-Soir”, des articles chaleureux sur le Québec, où, en particulier, il justifiait l'état de la langue (mais, dans ses “Souvenirs” publiés en 2005, Tigy rappela que le couple se serait inquiété de voir que leur fils, Marc, «ne veut plus parler qu'avec cet horrible accent canadien»). Ce séjour lui permit de s'acclimater au continent où, parlant mal l'anglais, il espérait cependant voir ses romans adaptés à Hollywood.

Il écrivit :

“Trois chambres à Manhattan”
(1946)

Roman de 250 pages

Lorsqu'ils se rencontrent au milieu de la nuit dans un bar de Manhattan, Kay et Franck sont deux êtres à la dérive. Franck est, en fait, François Combe, acteur naguère célèbre en France, proche de la cinquantaine, qui tente d'oublier que sa femme l'a quitté pour un homme plus jeune. Ayant choisi de se refaire une vie en Amérique, il découvre que rien n'est plus difficile pour un homme qui a cessé d'être riche et en vedette. Il découvre bien d'autres choses, par exemple que la confiance absolue et l'amour total peuvent surgir d'une explicable méfiance et d'une rencontre fortuite. Tout cela en trois

étapes, trois chambres de hasard à Manhattan... Elle, chassée de la chambre qu'elle partageait avec une amie, n'a plus même un endroit pour dormir... Mais si l'attirance entre eux est réciproque, peut-elle suffire à leur faire oublier les blessures de la vie? Redoutant de la perdre, jaloux de son passé et des hommes qu'elle a connus, aussi peu sûr d'elle que de lui, Franck est bien près de saccager cet amour qui est peut-être sa nouvelle chance.

Commentaire

Dans ce premier roman où Simenon intégra le nouvel environnement américain, il nous guide au cœur de la grande ville, dans l'ombre de ces deux errants. C'est aussi son «premier roman d'amour» a-t-il dit, un roman d'inquiétude, de douleur, d'épanouissement, une oeuvre émouvante qui reflétait sa rencontre à New York, en novembre 1945, de la jeune Québécoise Denyse Ouimet qui eut la surprise de s'y retrouver déstructurée et alcoolique. Mais l'histoire se dilue quelque peu dans une sentimentalité facile et une thématique répétitive. Ce fut cependant un best-seller immédiat.

Il fut porté à l'écran en 1965 par Marcel Carné, avec Annie Girardot et Maurice Ronet, Roland Lesaffre, Otto E. Hasse, Geneviève Page, Gabriele Ferzetti.

Quittant le Québec, Simenon, Régine, Marc, «Boule» et Denyse se rendirent à Saint-Andrews au Nouveau-Brunswick, où il écrivit :

“Le clan des Ostendais”

(1947)

Roman

Pour fuir la guerre, Omer Petermans a embarqué sur ses cinq chalutiers sa famille et celle de ses marins, ainsi que tous leurs biens. Mais, au port de La Rochelle, les autorités françaises réquisitionnent les bateaux. Les Ostendais sont donc obligés de s'installer dans la ville. Ils sont séparés des Français par la langue, et des autres réfugiés par leur aisance matérielle. Grâce à sa calme volonté, Omer obtient l'autorisation de pêcher. À chaque retour, il dépose une partie de ses prises au centre d'accueil et à la mairie. Mais la guerre continue. C'est d'abord la reddition de la Belgique, puis les bombardements, puis l'arrivée des Allemands. Omer sert d'intermédiaire entre Allemands et Français, ce qui contribue à le faire mal voir de ces derniers. Il obtient des autorités allemandes les papiers nécessaires pour continuer à pêcher. Cependant, les difficultés s'accumulent pour le chef du clan : quand Mina et sa mère se montrent trop accueillantes envers les occupants, quand un de ses chalutiers saute sur une mine, il s'enfoncé chaque fois un peu plus dans son mutisme. Maria, son épouse, s'interroge sur ses silences, sur son attitude que l'on croit favorable aux Allemands, sur ses secrets. Un second bateau saute, entraînant de nouvelles morts et de nouvelles douleurs dans le clan des Ostendais. C'est alors qu'Omer met sa femme au courant de ses décisions. L'occupation allemande qu'ils avaient voulu fuir les a rejoints : il faut donc, dans le plus grand secret, partir à bord des chalutiers. Or un troisième bateau saute, et c'est le désespoir. Alors Omer, la nuit même, précipite le départ. Le lendemain, ils sont en vue des falaises blanches de l'Angleterre. Omer Petermans n'a plus que deux bateaux sur cinq, il ne lui reste qu'un fils sur trois. Mais, pour qu'ils demeurent ensemble, sans contrainte, il a payé le prix fort, le prix d'une liberté qui le fait enfin sourire.

Simenon, Régine, Marc, «Boule» et Denyse vécurent en Floride en 1946-1947.

“Maigret à New York”
(1947)

Roman

Maigret est tiré de sa retraite, à Meung sur Loire, par un très jeune homme qu'accompagne un vieux notaire de la famille qui le cautionne. Jean Maura est inquiet au sujet de son père, homme d'affaires important qui habite New York : ses lettres, toujours d'une grande affection, le montrent angoissé depuis quelque temps. Maigret accepte d'accompagner Jean Maura à New York. Au moment de débarquer, le jeune homme disparaît inexplicablement. Le commissaire réussit à joindre son père qui, très occupé, le renvoie à son secrétaire, Mac Gill. Sur ces entrefaites, Maigret renoue avec avec un policier américain, O'Brien, qu'il a connu autrefois à Paris et qui, au cours de conversations fort détendues, lui fait part de certaines choses qu'il connaît par ouï-dire. De fil en aiguille, Maigret apprend ainsi que «Little John» (c'est ainsi qu'on appelle John Maura, le père de Jean) s'est installé vers l'âge de vingt-deux ans à New York, venant de Bayonne, qu'il était accompagné d'un ami, Joseph Daumale, violoniste comme lui, qu'il a vécu dans le quartier pauvre du Bronx et que son secrétaire actuel est né de père et de mère inconnus. Jean Maura reparait. Il revoit son père et peut repartir rassuré pour la France. La mission de Maigret semble terminée, avec le chèque promis de deux mille dollars. Cependant, avec l'aide de O'Brien, il veut en savoir davantage sur le tandem Maura-Daumale. Ce dernier est rentré en France. Il y est devenu chef d'orchestre et habite La Bourboule. Maigret ne résiste pas à l'envie de lui téléphoner de New York, en présence de John Maura, de Mac Gill et de Parson, un journaliste habitué des bars que le commissaire a rencontré. Et c'est alors la révélation d'un drame soupçonné par Maigret. À l'époque de leurs débuts à New York, Maura et Daumale habitaient avec Jessie, l'amie de Maura. Pendant une absence de dix mois de ce dernier, Daumale avait pris sa place. Peu avant son retour, Jessie avait mis au monde un garçon qui fut confié aussitôt à l'Assistance. Maura n'aurait sans doute jamais eu vent de la liaison s'il n'avait découvert une facture de sage-femme. Ne pouvant imaginer que l'enfant n'était pas bien de lui et fou de rage, il a tué Jessie. Or le journaliste, qui est allé naguère en France, y a rencontré Daumale. Celui-ci, sous l'effet de l'alcool, l'a mis au courant de son passé américain. L'enfant de l'Assistance n'est autre que Mac Gill, qui porte le nom écossais de la femme qui l'a élevé. Little John, marié puis divorcé, a reporté sur son fils, Jean, la tendresse qu'il entendait refuser à l'enfant de Jessie, lequel disparut de la circulation vers sa vingtième année. Le journaliste Parson connaissait des gangsters capable de tirer parti des renseignements qu'il avait rapportés de France. C'étaient eux qui inquiétaient John Maura et le faisait chanter, eux qui avaient kidnappé son fils, Jean Maura, pendant deux jours, eux qui avaient fait suivre Maigret, eux, enfin, qui allaient supprimer le journaliste que son ivresse rendait bavard. Maigret apprend leur arrestation sur le paquebot qui le ramène en France, avant de s'interroger lui-même : après tout, qu'est-il allé faire à New York ? L'inquiétude d'un jeune inconnu l'a fait sortir de sa retraite à Meung-sur-Loire.

“Le passager clandestin”
(1947)

Roman

Venant de Panama, le major Owen se rend à Papeete à bord de l'“Aramis”. En cours de voyage, s'apercevant qu'un passager clandestin se cache dans une barque, il lui vient en aide et le ravitaille. On apprend par la suite qu'il s'agit d'une jeune femme, Lotte, embarquée pour Tahiti dans le même but qu'Owen : retrouver le fils naturel d'un certain Joe Hill, magnat récemment décédé de l'industrie cinématographique, faire savoir à ce fils qu'il hérite de la fortune de son père et le ramener en Europe, avec l'espoir de tirer un bénéfice substantiel de cette opération. Ils ont été, l'un et l'autre, informés par le journal de la recherche de l'héritier. Lotte a été, à Panama, la maîtresse de ce fils, René Maréchal, qui l'a quittée pour se rendre à Tahiti. Le major intervient comme ancienne connaissance de Hill.

Lorsqu'ils débarquent à Tahiti, ils apprennent que Maréchal est en voyage dans les îles et qu'il leur faut attendre son retour. Cependant, les événements se succèdent. Un jeune télégraphiste qui a favorisé le débarquement de Lotte se suicide par amour. Un autre passager embarqué à Panama, Mougins, mauvais garçon en fuite, prend Lotte en charge et, devinant les intentions d'Owen, décide d'atteindre Maréchal avant lui. Owen, qui est invité dans les deux clubs de la ville, suscite une méfiance croissante, d'autant plus qu'il rafle une grosse somme aux cartes. Peu après, le major apprend que Maréchal s'est refait une vie à Papeete et qu'il vient d'épouser une jeune indigène, fille d'un pasteur. Il se rend alors chez le beau-père du jeune homme et, déjouant les plans de Mougins, obtient de pouvoir télégraphier en Europe qu'il a retrouvé l'héritier. Mais il n'est pas sûr que Maréchal, qui renonce à l'Europe, acceptera l'héritage. Owen, lui, s'installera à Papeete pour s'y «encanaquer».

Commentaire

En 1958, une adaptation cinématographique fut tournée par Ralph Habib avec Martine Carol, Serge Reggiani, Karl Heinz Boehm, Roger Livesey, Arletty.

“Au bout du rouleau” (1947)

Roman

Pour faire une petite ville de la France profonde comme Chantournais, une localité comme les autres, accueillante ou irrespirable, selon l'humeur, il faut un Café des Tilleuls où des hommes jouent aux cartes, des demoiselles sortant de la messe, des ouvriers allant à la pêche, des gens ordinaires et familiers, des riches sordides et des pauvres médiocres. C'est là que Marcel Viau, trente ans à peine, a décidé de mettre un terme à sa vie de voyou traqué. Mais Sylvie, une fille de rencontre, s'est comme un chien mystérieusement attachée à lui. Et puis les hommes du café le narguent. Alors, comme on se lance un dernier défi, le jeune homme s'assoit à leur table et engage avec eux une partie de poker meurtrière.

“Maigret se fâche” (1947)

Roman

Dans sa retraite de Meung sur Loire, Maigret est sollicité par Bernadette Amorelle qui s'inquiète de la récente noyade dans la Seine de sa petite-fille, Monita : la jeune fille nageait bien et il ne doit pas s'agir d'un accident. Maigret arrive à Orsenne où son enquête le conduit dans trois maisons luxueuses : l'une est habitée par le vieux Désiré Campois ; dans une autre résident Bernadette, sa fille, Aimée, et son gendre, Charles Malik, parents de Monita ; la troisième est occupée par Ernest Malik, son épouse, Laurence, et leurs deux fils, dont le cadet, Georges-Henri, est séquestré par son père. Maigret se rend à Paris où il charge ses anciens collaborateurs d'une enquête sur le passé d'Ernest Malik et de la firme “Amorelle et Campois”. Il en ressort qu'il y a plus de vingt ans, Ernest Malik a poussé au suicide Roger Campois, fils de Désiré, avant d'épouser Laurence Amorelle. Serait-ce cet assassinat indirect dicté par l'arrivisme qu'auraient découvert Monita et Georges-Henri? En tout cas, Maigret n'hésite pas à tenter un coup de force : avec l'aide de Mimile, ancien cambrioleur qu'il a connu jadis, il délivre Georges-Henri au nez et à la barbe d'Ernest Malik. Mais, traumatisé par les événements qu'il vient de vivre, le jeune homme, amené à Paris, refuse de parler. Cependant, à Orsenne, Ernest Malik est assassiné de sang-froid par Bernadette Amorelle. Arrêtée, elle livra à Maigret la clé de l'enigme que vient de lui fournir sa fille, Aimée. Lorsqu'il a éliminé Roger Campois, Ernest Malik n'a pas seulement agi par ambition, mais aussi par passion : il aimait en effet Aimée

Amorelle qui n'avait que quinze ans et était trop jeune pour se marier. Or Roger était fiancé à la fille aînée, Laurence. Roger mort, Ernest pouvait épouser Laurence et faire épouser un peu plus tard Aimée par son frère Charles, un fantoche servant de paravent, trop content d'entrer dans l'entreprise et de faire fortune... Ainsi Ernest avait les deux femmes et de l'argent. C'est tout cela qu'avaient découvert Monita et Georges-Henri à la faveur de conversations surprises et de papiers dérobés : se sachant fille d'Ernest et donc demi-sœur de Georges-Henri qu'elle aimait, Monita s'est suicidée, «submergée de dégoût». Georges-Henri allait peut-être en faire autant. Par son meurtre, Bernadette a voulu supprimer toute cette saleté.

Simenon s'immergea enfin totalement dans l'univers américain, en s'installant d'abord, en Floride, dans l'île d'Anna Maria, sur la côte ouest.

Il y écrivit :

“Lettre à mon juge”

(1947)

Roman

La cause est entendue : c'est un crime passionnel et Charles Alavoine, respectable médecin de La Roche-sur-Yon, assassin de Martine Englebert, sa maîtresse, est en prison. Mais au-delà du verdict, il reste la vérité humaine... Dans cette longue lettre au juge, peu après sa condamnation, Alavoine retrace les étapes du chemin qui l'a conduit au meurtre : l'autorité possessive d'une mère qui a décidé de ses études et de son mariage, puis d'une seconde femme, qui, à son tour, supplantant la mère, va régenter sa vie. L'apparition de Martine, venue occuper un emploi de secrétaire après avoir mené à Paris une existence des plus libres, a d'abord été comme un grand souffle de liberté et de passion... Mais certaines rencontres ne sont-elles pas trop fortes pour un caractère timide et soumis? Elles entraînent la crainte, la jalousie, l'explosion des pulsions trop longtemps contenues...

Commentaire

Simenon donnait ici une expression lucide, dépouillée, quasi désespérée, à des thèmes qui obsèdent son univers romanesque. Cette déchirante confession, qui évoquait le coup de foudre pour Denyse Ouimet qui a inspiré Martine, personnage poussé jusqu'au bout de lui-même, le plaçait parmi les plus grands dans le domaine du roman psychologique, de Mauriac en particulier. L'un des meilleurs Simenon sans Maigret, ce fut un best-seller. Il figure dans l'édition de la Pléiade.

En 1952, il fut adapté au cinéma sous le titre *“Le fruit défendu”* par Henri Verneuil, avec Fernandel, Françoise Arnoul, Claude Nollier, Raymond Pellegrin, Jacques Castelot, Pierrette Bruno, René Genin, Fernand Sardou.

“Le destin des Malou”

(1947)

Roman

On le craignait, on l'enviait, on voulait sa peau. Il séduisait, il inquiétait et il dérangeait trop de monde. On le savait aux abois, mais on tremblait encore. Cela ne pouvait que mal finir. Finalement, Eugène Malou, l'homme d'affaires et promoteur dont personne ne connaissait le passé, avait pris les devants. Il s'était suicidé en plein jour devant l'hôtel particulier d'un notable. La ville respirait, cette ville qu'il avait longtemps tenue entre ses mains, non sans éprouver un sentiment de honte collective. Mais qui

était Malou, escroc et grand seigneur, cynique et philanthrope, aventurier de génie? En le découvrant peu à peu, son fils va de surprise en surprise..

Des romans de Simenon furent publiés en feuilletons dans le "Philadelphia enquirer".
Au printemps 1947, Simenon, ses femmes et ses enfants, se rendirent en Arizona où, à Tucson, près de la frontière mexicaine, ils trouvèrent une hacienda à louer où ils restèrent jusqu'en 1949.

Il y écrivit :

"Maigret et l'inspecteur malchanceux"
(1947)

Recueil de nouvelles

"Maigret et l'inspecteur malchanceux"

Nouvelle

Maigret s'occupe d'une de ces affaires dont l'odeur lui plaisait, qu'il aurait aimé renifler à loisir jusqu'au moment où il en serait si bien imprégné que la vérité lui apparaîtrait d'elle-même. Mais il tombe sur le pauvre Lognon, le meilleur des hommes, le plus consciencieux des inspecteurs, mais sur qui la malchance s'acharnait avec tant d'insistance qu'il en était arrivé à avoir la hargne d'un chien galeux...

Commentaire

La nouvelle reçut ensuite le titre de "*Maigret et l'inspecteur malgracieux*".

"Le témoignage de l'enfant de chœur"

Nouvelle

Justin, enfant de chœur de douze ans, prétend avoir été témoin d'un meurtre. L'absence de cadavre à l'endroit indiqué fait douter les policiers de son récit. Seul Maigret prend le témoignage de l'enfant au sérieux...

"Le client le plus obstiné du monde"

Nouvelle de 21 pages

À Paris, au petit matin d'un jour de mai, un homme entre au Café des Ministères. Il n'en sort qu'à la fermeture, après minuit. Il a peu consommé, a téléphoné une fois. Une femme est venue s'asseoir à la table voisine vers six heures. Tout au long du jour, l'homme s'est montré indifférent à ce qui l'entourait. À peine est-il sorti dans la nuit que le garçon entend un coup de feu. Un corps est étendu sur le trottoir, ce n'est pas celui de son étrange client. Maigret fait enquête, apprend que la victime a passé toute la journée dans un autre café, en face du premier, et qu'une femme est restée longtemps dans un restaurant proche. C'est elle qui a tiré sur son beau-frère revenu du Gabon : il menaçait son mari, l'accusant de lui avoir pris sa femme car les deux hommes avaient épousé deux soeurs exactement jumelles et l'une était morte.

Commentaire

La nouvelle figura dans "Anthologie de la littérature policière".

"On ne tue pas les pauvres types"

Nouvelle

«Dix fois, vingt fois en l'espace de deux heures, la phrase revint à l'esprit de Maigret, comme une chanson qu'on a entendue on ne sait où et qui vous poursuit sans raison. Cela tournait à l'obsession. Il lui arrivait même de la murmurer à mi-voix...» Maigret ne cesse de se répéter cette phrase après la découverte, dans son triste appartement parisien, de l'assassinat de Maurice Tremblet, un employé aux habitudes strictes et réglées, caissier dans une maison de passementerie qui a fait faillite depuis plusieurs années. Il découvre alors sa double vie.

Commentaire

La nouvelle fut adaptée au cinéma en 1956 dans le film de Stany Cordier, "*Maigret dirige l'enquête*", où l'histoire figurait entre "*Cécile est morte*" et "*Maigret et la grande perche*".

Commentaire sur le recueil

Il fut, en 1952, adapté par Henri Verneuil dans le film "*Brelan d'as*", avec Michel Simon, Christian Fourcade, Claire Olivier, Louis Blanche.

"La jument perdue"

(1948)

Roman

Il y a longtemps qu'Andy et John, deux amis d'enfance, ont quitté le Nord pour créer un ranch à Tucson, en Arizona. La découverte d'un filon est à l'origine d'un drame : quelqu'un tenta d'assassiner John. Trente ans après, il reste convaincu de la culpabilité d'Andy, devenu le riche homme de la ville. Ironie du sort, Andy retrouve son ami, au moment où il perd sa fortune...

"Maigret et son mort"

(1948)

Roman

Un matin de février, un inconnu téléphone à Maigret : suivi depuis la veille par des hommes qui se relaient, il est convaincu qu'on en veut à sa vie et demande à être protégé. Les appels se renouvellent sans que jamais l'inspecteur Janvier, dépêché par Maigret, parvienne à rejoindre dans la journée le petit bonhomme au chapeau gris. Les appels ont cessé quand, au milieu de la nuit, le corps d'un homme déposé place de la Concorde est découvert tué d'un coup de couteau, le visage défiguré. Maigret se rend sur les lieux et ne quitte plus le mort, son mort, qu'il accompagne jusqu'à l'Institut médico-légal. Certains détails lui font penser que ce mort anonyme travaillait «dans la limonade». On apprend, d'autre part, qu'il a été transporté à la Concorde dans une Citroën jaune, laquelle a été aperçue, d'après un recoupement de témoins, en stationnement près du "Petit Albert", un bistrot à

l'angle du quai de Charenton. Quand Maigret s'y rend, il trouve les portes ouvertes et la maison vide. Il décide alors d'y installer un de ses inspecteurs, Chevrier, et sa femme, Irma, qui feront office de tenanciers. Parmi les clients, un étranger à mine suspecte ne tarde pas à se présenter. Le commissaire le fait suivre et provoque ainsi une chasse à l'homme qui prend fin lorsque l'individu est tué d'une balle au moment où il rejoint des comparses qu'on saura peu après être ses complices : ceux-ci, le voyant poursuivi par la police, ont préféré l'abattre. Grâce à l'identité de cet homme, un Tchèque du nom de Poliensky, une rafle boucle tout son quartier. Elle fait découvrir, dans l'hôtel miteux où logent des compatriotes de Poliensky, une jeune femme qui est sur le point d'accoucher et que Maigret fait transporter à l'hôpital : on remonte ainsi la filière conduisant aux « tueurs de Picardie », une bande de Tchèques qui s'attaquent à des fermes dont ils massacrent les habitants après les avoir dépouillés. Or leur chef jouait aux courses. C'est aussi le cas du petit Albert Rochain, la victime, ainsi que le révèle une enquête aux détours imprévus qui amène la mise hors d'état de nuire du gang et l'explication du meurtre de Rochain : un ticket de chemin de fer à destination de Goderville tombé de la poche de Jean Bronsky (le chef de la bande) sur le champ de courses de Vincennes et ramassé par le petit Albert sous les yeux du Tchèque. Or, à Goderville, eut lieu l'une des récentes et des plus sinistres hécatombes des tueurs... Ne fallait-il pas supprimer le gêneur dont le visage venait de trahir l'émotion?

Commentaire

Au sujet des personnages, qui sont typiques de tous les personnages de Simenon, est posée la question : « *Qu'est-ce qu'ils fabriquaient du matin au soir?* » et la réponse est : « *Rien. Ils dormaient, mangeaient, buvaient, jouaient aux cartes. Ils étaient assez tranquilles.* ».

“La neige était sale” (1948)

Roman de 240 pages

Dans une ville anonyme d'Europe de l'Est soumise à l'occupation allemande, Frank Friedmaier, qui a dix-huit ans, vit dans une oisiveté dorée, chez sa mère, tenancière de bordel, faisant l'amour avec les filles de la maison ou les épiant, avec les clients, par le vasistas de la cuisine. Parmi les comparses plus ou moins louches qu'il fréquente au bar-restaurant de Timo, figure Fred Kromer, personnage fangeux, criminel au besoin. Sur son incitation, Frank poignarde, par défi et par jeu, un sous-officier de l'armée d'occupation et lui vole son revolver qu'il convoitait. Puis, à la suite d'un marché conclu avec Kromer, qui procure des montres de collection à un général ennemi, il s'introduit à l'horlogerie Vilmos, qu'il fréquentait dans son enfance : comme la sœur de l'ancien horloger l'a reconnu, il l'abat froidement. Il partage avec Kromer le prix des montres volées et obtient une « carte verte », un laissez-passer dont il use au point de se rendre suspect. Il sort avec la fille de son voisin de palier, Sissy Holst, qui l'aime ; mais il laisse à Kromer le soin de la déflorer dans l'obscurité, au terme d'une mise en scène odieuse. Sissy, qui a découvert le stratagème, en devient malade. Les occupants finissent par arrêter Frank. Emprisonné, il tâche de se faire à sa nouvelle existence. Il résiste à toutes les questions qu'on lui pose à propos d'une affaire de billets volés et d'espionnage dans laquelle on le croit, à tort, impliqué. Il n'avoue ses crimes, que l'ennemi ignorait jusqu'alors, qu'après que les Holst soient venus le voir : Sissy, qui l'aime toujours, lui a pardonné et son père, qui a perdu de façon dramatique un fils de son âge, lui témoigne son affection. Fort de cette double assurance, Frank affronte la mort avec courage.

Commentaire

Ce roman non policier est le portrait d'un déchu qui est perturbé, d'une part par l'image dégradée de cette mère tenancière de maison close qui entretient avec les occupants les meilleurs rapports,

d'autre part par l'amour que lui voue sa voisine. Poussé jusqu'au bout de lui-même, il devient un criminel, est précipité vers le mal, voire l'abjection. Mais l'amour d'une femme sauve avant son exécution. Ce roman, qui est peut-être le plus désespéré et le plus désespérant de Simenon, fait songer à Dostoïevski.

En 1950, une pièce de théâtre en a été tirée à Paris par un jeune inconnu, Frédéric Dard, futur San Antonio, le rôle étant tenu par Daniel Gélin puis par Robert Hossein.

Il a été porté à l'écran en 1953 par Luis Saslavsky avec Daniel Gélin, Valentine Tessier, Marie Mansart, Daniel Ivernel, Vera Norman, Nadine Basil.

"Pedigree"
(1948)

Roman

Désiré Mamelin, employé d'assurances, et sa jeune femme, Élise Peters, habitent un deux-pièces, rue Léopold, à Liège, où elle met au monde un garçon, Roger, le 13 février 1903. Les deux époux, issus de la petite bourgeoisie commerçante et catholique, appartiennent chacun à une famille nombreuse dont le réseau absorbe presque entièrement leurs relations sociales. Chez les Mamelin, une vie patriarcale détermine des habitudes quasi rituelles auxquelles se conforme Désiré, optimiste, débonnaire, régulier en tout. Du côté des Peters, le clan est moins stable, plus divisé. Différant d'un mari qu'elle juge trop peu sensible, Élise se montre dolente et larmoyante. Deux de ses sœurs sont hystériques. Son frère aîné, Léopold, le marginal de la famille, est buveur et anarchiste : c'est à partir de lui que se dessine l'aventure du jeune Félix Marette, recherché à Liège pour un attentat et obligé de fuir en France où il trouve à se fixer, non sans mal. Le ménage Mamelin quitte son logement exigu pour un appartement rue Pasteur, puis pour une maison rue de la Loi. Élise réalise ainsi son rêve : prendre des locataires qui seront, au besoin, des pensionnaires ; en général, ce seront des étudiants étrangers (russes ou polonais). Entre-temps, Roger grandit, fait ses premières découvertes d'images et de sensations, fréquente l'école des sœurs, puis l'institut des frères, toujours dans le quartier des Mamelin, sur la rive droite, en Outremeuse. La fin de ses classes primaires, où il sort premier, coïncide avec le début de la guerre de 1914. Les pensionnaires d'Élise se sont dispersés. Roger entre en sixième latine, au collège Saint-Louis, chez les jésuites. On le croit promis à la prêtrise. Mais, pendant les vacances qu'il passe à Embourg, dans la campagne liégeoise, une idylle avec une adolescente lui révèle la sexualité. Dorénavant, c'est au collège Saint-Servais, l'autre établissement des jésuites fréquenté par les fils de la grande bourgeoisie, qu'il poursuit ses études en section moderne-scientifique. Il a pris goût à la pipe et à la lecture des romans. La guerre amène d'autres changements. Les Mamelin ont déménagé pour la rue des Maraîchers, où Élise a renouvelé ses locataires : des officiers allemands plutôt discrets et une vieille fille qui exaspère Roger jusqu'à l'écoeurement. La transformation de l'adolescent va s'opérer petit à petit, au hasard des rencontres, parfois douteuses, des curiosités, souvent malsaines, et sous l'influence d'une parenté où les oncles et tantes comptent moins que les cousins et cousines et leurs amis. Les restrictions se font sentir ; les plaisirs n'en deviennent que plus tentants qui incitent Roger à puiser dans la caisse d'un de ses oncles. Son émancipation lui attire des scènes orageuses avec sa mère. Il joue au jeune homme, fait à l'occasion du marché noir, se détache de ses études qu'il abandonne à la veille des examens de troisième, au moment où son père ressent les premières atteintes d'une angine de poitrine. Roger va donc chercher un emploi. Engagé chez un libraire qui tient un cabinet de lecture, il est bientôt congédié pour avoir contredit son patron. À peine a-t-il le temps de se sentir désœuvré que l'armistice éclate, semant dans la ville un délire de joie bruyante où il est entraîné, indifférent, presque malgré lui.

Commentaire

Ce long roman autobiographique est inspiré de la jeunesse de Simenon à Liège, et il faut le lire pour le comprendre car il concentre les hantises de toute une vie et les thèmes de toute une production.

C'est une de ses oeuvres majeures. Il y évoqua les rues et les venelles d'Outremeuse, les visites de famille, l'expédition du pont à franchir pour découvrir la ville, la procession annuelle, les tristes dimanches en habits guindés, les pavés vernis par la pluie, et surtout ces promenades sans but : «*C'était pour moi un nécessité : aller droit devant moi, le nez au vent, à humer les odeurs, à écouter des bruits, à happer des bribes de conversations, à me remplir les yeux d'images.*» Le futur romancier emmagasina ainsi, instinctivement, la pulpe de ses livres. Il y a éclairé les éléments de sa formation d'écrivain et fait ressortir l'importance de l'expérience vécue dans ses romans. On y remarque la sombre et pleurante figure d'Élise. Beaucoup estiment que c'est son chef-d'oeuvre. Croyant s'y reconnaître, des familles liégeoises intentèrent une action en justice et obtinrent gain de cause : des paragraphes furent caviardés peu après la publication.

En 1948, Simenon quitta Gallimard à qui il reprochait de ne pas lui avoir offert d'emblée les honneurs de "La collection blanche", d'avoir été défaillant sur la promotion et la distribution et pingre sur ses droits d'auteur. Il choisit un nouvel et jeune éditeur, Sven Nielsen, dont "Les Presses de la Cité" optaient pour la grande diffusion.

En 1949, il fut lavé de toute accusation d'intelligence avec les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale et réhabilité.

Cependant, il resta aux États-Unis, où il écrivit :

"Le fond de la bouteille"

(1949)

Roman

En rentrant de Nogales, où il a passé la soirée au bar et chez des filles, P. M. rencontre sur le pas de sa porte Donald, son frère, évadé de prison, qu'il n'a plus vu depuis des années. Donald veut qu'on le fasse passer au Mexique où l'attendent sa femme, Mildred, et ses enfants. Mais c'est le moment où la rivière en crue empêche toute traversée et isole les ranchers de la vallée. Pour sauvegarder sa respectabilité, P. M. cache à Nora et aux autres ranchers la véritable identité de l'inconnu accueilli chez lui et présenté comme un ami qui a frôlé la folie et à qui l'alcool est interdit. Mais, un soir, au cours d'une réunion chez les Noland, voisins et amis, des conversations téléphoniques, l'une avec Emily, la sœur des deux frères, et l'autre avec Mildred, ont excédé P. M. et Donald qui se sont, étant ivres, violemment pris de querelle. Nora ramène P. M., tandis que Donald décide de passer coûte que coûte la frontière. Lil Noland, à qui il s'est confié, lui a indiqué un endroit où le passage est possible ; c'est encore elle qui prévient P. M. que les ranchers, effrayés par cet homme armé et saoul, organisent une battue dans l'espoir de devancer les gardes-frontière qui patrouillent en permanence. P. M., bientôt accompagné de Falk, un rancher pauvre, finit par retrouver Donald avant les autres. Ils vont essayer de franchir la rivière au Pas de la Mule. Donald réussit, mais P. M. se noie : il avait donné à Donald le meilleur cheval... En quittant le ranch à la tombée de la nuit, il avait aussi décidé de lui abandonner sa part de biens, en cas de malheur.

Commentaire

En 1956, Hollywood a tiré du roman un film caricatural, "*The bottom of the bottle*", de Henry Hathaway avec Joseph Cotten, Van Johnson, Ruth Roman, Jack Carson, Bruce Bennett.

“Les fantômes du chapelier”
(1949)

Roman

À La Rochelle où, depuis le 13 novembre, cinq femmes ont été assassinées, le journaliste Jeantet dialoguant avec l'assassin anonyme par le truchement du journal local, “L'écho des Charentes”, se rendant jusqu'à Bordeaux pour interroger un psychologue qui prédit que le tueur ne s'arrêtera que quand il sera pris ou qu'il se suicidera. M. Labbé est un chapelier qui mène sa vie de bourgeois, respecté, estimé, irréprochable, qui se rend tous les soirs au “Café des Colonnes”, où il joue au bridge avec des amis. Un soir, son voisin, Kachoudas, pauvre tailleur d'origine arménienne, remarque sur le vêtement du chapelier des caractères d'imprimerie, découpés dans des journaux, avec lesquels sont composés les messages adressés à “L'écho des Charentes”. Il a deviné l'horrible vérité, mais, pris de peur, immigré et donc suspect, il se laisse happer par le mystère de cet homme, dans une relation délétère, faite de fascination et de rejet. Il l'observe derrière ses volets ; à sa poursuite, il arpente les rues détremées dans d'absurdes équipées nocturnes. Il n'ose parler, en dépit de la forte récompense qui a été promise. Un sixième crime est commis et le petit tailleur, angoissé par une certitude qui l'opprime, ne tarde pas à tomber malade. Quel rapport y a-t-il entre ces divers meurtres? Par l'intermédiaire d'une espèce de mémoire dont le chapelier envoie des extraits à la presse, on apprend que, six semaines auparavant, il a tué sa femme, Mathilde, impotente et acariâtre, qu'il soignait avec un saint dévouement avant de se débarrasser d'elle et d'enfouir son corps sous la cave, tout en faisant croire, même à sa bonne, qu'il continuait à la soigner, lui laissant préparer avec résignation des plateaux repas qui reviennent à peine effleurés. Puis il a décidé de supprimer toutes les amies de pensionnat qui avaient l'habitude de se réunir chez elle lors d'une visite annuelle, le 24 décembre. Il lui faut absolument éviter la prochaine réunion qui ferait apparaître la disparition de Mathilde. Après un nouvel attentat manqué contre une religieuse qui devait être la dernière victime, le chapelier commence à douter de lui-même, à perdre sa froide lucidité, bien qu'il sache son demi-échec sans conséquences, puisque la religieuse vit cloîtrée. Dans son désarroi, il tue sa bonne, Louise, mais s'arrange pour faire endosser le crime à l'étrangleur inconnu. La folie meurtrière qui s'est emparée de lui lors de ce dernier crime était déjà pas présente quand il avait tué sa femme car il assassine de nouveau, et cette fois sans motif, puisque la victime, Mme Berthe, est étrangère au groupe des anciennes compagnes. Et c'est presque volontairement que, mettant un terme à ses forfaits, il se fait arrêter par son ami, le commissaire. Mais entre-temps, Kachoudas, le petit tailleur pauvre, est mort : ne l'a-t-il pas tué, lui aussi?

Commentaire

Le roman a été, en 1982, adapté au cinéma par Claude Chabrol, avec Michel Serrault, Charles Aznavour, Monique Chaumette, Aurore Clément, François Cluzet. L'action a été transposée dans les vieilles pierres de «la ville close» de Concarneau. Les passions chabroliennes sont très proches de celles qui hantaient le roman de Simenon, qui s'est déclaré satisfait de constater que son livre avait été suivi mot à mot, seul un petit bout de scène ayant été ajouté. Tout se joue dans cette relation en miroir entre le chapelier et le tailleur, cette attirance malsaine, perverse, qui va mener l'un à sa perte, l'autre à la folie. Serrault, comme d'habitude éblouissant, dans la sobre démesure de son personnage, incarna à la perfection la respectabilité trouble du bourgeois de province selon Chabrol. Aznavour fut un Kachoudas bouleversant, victime consentante d'un sacrifice absurde.

Un jour où Simenon et Denyse faisaient du cheval, elle fut victime d'une mauvaise chute, d'une fracture du bassin, qui lui fit craindre de ne pouvoir avoir des enfants. Mais elle donna naissance à John en 1949, à qui son père dédia son roman suivant :

En 1949, Simenon et ses proches vinrent habiter, à Carmel, en Californie, une maison au bord de la falaise où ils étaient les voisins d'un poète.

Anaïs Nin déclara la grande admiration qu'elle avait pour Simenon, pour "*Le passager clandestin*" en particulier.

Le divorce avec Régine Renchon, amorcé à Carmel, fut signifié à Reno, au Nevada, où Simenon épousa Denyse le lendemain même.

"Les mémoires de Maigret"

(1950)

Roman

Le commissaire, soudain en verve, donne ses impressions sur son créateur qu'il égratigne, les rôles étant inversés, et sur les comédiens qui l'ont incarné au cinéma. Ni Abel Tarride («*Obèse et bonnasse, si mou, il était plutôt destiné à faire rire qu'à représenter la police judiciaire*»), ni Harry Baur («*Sans doute un grand acteur mais il avait vingt bonnes années de plus que moi à cette époque, un faciès à la fois mou et tragique*»), ni Albert Préjean («*Il ressemble plus à certains jeunes inspecteurs qu'à ceux de ma génération*»), ni Charles Laughton («*On m'a grossi à nouveau, grossi à m'en faire éclater*») ne trouvent grâce à ses yeux. Seuls Pierre Renoir, Michel Simon («*un extraordinaire Maigret*») et Rupert Davies semblent tirer leur épingle du jeu.

Commentaire

C'est un exercice de style.

Ces mémoires étaient trop anciens pour évoquer Jean Gabin qui plut à Simenon : «*Je ne pourrai plus voir Maigret que sous les traits de Gabin*». Et, à plus forte raison, Jean Richard qu'il détesta : «*C'est franchement le pire, il joue Maigret comme s'il avait vu trop de films américains*».

En 1950, Simenon et Denyse s'installèrent à "Shadow Rock Farm", à Lakeville dans le Connecticut. Il déclara : «*Je m'intègre à la vie d'un pays auquel j'ai l'illusion d'appartenir*». Il disait avoir pris racine, parlait bien l'anglais avec un léger accent, avait de bonnes relations avec la communauté. Il y écrivit vingt-six romans.

Y regardant beaucoup la télévision, il constata qu'«*on y donne du Faulkner*», écrivain qu'il admirait, et se dit : pourquoi pas du Simenon? Comme sa cote à Hollywood était alors très bonne, en 1950, eut lieu la première adaptation télévisée d'un Maigret, avec "*Stan the killer*", dramatique jouée en direct sur les ondes de C.B.S., dont il ne reste aucune trace.

"Un Noël de Maigret"

(1951)

Recueil de nouvelles

"Sept petites croix dans un carnet"

Nouvelle

À Paris, une nuit de Noël, les policiers parisiens Sommer, Lecœur et Mambret veillent devant un plan parsemé de petites lampes qui correspondent aux bornes de police-secours et devant le standard téléphonique de la police. Sont signalés : une rixe entre deux ivrognes, boulevard Massena ; trois tentatives de suicide, la dernière au véronal dans l'élégant quartier de Passy ; cinq coups de couteau, deux à la Porte d'Italie et trois dans le Montmartre des Nord-Africains ; quelques enfants perdus, mais

retrouvés peu après. Mais ce qui inquiète l'inspecteur Janvier, de la brigade des homicides, c'est le tueur que, depuis neuf semaines, il traque et à propos duquel on ne sait rien. Pas de traces, pas d'indices. Il a assassiné huit fois, dont trois fois un dimanche. Les victimes sont des personnes isolées, jeunes ou vieilles, mais invariablement isolées. Des gens qui vivent seuls, sans famille, sans amis. Il tue et vole ensuite.

Une nouvelle lampe vient de s'allumer : quelqu'un vient de briser la glace d'une borne de police-secours, rue Leblanc. Dix minutes plus tard, la même chose se produit au pont Mirabeau. Puis à l'avenue de Versailles, à la rue de la Fontaine, à la rue Berton. Et une sixième, rue Michat... où, dans un grand immeuble pauvre de sept étages, la concierge, après avoir entendu courir dans l'escalier, trouve le corps d'une vieille femme. Lecœur pense au tueur pisté par Janvier et met l'inspecteur au courant. À peine celui-ci parti sur le lieu du crime, une nouvelle lampe s'allume. On a fait éclater la vitre, la septième, d'une borne avenue d'Iéna. Parmi les débris de verre, la police découvre un mouchoir à carreaux bleus, avec des traces de sang. Un mouchoir d'enfant, sans initiales.

En une heure et demie environ, on a brisé sept vitres de bornes de secours. Et celui qui s'est livré à ce jeu-là ne marchait pas en ligne droite, ne suivait pas un chemin déterminé pour se rendre d'un point à un autre, mais faisait d'assez nombreux zigzags.

Un témoin, qui habite une maison derrière l'immeuble, prétend avoir vu un gamin grimper le long du mur vers la fenêtre de la vieille femme qui a été tuée. Lecœur connaît bien le quartier : il y habite. Il connaît aussi la victime, Mme Fayet, qui est aussi la belle-mère de son frère, Olivier Lecœur. Tous logent dans le même périmètre. Mme Fayet déteste son gendre, qu'elle rend responsable de la mort de sa fille, décédée d'une maladie deux ans après avoir épousé Olivier et dix mois après avoir donné naissance à un petit François.

Olivier Lecœur a élevé seul son fils. Comme son frère, André, il travaille de nuit, en tant que linotypiste à "La Presse". Mais, il y a trois mois, il s'est fait licencié. Par honte, il n'en a rien dit à son fils et a continué à sortir le soir pour se rendre à son travail. Pour offrir un cadeau de Noël à François, une radio, Olivier Lecœur se résout à demander de l'argent à sa belle-mère. Dans le quartier, elle est connue pour ses prêts à la semaine et les forts intérêts qu'elle réclame.

Le soir du drame, Olivier Lecœur se rend chez Mme Fayet. La discussion est animée (toujours les mêmes reproches à la suite de la mort de sa fille) mais la vieille finit par prêter le montant demandé. Olivier quitte Mme Fayet et va faire ses achats de Noël. Puis il passe la nuit dans un cinéma et rentre à l'aube. Son fils n'est pas à la maison. Il lui a laissé un billet et lui donne rendez-vous à la gare d'Austerlitz. C'est là que la police l'arrête.

Le commissaire Saillard, aidé par André Lecœur, comprend très vite qu'Olivier n'est pas le meurtrier de Mme Fayet. Lorsqu'il lui a rendu visite, il a laissé chez elle la boîte métallique dans laquelle il emporte son casse-croûte. Ce qu'Olivier ne sait pas, c'est que son fils a découvert que son père ne travaille plus à "La Presse". Le sachant sans le sou alors qu'il lui a promis un beau Noël, François devine que son père va aller trouver la mère Fayet pour lui emprunter de l'argent. Il l'épie. Le matin, il se réveille avant le retour de son père et, de sa chambre, voit qu'il y a encore de la lumière chez Mme Fayet. Inquiet, il se rend sur place en escaladant le mur. Il découvre le corps de la vieille femme... et la boîte métallique de son père, qu'il s'empresse d'emporter.

Mais François découvre aussi autre chose : son père n'est pas l'assassin. Dans sa fuite, il casse la vitre de sept bornes de police-secours pour signaler l'endroit où il se trouve. Ce qu'on ignore, c'est s'il suit l'assassin de Mme Fayet... ou s'il est traqué par lui !

André Lecœur consulte son carnet, ce carnet dans lequel il n'y a que des croix, des croix minuscules que, des années durant, il s'est obstiné à tracer sans y être obligé, sans savoir au juste à quoi cela pourrait servir un jour. Ces croix représentent des années de la vie nocturne de Paris. Alors il lui vient une idée, dont il fait part au commissaire Saillard : le tueur commet ses crimes vers trois heures du matin. Il connaît parfaitement Paris, qu'il est capable de traverser sans passer devant un poste de police, sans franchir un carrefour surveillé. Lecœur pense à un homme comme son frère, «un nuiteux», qui aurait perdu sa place alors qu'il travaillait dans la police...

Saillard se renseigne immédiatement auprès de la direction du personnel. Pas une seule révocation au cours de l'année qui se termine. La dernière remonte à trois ans, le brigadier Loubet, après une

série d'avertissements et trois ou quatre changements d'affectation. Il serait ensuite entré dans une agence de police privée.

Par téléphone, André Lecœur entreprend des recherches et finit par tomber sur le patron de l'agence Argus : il a mis Loubet à la porte il y a deux mois parce qu'il était ivre après une heure à peine de service. Il est affecté à la surveillance des immeubles... En appelant le domicile de Loubet, Saillard apprend qu'il n'est pas chez lui et que sa femme ignore tout de son licenciement.

Le signalement de Loubet, cinquante-huit ans, vêtu d'un pardessus noir à col de velours et coiffé d'un vieux feutre gris, probablement ivre, qui connaît son Paris et la police parisienne sur le bout des doigts est transmis à toutes les patrouilles.

La police traque un ivrogne qui vient de tuer pour la neuvième fois afin de se procurer de petites sommes d'argent et échapper ainsi au courroux d'une épouse dont il a peur et à laquelle il n'a pas avoué qu'il était sans emploi. Et un gamin de dix ans, François Lecœur qui, pour aider son père dont il connaît les problèmes d'argent, cherche sans doute à gagner la prime promise pour l'arrestation du tueur. Soit en le pistant, soit en essayant de lui échapper parce qu'il est pour lui un témoin gênant.

En posant des questions dans les bars, la police comprend que, insensiblement, Loubet entraîne François Lecœur, en dehors de la ville, dans les terrains vagues de la banlieue. Le tueur et l'enfant sont finalement repérés boulevard Ney. Trois cars et tous les agents cyclistes sont envoyés dans ce quartier.

Soudain, un appel téléphonique. André Lecœur décroche. On appelle de "L'Orient Bar", porte de Clignancourt. C'est son neveu, François... Le bistrotier, un dur, a maîtrisé Loubet... C'est fini.

Au tableau, une petite lampe s'allume. André Lecœur pousse sa fiche dans un trou : quelqu'un vient d'annoncer qu'il y a du vilain dans un bar de la place Clignancourt. L'interlocuteur demande s'il doit rappeler plus tard. Inutile, cette fois. Pas besoin non plus de tracer une petite croix dans le calepin.

Au même moment, un gosse, tout fier, traverse Paris dans une voiture de police.

Commentaire

Bien que publiée dans un recueil dont le titre évoque les enquêtes du commissaire Maigret, c'est un texte dans lequel il n'apparaît pas.

Une préoriginale parut en anglais, sous le titre "*Seven little crosses*", dans "The illustrated London news" du 16 novembre 1950. La nouvelle obtint le Prix Edgar Poe réservé à la meilleure nouvelle policière américaine de l'année 1950.

Une adaptation cinématographique en a été faite : "*A life in the balance*" (1955, "*La sixième victime*"), film réalisé par Harry Horner, avec Ricardo Montalban, Anne Bancroft, Lee Marvin, José Perez, Rodolfo Acosta, Carlos Muzquiz, George Trevino, et tourné en coopération avec la police de Mexico où l'action est située. Un tueur psychotique assassine des gens qu'il croit être des pécheurs, tue une femme dans le bâtiment où vivent Ricardo Montalban et son fils, José Perez. Des preuves circonstancielles désignent Montalban, qui est arrêté pour le crime. Mais Perez a vu le meurtre et part à la recherche du tueur pour prouver l'innocence de son père. Le garçon fracasse des boîtes d'appel de la police pour laisser une trace avant que le tueur le trouve et le capture.

Sous le titre "*Seven little crosses*", on trouve aussi un téléfilm anglais de Gerard Glaister, diffusé par B.B.C. TV, le 3 décembre 1962, où la nouvelle a été adaptée de manière à ce que Maigret y tienne le rôle principal.

"Maigret au "Picratt's" (1951)

Roman

À quatre heures et demie du matin, Arlette, strip-teaseuse au "Picratt's" à Pigalle, se rend en état d'ivresse au commissariat de police tout proche : elle déclare avoir surpris dans le cabaret une conversation au cours de laquelle un certain Oscar a annoncé son intention de tuer une comtesse. On

l'envoie à la P.J., où, en raison de son état, on n'accorde guère de crédit à ses déclarations, d'ailleurs fort imprécises. Peu après, on découvre le corps d'Arlette et, à quelques heures d'intervalle, celui d'une comtesse ; toutes deux ont été étranglées de la même manière, dans leur appartement. Maigret établit alors une sorte de quartier général au "Picratt's". Avec toute son équipe, il se lance à la recherche d'Oscar et s'efforce d'identifier la comtesse et Arlette, d'établir les liens entre ces trois personnages. Tout d'abord, on découvre l'identité de la comtesse : Madeleine Lalande a épousé le comte Von Farnheim, grâce à qui elle a pu mener une existence dorée sur la Côte d'Azur. Après la mort (suspecte) de son mari, elle a été rapidement délestée par des gigolos d'une bonne partie de sa fortune, puis s'est établie à Paris et s'est adonnée aux stupéfiants. Grâce au témoignage d'une ancienne cuisinière, Maigret apprend qu'un certain Oscar Bonvoisin, sorte de don Juan sans scrupules, a été jadis chauffeur et amant de la comtesse. Or la présence de Bonvoisin à Montmartre est attestée par plusieurs personnes. Peu à peu, le réseau se resserre. La police interroge en vain Philippe, un jeune drogué, ami de la comtesse, puis le relâche : Maigret se dit que Bonvoisin, soupçonnant Philippe d'avoir parlé, cherchera certainement à le supprimer. Et, en effet, c'est au domicile de Philippe que la police met la main sur le fameux Oscar. Après avoir été l'amant des deux femmes, il avait tué la comtesse pour son argent et Arlette parce qu'elle allait probablement le quitter. L'inspecteur Lapointe, ancien amoureux d'Arlette, participe à la lutte entre Maigret et Bonvoisin. Celui-ci, en voulant s'enfuir, est abattu par l'inspecteur...

Commentaire

En 1967, Mario Landi en a tourné une adaptation, "*Maigret à Pigalle*" avec Gino Cervi, Lila Kedrova, Raymond Pellegrin, Alfred Adam, Christian Barbier, Josée Greci.

"*Maigret et la Grande Perche*"

(1951)

Roman

Ernestine Jussiaume, que Maigret a dû arrêter il y a dix-sept ans alors qu'elle était une prostituée connue sous le surnom de «la Grande Perche», vient faire part au commissaire de ses inquiétudes au sujet de son mari. Ce dernier, Alfred le Triste, est un cambrioleur malchanceux spécialisé dans les coffres-forts. Deux jours plus tôt, il s'est introduit chez le dentiste Guillaume Serre pour le cambrioler, lorsqu'il a aperçu dans le bureau le cadavre ensanglanté d'une femme. Effrayé, il s'est enfui et a téléphoné à sa femme pour lui raconter son aventure. Ernestine, qui ignore où se cache son mari, n'a vu qu'une solution : avertir Maigret, qu'on dit si compréhensif... Interrogé, Serre nie. Cet homme taciturne vit avec sa mère dans une maison bourgeoise de Neuilly et semble y mener une vie réglée dans les moindres détails. Suivant les conseils de sa mère, femme dominatrice, il s'est remarié avec Maria Van Aerts, une Hollandaise gaie et fortunée ; celle-ci n'a supporté que deux ans le climat pesant et austère entretenu par le dentiste et sa mère. Le soir du cambriolage, elle devait quitter son mari et rejoindre une amie à Amsterdam. L'enquête apprend à Maigret que Maria n'est jamais arrivée à Amsterdam. Bien qu'il ne possède pas de preuves suffisantes, le commissaire fait perquisitionner dans la maison de Neuilly, d'où, naturellement, le cadavre a disparu, et soumet Serre à un interrogatoire long et pénible ; au cours de cette «lutte de poids lourds», le dentiste, nullement impressionné, n'avoue rien. Maigret comprend alors qu'il fait fausse route : par son attitude, Serre veut en réalité protéger sa mère, car c'est bien elle qui a tué Maria d'un coup de revolver. En fait, c'est son troisième meurtre : elle avait déjà empoisonné son mari, qui dilapidait sa fortune, et la première épouse de son fils. Pendant toute sa vie, elle a été hantée par la crainte de la misère ; afin de s'assurer un bien-être matériel qui ne lui a pourtant jamais manqué, elle n'hésitait pas à tuer pour s'approprier la fortune de ses proches. Elle s'appêtait d'ailleurs à empoisonner son fils pour l'empêcher de tout révéler au commissaire. Son grand âge lui évitera la peine capitale.

Commentaire

En 1956, le roman fut adapté au cinéma dans le film de Stany Cordier, "*Maigret dirige l'enquête*", où l'histoire figurait avec celles des nouvelles "*Cécile est morte*" et "*On ne tue pas les pauvres types*".

"*Maigret, Lognon et les gangsters*"

(1952)

Roman

Surnommé l'inspecteur Malgracieux à cause de son humeur et de son aspect sinistre, Lognon se croit sans cesse persécuté : il est convaincu qu'une vaste conspiration nuit à son avancement. En fait, il est foncièrement honnête, mais malchanceux. C'est surtout son caractère qui l'empêche d'accéder à des fonctions supérieures. Or voici que se présente l'affaire de sa vie : il est en mission quand, une nuit, il voit un corps jeté d'une voiture sur la chaussée, dans la rue de Montmartre, en plein Paris. Aussitôt arrive une autre voiture, dont le conducteur enlève le corps. Lognon décide d'agir seul, sans en référer à ses chefs. Mais, bientôt, sa femme, malade, reçoit la visite d'inquiétants personnages parlant anglais et qui déclarent rechercher la victime. Effrayé, Lognon raconte tout à Maigret, lequel prend l'affaire en main, tout en permettant au Malgracieux de participer à l'enquête. Le jour même, Lognon est attaqué et se retrouve à l'hôpital, sérieusement blessé. Ayant découvert que les gangsters sont américains, Maigret se met en rapport avec le F.B.I. qui ne lui transmet que parcimonieusement quelques renseignements : deux tueurs de chez eux sont en effet partis pour la France. Ils s'appellent Cinaglia et Cicero. Le corps serait celui de Mascarelli, dit «Sloppy Joe». Dans les milieux américains de Paris, on se tait. Il est conseillé à Maigret de laisser tomber cette affaire, car on n'est pas habitué en France à lutter contre de vastes organisations criminelles. De plus, les méthodes des gangsters américains sont très radicales : Maigret est-il armé pour y faire face? Piqué au vif par ces réflexions offensantes, Maigret va montrer aux Américains ce qu'est la police française : les deux tueurs sont rapidement retrouvés, maîtrisés et arrêtés. C'est à ce moment que se manifeste Harry Pills, assistant du "district attorney" de Saint Louis. Dans cette ville, le roi du racket a assassiné un homme. Sloppy Joe, témoin du meurtre, craignant pour sa vie, a franchi l'océan pour échapper aux tueurs lancés à ses trousses. Cinaglia et Cicero l'ont repéré à Paris et ont tenté de l'assassiner : c'est son corps qu'ils ont jeté dans la rue sous les yeux de Lognon. Pills a été chargé de poursuivre les gangsters et de ramener le témoin vivant : c'est lui qui a recueilli et emmené Sloppy Joe qui n'était que blessé. Sans Lognon, ces événements auraient échappé à la police française méprisée par les Américains. Mais Maigret leur a montré...

Commentaire

En 1963, le roman a été adapté au cinéma, sous le titre "*Maigret voit rouge*", par Gilles Grangier, avec Jean Gabin, Françoise Fabian, Vittorio Sanipoli, Paul Carpenter, Roland Armontel, Paul Frankeur, Laurence Badie, Michel Constantin, Marcel Bozzuffi, Paulette Goddard, Paul Carpenter, Ricky Cooper, Bred Harris, Guy Decomble, Harry Max. Gabin reprit le chapeau de Maigret avec une aisance sans pareille. L'adaptation est fidèle au roman. La réalisation est parfois laborieuse mais sauvée par des éclairages très soignés qui rendent parfaitement l'atmosphère nocturne de l'action.

“Le revolver de Maigret”
(1952)

Roman

Nerveux et inquiet, un jeune homme se rend chez Maigret : il veut absolument lui parler. Celui-ci étant absent, le jeune homme attend son retour pendant quelques minutes, puis s'en va en emportant le revolver de Maigret. Le soir même, Maigret doit rencontrer François Lagrange chez son ami Pardon. Lagrange a, paraît-il, quelque chose à lui dire, mais ne vient pas au rendez-vous. Le lendemain, Maigret rend visite à Lagrange, qui se dit très malade. Il n'a rien à dire au commissaire, mais est très soucieux, car son fils Alain a disparu depuis la veille. Son comportement semble étrange à Maigret, qui commence une enquête. Il s'avère bientôt que c'est Alain qui s'est présenté la veille chez le commissaire. De plus, la veille encore, Lagrange a transporté une malle à la consigne de la gare du Nord. Maigret fait ouvrir la malle qui contient le corps du député Delteil. Lagrange est arrêté, mais on ne peut le faire parler : il est devenu fou ou il feint la folie. Maigret retrouve la piste d'Alain : il vient de s'envoler pour l'Angleterre où il compte rejoindre Jeanne Debul, ancienne maîtresse de son père, partie récemment à Londres quand elle a appris l'affaire Delteil. À son tour, Maigret arrive à Londres où il rencontre Jeanne Debul, très arrogante et feignant l'innocence la plus totale. Il rencontre enfin Alain qui s'apprêtait à assassiner Jeanne Debul. Le commissaire l'en dissuade et essaie de calmer le jeune homme à bout de nerfs. Alain raconte alors ce qu'il sait : Jeanne Debul vit de chantage, mais sans risque. Elle utilise Lagrange, qui l'aime toujours, pour réclamer de l'argent à certains personnages. Lagrange, qui a végété pendant toute son existence, a décidé de changer de vie et a réclamé des sommes supérieures à celles exigées par son ancienne maîtresse. Il gardait le surplus pour lui. Sans doute Delteil a-t-il refusé de payer, mais comment Lagrange, homme peureux, lâche et mou, en est-il arrivé à tuer? On ne le saura jamais : les circonstances particulières du crime ne seront pas révélées, puisque Lagrange est fou ou simule la folie. Maigret, lui, va s'efforcer de prouver la culpabilité de Jeanne Debul, ce qui ne sera pas facile.

“Les frères Rico”
(1952)

Roman

Les frères Rico sont trois : Eddie, l'aîné, Gino et Tony. Tous trois font partie d'une «organisation». Personne n'est au courant, sauf leur mère qui vit à Brooklyn, où ils sont nés. Eddie Rico, bon époux, bon père de famille, commerçant aisé qui habite une jolie villa au bord de la mer, cache sous ces apparences bourgeoises une activité moins honorable : un racket de la protection sur les propriétaires de propriétaires de maisons de jeux de hasard. Il ne connaît que ses deux chefs immédiats qui lui donnent leurs consignes. Ceux qui transgressent les ordres ou qui s'insurgent contre «l'organisation» sont supprimés et Gino, le propre frère d'Eddie, est l'un des tueurs attirés. Tony, le plus jeune, est conducteur de voiture, lors des expéditions. Or on est sans nouvelles de lui depuis trois mois. La mère Rico a cependant appris qu'il s'était marié. Survient Gino qui informe Eddie que Tony a participé à la dernière affaire qui s'est terminée de façon meurtrière et dont s'occupe le “District Attorney”. Mieux vaudrait pour lui qu'il s'en aille au Mexique, en Amérique du Sud, n'importe où, sinon, il risque d'être questionné par la police, et cela doit être évité à n'importe quel prix. Convoqué à Miami, Eddie reçoit de ses deux chefs des précisions au sujet de Tony : il vient d'épouser Nora Malks, dont le frère a révélé à la police que sa sœur est la femme d'un gangster. Tony, en effet, a tout raconté à Nora et voudrait quitter «l'organisation». Il faut donc qu'Eddie retrouve son jeune frère pour lui conseiller de fuir. Eddie se méfie d'autant moins que les propos de ses deux chefs concordent avec ce que lui a dit Gino. Lorsque, après diverses péripéties, Eddie retrouve Tony, ce dernier n'est pas dupe : on s'est servi de son frère pour le repérer, car Eddie a été filé sans qu'il le sache. De retour à son hôtel, l'aîné des frères Rico est en présence d'un de ses «supérieurs» qu'il ne connaît pas, Mike, qui lui enjoint de

téléphoner à Tony, pour lui signifier qu'on l'attend sur la route. Eddie a compris et doit s'exécuter. Non, jamais, on ne lui demandera rien de plus difficile. Tant travailler pour en arriver là...

Commentaire

En 1958, une adaptation cinématographique du roman fut tournée sous le titre "*The brother's Rico*" par Phil Karlson avec Richard Conte, Dianne Foster, Argentina Brunetti, James Darren, Paul Picerni.

En 1952, en Belgique, l'Académie royale de langue et de littérature françaises élit en son sein Simenon qui, à cette occasion, retrouva sa terre natale quittée trente ans auparavant sans qu'il ait renoncé à la nationalité belge, voyagea aussi en France, connaissant partout un vif succès.

En 1953, naquit Marie-Georges, dite Marie-Jo.

"Maigret et l'homme du banc"

(1953)

Roman

Louis Thouret est assassiné d'un coup de couteau dans une impasse donnant sur le boulevard Saint Martin. Chargé de l'enquête, Maigret rencontre à Juvisy l'épouse de la victime. Cette femme imposait à Thouret une vie monotone, réglée et sans joie. Elle lui en voulait de n'être que magasinier alors que ses sœurs, ayant épousé des fonctionnaires, menaient un train de vie plus élevé que le sien. Maigret apprend aussi que la firme qui employait Thouret n'existe plus depuis trois ans. Ce dernier continuait pourtant à faire semblant de se rendre à son travail chaque jour. La reconstitution de la vie de Thouret pendant ces trois ans va conditionner toute l'enquête. En fait, Thouret n'avait pas osé avouer à son épouse qu'il était sans emploi. Cherchant un nouveau travail sans y parvenir, il a d'abord vécu grâce à des prêts d'ancien collègues compréhensifs, puis il a rencontré par hasard un cambrioleur à qui il a fourni des idées de vol qui lui étaient venues durant ses loisirs passés sur les bancs publics des Grands Boulevards. Les deux hommes ont ainsi commis plusieurs cambriolages faciles et Thouret, en possession d'importantes sommes d'argent, a mené à Paris une vie terne, mais qui lui permettait d'échapper à l'épouse ennuyeuse qu'il retrouvait pourtant chaque soir. Il louait une petite chambre, portait des vêtements que sa femme n'aurait pas admis, se promenait, entretenait même une liaison plus amicale qu'amoureuse avec une ancienne collègue. Ceci n'explique toutefois pas pourquoi il a été assassiné. Maigret apprend que la fille de Thouret et son jeune ami avaient découvert sa double vie et qu'ils lui extorquaient de l'argent. Cette piste n'aboutit pourtant pas, et la vérité n'est connue que beaucoup plus tard grâce à une enquête fastidieuse portant sur l'arme du crime. Louis Thouret laissait trop en évidence dans sa chambre l'argent qu'il possédait. Sa logeuse l'a volé à son tour avec la complicité de son amant, lequel a tué Thouret.

"Antoine et Julie"

(1953)

Roman

Antoine et Julie se sont mariés aux alentours de la quarantaine. Leurs premières années de mariage n'ont pas été sans nuages : la mère de Julie n'aimait guère son gendre dont elle méprisait la profession de prestidigitateur et qu'elle accusait d'avoir épousé Julie pour son argent. La belle-mère morte, les époux vivaient heureux, malgré le penchant d'Antoine pour l'alcool. De temps à autre, en effet, sa représentation finie, le prestidigitateur s'attarde dans de petits cafés, entraîné par un invincible besoin. Il rencontre parfois Dagobert, un raté qui lui emprunte de l'argent. Les retours,

tardifs, d'Antoine sont très pénibles à Julie : ivre, il se pose des questions, se prétend malheureux et accable son épouse d'injustes reproches, qu'il regrette le lendemain. Une nuit, en rentrant, Antoine trouve le médecin de famille au chevet de sa femme : sujette à des crises d'angine de poitrine, Julie devra désormais éviter toute émotion, et surtout, toujours avoir avec elle un certain médicament dont la privation pourrait lui être fatale en cas de crise. Néanmoins, le soir de Noël, Antoine abandonne son épouse au restaurant et va se saouler. Nouvelle alerte pour Julie. Un soir, elle s'aperçoit qu'elle n'a plus de médicament, et elle charge son mari d'aller lui en chercher. Antoine se laisse aller à boire, néglige de rapporter le précieux remède, et, lorsqu'il rentre, Julie est morte. Dès cet instant, il devient un homme, méprisé par ses voisins mais qui, fidèle au souvenir de la disparue, ne boirait jamais plus et ne poserait pas de question.

“Maigret a peur”

(1953)

Roman

Revenant d'un congrès de la police qui s'est tenu à Bordeaux, Maigret s'arrête à Fontenay-le-Comte pour saluer son ami, le juge Chabot. Celui-ci lui apprend que deux meurtres ont été commis dans la ville. L'une des victimes est Robert de Courçon, un aristocrate excentrique, l'autre est la veuve Gibon, sage-femme. Maigret est à peine arrivé qu'un vieil ivrogne, Gobillard, est assassiné à son tour. Le corps a été découvert par Alain Vernoux de Courçon, neveu de Robert, qui justifie mal sa présence sur les lieux du crime et qui confie à Maigret et à Chabot que les assassinats doivent être l'œuvre d'un fou, puisque les victimes n'ont aucun lien entre elles. La population est terrorisée et l'opinion publique accuse les Vernoux de Courçon, notables de l'endroit. Le lendemain, l'instituteur Chalus, porte-parole de l'opinion publique excédée, apporte un témoignage accablant pour Alain. La découverte de l'arme, un morceau de tuyau de plomb provenant de chez Robert, constitue un second indice de la culpabilité probable d'Alain. Se fondant sur une lettre anonyme où il est question d'une certaine Louise Sabati, Maigret, qui agit à titre officieux, se rend chez elle, dans un quartier populaire. Cette jeune fille pauvre lui avoue qu'elle est la maîtresse d'Alain, que ce dernier est très jaloux et la bat souvent. Peu après, à l'insu de Maigret, la police emmène Louise en prison pour la faire parler. Elle est relâchée, et Alain, affolé à la perspective du scandale, la persuade de se suicider en même temps que lui. Elle est sauvée de justesse mais Alain meurt. Ce suicide est pour la police une preuve de culpabilité. Néanmoins, le commissaire rend viste à Hubert Vernoux de Courçon, père d'Alain, dont l'attitude l'intrigue. Maigret en est là dans son enquête personnelle, lorsqu'il est appelé d'urgence à Paris. Il reçoit quelques jours plus tard une lettre de Chabot lui apprenant le dernier développement de l'affaire. Hubert, qui a tenté de se suicider, était bel et bien l'assassin. Ce vieillard alcoolique, nobliau désargenté, continuellement humilié par sa femme et son beau-frère, avait tué ce dernier et avait commis deux autres meurtres pour éloigner les soupçons. Hubert Vernoux de Courçon sera interné, son cas relevant de la psychiatrie.

“L'escalier de fer”

(1953)

Roman

Étienne Lomel ressent depuis quelque temps de vives douleurs à l'estomac, sans qu'on puisse déterminer chez lui un mal organique. Il a peur, il est inquiet, et ce sentiment est lié à la personne de Louise, sa femme, qui le maintient sous sa coupe et dont il dépend pour tout, puisque, après leur mariage, il est en quelque sorte devenu son employé. Louise a déjà été mariée. Étienne était son amant avant que son mari ne meure. Il se souvient de sa peur devant la passion dévorante dont elle faisait preuve alors, et les serments qu'elle exigeait de lui : il ne l'abandonnerait jamais et, un jour, il

l'épouserait. Peu de temps après, à peine marié, Étienne entend la concierge dire que Guillaume, lors de son agonie, était devenu si maigre qu'il ne pesait pas plus qu'un enfant de dix ans. À présent, Étienne se ronge, se demandant si sa femme ne l'aurait pas supprimé. Et il en vient à supposer qu'elle verse de l'arsenic dans sa nourriture. Ce que confirme l'analyse médicale. Il sait maintenant que Guillaume a été empoisonné, en fait, à cause de lui, et comprend que l'ardeur qu'elle met dans leurs étreintes amoureuses n'est qu'un moyen détourné de faire taire le remords. C'est pourquoi aussi ils vivent renfermés en eux-mêmes et n'ont pour seuls amis que Leduc et sa femme, laquelle est dans la confiance. Avec mille ruses, Étienne s'arrange pour ne garder aucune nourriture par crainte qu'elle ne contienne de l'arsenic, et il épie sa femme. Il découvre ainsi qu'elle a un jeune amant, Roger Cornu. Décidé à garder son épouse et résolu à ne pas mourir, il projette de tuer son rival. Mais à la dernière minute, il recule et se suicide.

“Feux rouges”

(1953)

Roman de 240 pages

Au début du «*week-end du Labor Day*» pour lequel un grand nombre de décès sur les routes est annoncé, Steve, trente-deux ans, employé à la “World Travellers”, et Nancy, trente-quatre ans, secrétaire du directeur d'une importante maison de publicité de Madison Avenue, quittent New York en voiture pour aller chercher leurs deux enfants qui ont passé les vacances dans un camp du Maine. Avant le départ, Steve, homme faible qui souffre de la réussite professionnelle de son épouse et de son attitude trop protectrice et a besoin de l'aide que lui apporte l'alcool, a déjà bu en cachette, est déjà, comme il le dit, «*entré dans le tunnel*». Aussi, tandis que la radio répète le nombre de morts prévu et mentionne l'évasion, du pénitencier de Sing-Sing, d'un certain Sid Halligan, l'alcool fait-il son effet sur sa manière de conduire et sur la conversation. Les embouteillages faisant monter la tension, il ne fait que l'accroître en prenant un raccourci et en se perdant. Quand il décide de s'arrêter dans un bar, elle le menace de continuer seule, mais il prend la clé de contact. À son retour, Nancy n'est plus dans la voiture ; il pense qu'elle a pris un «bus» et qu'il va le rattraper, mais il n'y parvient pas. Il s'arrête alors dans un bar, où il déballe ses rancœurs et veut expliquer qu'«*il vivait la nuit de sa vie*» à un autre client qui ne dit mot mais qu'il retrouve dans la voiture, ayant vaguement conscience, du fait de l'alcool, que c'est «*le type qu'on recherche*», avec lequel, toujours plus ivre, il sympathise, heureux de rencontrer «un autre lui-même qui n'aurait pas été lâche». Fier d'agir virilement, il lui obéit toutefois et lui permet ainsi de franchir un barrage de la police. Mais un nouvel excès d'alcool lui fait perdre totalement conscience. Lorsqu'il revient à lui, il s'aperçoit qu'il est seul, qu'on l'a dépouillé de son portefeuille, que la voiture est endommagée et, tandis qu'il fait faire la réparation sans être sûr de pouvoir la payer, dans une cafétéria, il lit sur un journal : «*Une inconnue attaquée sur la grand-route*». Il cherche alors, au téléphone, d'hôpital en hôpital, à savoir si c'est Nancy. C'est bien elle, mais, avant de pouvoir la voir, il doit répondre aux questions d'un policier, est amené, petit à petit, à tout lui avouer, à se sentir coupable. Quand il voit enfin Nancy, «*elle le regardait avec une sorte d'épouvante [...] il ne s'attendait pas à ces yeux qui avaient peur de lui*» et c'est elle qui lui «*demande pardon*», qui «*se croit responsable de ce qui est arrivé*» : elle a été violée. Or l'agresseur est nul autre que Sid Halligan. Steve est envahi d'«*une terrible colère*», d'un désir de tuer. À l'hôpital, Steve et Nancy se redécouvrent et s'appêtent à entamer une vie placée sous le signe d'une compréhension nouvelle et plus profonde. Et, l'un et l'autre apaisés, ils font face, sans haine, au coupable.

Commentaire

L'histoire de cet homme ordinaire qui sombre au coeur des ténèbres puis se ressaisit, fut l'une de celles qui coûtèrent le plus à Simenon car ce roman, l'un de ceux qu'il a consacrés au problème du couple, peut se lire comme la transposition à peine déguisée de ses déboires matrimoniaux et de ses problèmes d'alcool. Dans sa correspondance avec Thornton Wilder, il confessa : «*À la fin, j'étais aussi*

éreiné que si j'avais conduit pendant six jours sur les grandes routes au milieu du trafic du Labour day». Il le rédigea du 7 au 14 juillet 1953 à Lakeville, et le dédia à sa fille, Marie-Jo qui venait de naître.

L'intrigue est habile, le suspense fonctionne et la tension monte constamment, malgré les deux ruptures dans l'action. Au cours de cette dérive sur les autoroutes américaines, les personnages sont d'abord pris dans l'étau des embouteillages et plus tard dans l'engrenage de la violence, la leur et celle d'un parfait inconnu, enflammée qu'elle est par l'alcool. La route n'est pas seulement un cadre : elle a valeur de personnage et les feux rouges qui trouent la nuit devraient mettre Steve en alerte. Les glissements dans l'alcool sont très progressifs et réalistes. La révélation du viol étant retardée, une sorte de quiproquo est maintenu grâce à l'inconsistance de Steve : *«L'idée de poser une question ne lui venait pas à l'esprit, ni de décider quoi que ce soit, de prendre la moindre initiative»*. Il est sûr que la double coïncidence par laquelle deux personnes d'un même couple tombent sur la même personne, la même nuit, au même endroit, est un trop grand artifice de fiction. Mais cette fatalité ne rend que plus émouvante leur réconciliation, leur décision de vivre désormais d'une façon différente, dans cette fin généreuse, cet apaisement final, que Simenon a su donner à son roman.

La narration est objective, mais le romancier suit constamment Steve dont on a donc le point de vue. Le texte est écrit dans le style sobre habituel à Simenon, une écriture très sèche qui va droit au but, la rapidité donnant une énergie. Fasciné par les États-Unis, il se plut à employer des mots anglais : *«week-end du Labor Day»* - *«le highway»* (mais ailleurs *«la grand-route»*) - *«log cabin»* (page 56) - *«le New England»* (page 76) - *«Main Steet»* (page 125) - *«dans Rhode Island»* (page 133, comme si c'était une ville alors que c'est un État).

Le texte présente peu d'images ; on peut remarquer celles-ci qui ne sont guère originales : *«il se faisait l'effet d'une bête traquée»* (page 183) - *«il laissait son regard errer devant lui sans plus d'intérêt que s'il avait vu des poissons s'agiter dans une eau transparente»* (page 196) - *«une terrible colère grondait en lui comme un orage qu'on entend aux quatre coins du ciel à la fois»* (page 205). La métaphore des *«rails»* revient : Steve reproche à Nancy sa volonté de toujours *«suivre les rails [...] sans jamais se permettre de fantaisie»* (page 34), volonté qui serait, selon lui, celle de toutes les femmes : *«Les femmes et les rails. Les hommes et la grand-route»* [page 63] ; mais, plus loin, il reconnaît que *«pendant trente-deux ans, il avait été un honnête homme ; il avait suivi les rails»* (page 183).

Une pointe d'humour se remarque au début : *«Un monsieur sans veston, sur l'écran de la télévision, aux lunettes à grosse monture d'écaïlle qui paraissaient lui donner chaud.»* (page 18).

Simenon sait évoquer par touches la vie d'Américains de la bourgeoisie, dans la trentaine, qui ont une maison à Long Island et font quotidiennement la navette vers New York. Ils ont deux enfants, et on est frappé par la mention d'*«Ida, la négresse qui s'occupait des enfants»* (page 53) qui nous rappelle qu'en 1953 ce racisme était ordinaire.

À cause du point de vue adopté, le romancier s'intéresse surtout à Steve qu'on voit passer par l'exaspération, l'humiliation, l'inconscience, la folie, la culpabilité. Il remonte à *«sa timidité d'écolier devant ses professeurs»* (page 167). Puis il le montre, marié et noyé dans l'anonymat, souffrant de la réussite professionnelle de sa femme, du fait qu'elle occupe un poste à responsabilité, qu'elle ne compte pas ses heures, qu'elle gagne mieux sa vie que lui. Hors le bureau, elle régente tout, et il souffre aussi de son attitude protectrice : *«Elle ne commandait pas, sans doute, mais elle arrangeait leur vie à sa façon, comme si c'était tout naturel.»* (page 22) - *«elle arrête la radio sans lui demander son avis, car ce sont ces petits riens-là qui...»* (page 38) - *«froide comme un cocombre, pensa-t-il vulgairement»* (page 39). Elle est dans sa vie à elle, et lui est dans sa vie à elle aussi. C'est d'ailleurs sa souffrance, sa frustration, ne pas être dans sa vie à lui. Nancy a beau être absente la plupart du temps que couvre le roman, elle est très présente dans l'esprit de son mari. Il n'en peut plus de vivre dans son ombre, de suivre les rails de sa vie. À force de rectitude, à force de s'aligner sur un modèle social, il est devenu paranoïaque. Pour compenser, il boit, il cherche un refuge dans l'alcool qui lui donne *«le sourire bienveillant et protecteur d'un fort égaré parmi les faibles»* (page 71) - *«Je pensais lui donner une leçon, persuadé qu'elle le méritait, parce qu'elle a souvent trop d'assurance. Après*

deux verres, surtout de rye, qui ne me réussit pas, on voit les choses sous un autre jour» (page 175). Deviner la réprobation de sa femme ne fait que renforcer son envie de s'émanciper en fuyant dans l'ivresse. De ce déséquilibre dans le partage du pouvoir entre hommes et femmes, naît la misogynie. Il n'est pas un alcoolique, mais quelqu'un qui, de temps en temps, a besoin de boire, de faire ainsi une sorte de cure de jouvence, de se mettre en quête de son improbable virilité, de trouver le moyen de tout exprimer : sa déception, son angoisse, sa colère, son excitation, sa soif d'aventure, son envie de vivre quelque chose d'exceptionnel. Mais l'alcool entraîne une descente aux enfers, la déchéance de cet homme dans sa volonté destructrice de tout salir, d'aller très loin, vraiment au fond. Contraint de transporter celui qu'il soupçonne petit à petit être le criminel évadé, il projette beaucoup de choses sur cet homme qu'il sublime, magnifie. Il en est victime et est alors en proie à la culpabilité : lors de son interrogatoire, *«la salle du conseil, avec sa longue table, devenait un tribunal étrange où il n'y aurait pas eu d'accusateur, pas de juge, seulement un fonctionnaire qui enregistrerait ses paroles»* (page 170) - *«il passa sa main sur ses joues comme si la barbe qui les envahissait était un signe de sa faute»* (page 171) - *«il se sentait réellement coupable»* (page 180) - *«Cet interrogatoire, il était en train de le subir [...] il se demandait comment il avait été pris dans l'engrenage...»* (page 183) - *«il se rendait compte qu'il avait manqué à quelqu'un ou à quelque chose, à Nancy d'abord, à qui il demandait pardon, mais aussi à la communauté, à une puissance plus vague qui aurait eu des comptes à lui réclamer.»* (page 184). Lui, qui a développé une passion échevelée pour le sacrifice, la douleur, la peur, en ressort rincé et tordu. Il pourrait être considéré comme un héros tragique ; mais, s'il a eu un instant de volonté égoïste, il se fait mettre dans les cordes, son héroïsme paraissant dérisoire en regard de la souffrance de sa femme à laquelle il est rendu pour découvrir que ce qu'elle a vécu est encore pire : il n'est même la vedette de la souffrance ! Dépassé par les événements : *«Il y avait trop de choses à comprendre pour un seul homme»* (page 204), il est heureux de constater que la police l'avait suivi depuis longtemps : *«C'était apaisant de constater que le monde était bien organisé, la société solide»* (page 214), ce qui peut être considéré comme la morale du roman. Il retrouve donc avec satisfaction *«les rails»* mais, désormais, ils vont les suivre ensemble, d'un commun accord : il a enfin terminé sa révolte adolescente. Démuni, offert, vulnérable, en perpétuel état de panique, toujours à bout, se détruisant physiquement, Steve appartient bien à la longue cohorte des personnages masculins de Simenon qui, avec cruauté, les rend ridicules et un peu lâches, velléitaires, faibles, soumis et pathétiques, écrasés par les femmes et, alcool aidant, se rêvant en héros le temps d'une nuit, aspirant à changer d'existence pour le meilleur ou pour le pire, bref terriblement humains.

Dans ce roman pivot de son oeuvre, l'un des meilleurs de sa période américaine, Simenon s'attachait donc à nouveau au drame du couple contemporain que, depuis *«Le testament Donadieu»* (1937), il étudiait lucidement et sincèrement. Il se posait les questions : Pourquoi un couple marche-t-il bien, ou mal? Quel est, dans le bien ou le mal, la part de chacun des époux? Vaut-il mieux faire durer une union boiteuse, tenter de repartir sur un nouveau pied ou renoncer? Sans molle indulgence, sans vaine dureté, sans faire la morale, avec seulement l'honnête volonté de comprendre, il animait un homme et une femme, avec leurs dons et leurs tares, et les laissait vivre. Secrets, non-dits, mensonges, doutes et fausses pistes sont au coeur de l'intrigue de ce psychodrame à la fois opaque et limpide qui se termine plutôt bien pour cet homme et cette femme qui s'étaient endormis eux-mêmes et qui, en une nuit, ont plus vécu qu'en quinze ans de vie commune.

Alors que les romans de Simenon furent souvent adaptés au cinéma, et avec succès, *«Feux rouges»* a longtemps eu la réputation d'être inadaptable. Pourtant, Simenon lui-même s'y est intéressé : en 1955, à Hollywood, il avait signé un contrat avec le producteur Harold Hecht. À partir de la traduction américaine (*«The hitchiker»*), il entreprit, sur la Côte d'Azur, un découpage, recomposa un scénario, dicta des dialogues éloignés du texte original. On pressentit James Stewart pour le rôle principal. Pourtant, le film ne fut jamais réalisé parce que, trancha la direction du studio, Nancy n'est pas assez *«glamour»*. Et ce fut la seule tentative de Simenon pour adapter un de ses romans.

En France, en 1976, le producteur Patrick Godeau, alors chez Gaumont, voulut que *«Feux rouges»* devienne un film, avec Anne François, Denis Chateau, Ariel Zeitoun, qu'il proposa à Alain Corneau

qui ne donna pas suite car Jacques Audiard, pressenti pour le scénario, y renonça, gêné par «la part cachée du roman». D'autres s'y seraient intéressés, dont Alain Cavalier et Martin Scorsese.

Enfin, en 2003, Cédric Kahn, qui aime les livres secs et froids et était donc dans son élément, a réalisé cette adaptation, faisant tourner Jean-Pierre Darroussin et Carole Bouquet (qui, elle, est «glamour» !). Comme il pense que «le vrai secret de l'adaptation est de comprendre qu'il ne faut pas se cacher derrière un auteur, mais bien se servir de lui pour aller plus loin», ses personnages sont devenus français et ils voyagent entre Paris et les Landes, dans la France d'aujourd'hui. La différence de statuts entre eux est accentuée : Antoine Dunan est un petit agent d'assurances, tandis qu'Hélène est une grande avocate d'affaires dont la beauté lui inspire la jalousie et non le désir. L'action perd de sa force car Antoine est exaspéré par les retards d'Hélène avant leur départ. Il boit d'abord parce qu'il en a ainsi l'occasion et qu'il fait chaud, seulement ensuite pour être fort, c'est-à-dire pour affronter sa femme, pour essayer de compenser son sentiment d'infériorité. La plus grande part du trajet s'effectue la nuit et, ainsi, le monde extérieur n'existe presque plus ; on est presque toujours enfermé dans le huis clos de la voiture. Un élément qui s'impose dans la transposition des années 1950 à nos jours est le téléphone portable, mais la rapidité avec laquelle les gens peuvent se joindre, communiquer, modifier la situation et, quand il ne l'a plus, il se sent dépouillé et tombe dans une espèce de régression. Antoine accepte de laisser monter dans sa voiture celui qui, dans le roman, s'y était déjà installé. La facilité du franchissement d'un barrage n'a pas du tout de vraisemblance et en a encore moins le combat où il abat le prisonnier évadé, même s'il peut être confusément interprété comme un rêve, le film virant alors dans le quasi fantastique. Puis, pour la quête frénétique des pièces manquantes du puzzle, il tombe dans l'hyperréalisme des coups de téléphone ici et là. Mais la plus grave trahison, c'est que sont escamotées la mention du viol (et Carole Bouquet, décidément très «glamour», n'apparaît guère amochée, comme à peine démaquillée, par l'épreuve qu'elle est censée avoir subie), la réconciliation des deux époux, si émouvante dans le roman, la confrontation avec le criminel qui avait été précédée, chez Steve, d'une volonté de tuer qu'il domine (alors que dans le film elle est réalisée auparavant dans une scène digne du Grand Guignol).

En fait, la principale déperdition est due à la différence entre le roman, qui suit exclusivement Steve qui existe à travers son monologue intérieur et ses propos, tandis que le film met au côté de la belle, lisse, froide et coupante Carole Bouquet l'affligeant Jean-Pierre Darroussin, et qu'on ne peut croire à ce couple inédit et, en fait, tout à fait improbable. Il faudrait qu'au cinéma, on suive les deux membres de ce couple soumis à une double épreuve, qu'on voie ce qui arrive aux deux et qu'on confronte les situations.

En 1953, le fils de Simenon, Marc, qui étudiait dans un collège, fut renvoyé pour avoir passé la nuit avec une femme que son père lui avait procurée. Cela fit un scandale qui s'ajouta au harcèlement par les mccarthystes. On en trouve l'écho dans :

“La mort de Belle”
(1953)

Roman de 180 pages

L'existence de Spencer Ashby, paisible professeur dans une bourgade de la région new-yorkaise, s'écroule un beau matin lorsqu'on découvre chez lui le cadavre de Belle, la fille d'une amie de sa femme, leur invitée pour quelque temps. Il est le principal suspect. Cet homme naïf, timide, quelque peu complexé, va connaître l'humiliation des interrogatoires policiers, l'ostracisme de ses collègues et l'hostilité de la petite ville. Lorsqu'il apprend qu'aucune charge n'est retenue contre lui, il se croit tiré d'affaire. C'est à ce moment-là pourtant que sa vie bascule dans la tragédie car, ayant pris conscience de ses désirs secrets, profondément traumatisé, il devient le meurtrier qu'on l'a accusé d'être.

Commentaire

Ce roman admiré par Henri Miller est l'histoire d'un homme expulsé de l'univers étroit, mesquin et puritain d'une petite ville de la Nouvelle-Angleterre.

En 1960, le roman a été adapté au cinéma par Édouard Molinaro avec Jean Desailly, Monique Mélinand, Alexandra Stewart, Jacques Monod, Yvette Étiévant, Marc Cassot, Yves Robert, l'action étant transposée en Suisse où Stéphane Blanchon est un professeur français qui vit avec sa femme et héberge la fille d'une amie américaine, Belle, qui est assassinée. La réalisation, nerveuse, rend très bien compte des relations étouffantes des personnages, englués dans une Suisse qui conjugue cynisme, racisme et mal de vivre.

“Maigret se trompe”

(1953)

Roman

Un matin pluvieux de novembre, Louise Filon est trouvée assassinée dans son appartement cosu de l'avenue Carnot, à Paris. Où donc cette ancienne prostituée, connue dans le milieu du quartier de la Chapelle sous le nom de Lulu, trouvait-elle les ressources nécessaires pour vivre depuis deux ans dans un immeuble occupé par des gens de la haute bourgeoisie? Son amant de cœur, le musicien de musette Pierre Eyraud, dit Pierrot, semble bien incapable de lui assurer cette existence. Le commissaire Maigret a bientôt raison du mutisme de la femme de chambre et de la concierge. Il découvre que Louise était entretenue par le professeur Gouin, chirurgien et sommité mondiale en médecine. Il a jadis sauvé la vie de Louise et habite dans le même immeuble. Nœud de l'affaire, Maigret apprend que Louise était enceinte et le savait depuis peu. Son enquête porte tout naturellement sur les deux amants de Louise. Eyraud ayant disparu le lendemain du drame, c'est lui qui est d'abord soupçonné ; mais, retrouvé, il fait preuve d'une telle ingénuité, d'une telle sentimentalité, que Maigret le croit innocent et lui rend sa liberté. Reste Gouin. L'éminent professeur, dont la personnalité écrase son entourage, pour qui ne compte que le travail, pour qui les femmes ne sont, prétend-on, qu'un divertissement sans importance, aurait-il pu se compliquer l'existence par un meurtre, lui qui ne vise dans la vie que la tranquillité nécessaire à sa profession? Maigret est bien prêt de le croire en recueillant les témoignages de la femme du chirurgien, de sa belle-sœur, son assistante. Il hésite pourtant à interroger le médecin lui-même, en qui il voit, non seulement «un grand bonhomme» dans le domaine scientifique, mais aussi une personnalité au moins égale à la sienne : «ils étaient plutôt comme contraires, mais des contraires de valeur équivalente». L'entretien a pourtant lieu. Gouin est bien tel que Maigret l'avait imaginé : supérieur, dominateur, mais naturel. C'est un homme lucide, qui ne se fait aucune illusion sur les êtres. Sa franchise, son souci de la vérité désarment presque le commissaire, auquel il souffle la solution de l'énigme qu'il a devinée : c'est Madame Gouin qui, par jalousie, a tué, avec la complicité de sa sœur, son mari lui ayant dit qu'il était prêt à reconnaître l'enfant porté par Louise.

“Le bateau d'Émile”

(1954)

Recueil de nouvelles

“Le baron de l'écluse”

Nouvelle

Un aristocrate flambeur découvre l'amour et la simplicité.

Commentaire

En 1960, fut faite de la nouvelle une adaptation cinématographique par Jean Delannoy, avec Jean Gabin, Micheline Presle, Jean Desailly, Blanchette Brunoy, Jacques Castelot, Jean Constantin, Louis Seigner.

“Le homard flambé”

Nouvelle

Charles-Edmond Larmontiel, se sachant condamné, revient à La Rochelle pour y mourir. Auparavant, il désire se venger de son frère, François. Il entend léguer sa fortune à Émile Bouet, son fils naturel, qui vit avec Fernande, une ancienne chanteuse de cabaret.

Commentaire

En 1962, Denys de la Patelière fit une adaptation cinématographique de la nouvelle, avec Lino Ventura, Annie Girardot, Pierre Brasseur, Michel Simon, Édith Scob, Jacques Monod.

“L'horloger d'Éverton”
(1954)

Roman

Alors qu'il travaillait dans une manufacture de montres à Waterbury (Connecticut), Dave Galloway a épousé Ruth, une femme volage qui l'a quitté en lui laissant un bébé de six mois. À partir de ce moment, Dave a sacrifié sa vie d'homme pour se consacrer à un idéal de père exclusivement tourné vers le bonheur de son fils. C'est pour être sans cesse auprès du jeune Ben qu'il est allé ouvrir un petit commerce d'horlogerie dans un village paisible de l'État de New York ; et il croit avoir gagné l'affection de ce garçon qui devient adolescent sans poser apparemment de problèmes. Cependant, un samedi soir, Ben ne rentre pas chez son père. Celui-ci ne tarde pas à apprendre qu'il s'est enfui avec une adolescente, Lillian Hawkins, dans l'intention de gagner un autre État où la législation leur permettra de se marier. Mais, en chemin, pour se procurer argent et voiture, les jeunes gens ont commis un meurtre et, le dimanche soir, dans l'Indiana, ils sont arrêtés après une fusillade (car Ben est armé) au cours de laquelle un membre de la police est blessé. Atterré, Dave trouve auprès de son ami et voisin, le menuisier Frank Musak, un peu de réconfort ; puis il décide de se rendre en avion à Indianapolis où son fils est incarcéré. Mais Ben, qui ne s'intéresse qu'à sa petite amie, refuse de voir son père. Il garde la même attitude lorsque ce dernier l'accompagne durant le transfert en avion pour Liberty où doit avoir lieu le jugement et, au moment du procès, les quelques mots échangés, dans le bureau de l'"attorney", entre le père anxieux et le fils décontracté ne font que confirmer chez Ben une sécheresse de cœur inexplicable. Condamné à la prison à vie, le jeune homme accueille les visites de son père avec l'indifférence quasi muette d'un étranger. Cherchant à comprendre, Dave se dit que les Galloway sont de la race de ceux qui courbent la tête, mais avec une pointe de révolte. Son père, en prenant un jour une liberté qu'on lui reprocha durement, lui-même en épousant Ruth pour défier les

camarades, son fils en tuant un homme, ne se retrouvent-ils pas solidaires? Et qu'en sera-t-il de l'enfant, conçu dans l'union éphémère de Ben et de Lillian, à qui Dave se prépare déjà à parler?

Commentaire

C'est une étude proprement psychologique des rapports complexes qui unissent maladroitement un père à ses enfants.

En 1974, le roman a été porté à l'écran par Bertrand Tavernier, qui l'a transposé en France, à Lyon, lui donnant le titre de *"L'horloger de Saint-Paul"*, sur un scénario de Jean Aurenche, Pierre Bost et Bertrand Tavernier, avec Philippe Noiret, Jean Rochefort, Jacques Denis.

"Maigret chez le ministre" (1955)

Roman

Un sanatorium de l'État vient de s'effondrer, causant la mort de cent vingt-huit enfants. Lors de l'étude du projet de construction, un éminent spécialiste de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, le professeur Calame, avait prévu la catastrophe, mais on avait négligé son avis. De nombreux politiciens compromis dans l'affaire ont tout intérêt à faire disparaître le rapport de cet expert. Le ministre, Auguste Point, a tenu entre ses mains pendant quelques heures ce rapport, mais on le lui a dérobé. Il ne peut faire de déclaration au public, qui l'accuserait d'avoir détruit le document pour se sauver, lui, et ses collègues. C'est pourquoi, désespéré, il demande au commissaire Maigret de retrouver le rapport ou tout au moins le voleur. Bientôt, les journalistes connaissent l'existence du rapport Calame, son importance et sa disparition. Point voit sa réputation anéantie. À ce moment, il est clair que celui qui a volé le document et informé la presse cherche à ruiner la carrière politique du ministre en se servant du rapport comme d'un moyen de chantage contre toutes les personnes mêlées à la construction du sanatorium. Le député Mascoulin pourrait être cet homme, car c'est un politicien sans scrupules et avide de pouvoir. Il a été le premier à poser des questions claires et bien informées à propos du rapport Calame et on apprend qu'il est entré en relation avec Piquemal, l'homme des Ponts et Chaussées qui avait remis le rapport à Point. Grâce à différents témoignages, Maigret retrouve le voleur, un certain Eugène Benoît qui avoue le vol, mais refuse de dénoncer son patron. Maigret connaît la vérité mais ne pourra la prouver : Mascoulin possède un photostat du rapport Calame et a détruit l'original. Il ne pourra être inculpé, car, en raison de sa puissance, aucun de ses collaborateurs ne le dénoncera : il tiendra donc toujours à sa merci ceux qui ont accepté la construction du sanatorium. Le commissaire a néanmoins retrouvé le voleur et sauvé la réputation de Point.

"Maigret et le corps sans tête" (1955)

Roman

L'un après l'autre, les morceaux d'un cadavre, découverts par des marinières, sortent des eaux du canal Saint-Martin, au-dessus de l'écluse des Récollets. Seule la tête demeure introuvable. C'est dans un bistro voisin, sur le quai de Valmy, que Maigret entreprend de humer les mystères du quartier. Le patron du café, Omer Callas, est absent : au dire de sa femme, Aline, il s'approvisionne en vins dans la région de Poitiers. Le policier a tôt fait de repérer les amants, l'un régulier, l'autre occasionnel, de cette femme évasive et sèche, adonnée à la boisson. Peu à peu, l'étau se resserme autour d'elle. Mais quel intérêt pouvait-elle avoir à faire disparaître un mari aussi peu gênant? La vérité surgit, étonnante,

liée à ces paradoxes du cœur humain, à ces énigmes de la personnalité et du destin que Georges Simenon excelle à débusquer dans les existences les plus ordinaires.

“Maigret tend un piège”
(1955)

Roman

Dans le quartier de la place des Vosges à Paris, un tueur a, en six mois, assassiné cinq femmes seules. C'est un défi pour Maigret : une conversation avec un psychiatre lui fait découvrir qu'il faut d'abord comprendre le mécanisme mental de l'assassin. Il arrête un faux coupable consentant en espérant pousser l'assassin à se manifester de nouveau, à agir lors de la reconstitution du dernier meurtre. Mais il réussit à s'enfuir en montrant une connaissance parfaite des lieux. Maigret en vient à soupçonner un architecte décorateur qui a passé son enfance dans ce même quartier. Mais, une fois le suspect sous les verrous, un autre meurtre est commis...

Commentaire

Le romancier analysa ici avec précision une singulière figure de tueur en série, incorporant magistralement à son univers des éléments venus de la psychanalyse. Derrière les ressorts de l'enquête policière, nous assistons à la dégénérescence morale d'un fils de famille.

En 1957, sur des dialogues de Michel Audiard, Jean Delanoy en fit une adaptation au cinéma avec Jean Gabin, Jean Desailly, Annie Girardot, Lucienne Bogaert, Olivier Hussenot, Gérard Séty, Jean Debucourt, Jeanne Boitel, Alfred Adam, Paulette Dubost, Lino Ventura. Ce fut la première fois où Gabin incarna le commissaire : il était impossible d'oublier Gabin tout en reconnaissant absolument Maigret avec sa pipe et son chapeau.

“La boule noire”
(1955)

Roman

Walter Higgins, le gérant du supermarché de Williamson, au Connecticut, a quarante-cinq ans, une femme et quatre enfants. Ce soir, un de ses amis lui annonce par téléphone qu'il n'a pas été admis au "Country Club". Une boule noire, glissée lors du vote, l'en a écarté pour la deuxième fois. Pourquoi Higgins s'acharne-t-il à se présenter? Pourquoi le refuse-t-on? Parce que ces messieurs n'aiment pas les épiciers? Parce qu'il a commencé comme simple livreur? Parce que sa mère passe pour folle? Parce qu'il ne boit pas, n'aime pas le golf et ne possède pas de bateau? A défaut de comprendre, Higgins décide de se venger.

Les attaques dont il était l'objet enlevèrent à Simenon ses illusions sur les États-Unis. Il renonça à la demande de nationalité qu'il avait faite. D'ailleurs, il se voulait citoyen du monde, romancier sans frontières. Aussi, en 1955, se sentant tout à coup étranger après dix années passées aux États-Unis et au Canada, avec des intermèdes à Cuba et au Mexique, constatant que ses efforts pour conquérir le cinéma américain n'avaient eu que de piètres résultats (cinq films, dont aucun n'atteignit la notoriété ni le succès), reconnaissant toutefois que son séjour avait été «l'étape la plus importante de sa vie», il décida le retour en Europe sans savoir où il allait vivre, gardant toutefois la maison de Lakeville, y laissant tout ce qu'ils avaient. La raison la plus pressante du départ était la santé de Denyse Ouimet, qui souffrait de troubles psychologiques. La passion avait fait place à une mésentente croissante : ils multipliaient disputes et beuveries.

Sa production aux États-Unis avait été abondante (cinquante-deux "Maigret" et quatre-vingt-douze «romans durs») et de qualité. Les journaux et le cinéma américains s'y étaient intéressés. Mais ses thèmes n'avaient pas changé ; il en avait seulement ajouté un : le besoin d'appartenir à une communauté que, dans l'Amérique puritaine, on n'avait pas compris. Il s'établit d'abord sur la Côte d'Azur, à Mougins puis à Cannes où il vécut deux ans.

"Les complices"
(1956)

Roman

Joseph Lambert dirige une grosse entreprise familiale avec son frère, Marcel. Sa vie est monotone et parfaitement réglée : le bureau dans la journée et, le soir, la compagnie de sa femme, Nicole, avec laquelle cependant il ne partage plus rien, la partie de bridge au café, sa secrétaire, Edmonde, avec laquelle il a, bien entendu, de bonnes relations, Léa, sa maîtresse occasionnelle, et les repas de famille le dimanche. Jusqu'au jour où, au volant de sa traction avant, il a un geste tendre envers sa secrétaire et provoque un terrible accident, causant la mort de quarante-huit enfants et de trois adultes. Au lieu de se rendre aux autorités, il s'enfuit. Le protagoniste se trouve enfermé corps et âme dans un huis clos. Seul son crime lui fait prendre conscience de sa lâcheté. Pris à son propre piège, il tombe dans la déchéance.

Commentaire

Par petites touches, Simenon suscite une atmosphère plus grise que noire et dépeint toute l'horreur et l'égoïsme d'un homme.

"En cas de malheur"
(1956)

Roman

En avril 1957, alors que Paris reçoit la visite de la reine d'Angleterre et que les agents de police sont tous occupés au service d'ordre, Yvette Maudet, une fille dévergondée qui vit, à l'occasion, de ses charmes, décide avec une amie d'agresser un vieil horloger, dans sa boutique, pour le voler. Mais elle assomme la patronne. Affolée, elle se présente chez maître André Gobillot, un avocat réputé, et lui demande de la défendre, étant prête à payer ses services de ses charmes qu'elle lui dévoile sur le champ en relevant sa jupe devant lui. Il accepte sans broncher. À quarante-cinq ans, avocat «arrivé» grâce à beaucoup d'ambition, à un mariage flatteur et à quelques complaisances, il multiplie les aventures sans lendemain que sa femme, Viviane, lui consent avec une complicité protectrice. Mais tout vient de changer. Il parvient à la faire acquitter au prix d'un faux témoignage. Le soir même, il la rejoint. Commence alors une fatale histoire amoureuse qui l'entraîne dans une aventure où surgissent la menace puis le crime. Femelle instinctive et vénéneuse qui ne sait pas résister aux hommes, Yvette s'attache néanmoins à Gobillot comme à un sauveur, au point qu'à sa demande, elle rejette un amoureux fanatique, Mazetti, prêt à l'épouser. L'avocat est de plus en plus écartelé entre ses obligations sociales et une Yvette qu'il faut à la fois surveiller et défendre contre un rival éconduit mais non résigné. Il installe Yvette d'abord modestement, puis bientôt quai d'Orléans, dans son monde à lui ; ce qui signifie pour sa femme que la situation risque cette fois de lui échapper. Afin de retenir Yvette, Gobillot va jusqu'à se laisser entraîner dans le jeu de ses complaisances érotiques avec sa bonne. Après une nouvelle apparition de Mazetti, il décide d'emmener sa maîtresse aux sports d'hiver, alors que sa femme, encore crédule, se prépare pour la Riviera. Yvette attend un enfant qu'il lui a demandé de garder. Un jour, peu avant Noël, elle ne rentre pas à l'appartement. Au terme d'une nuit de

recherches, Gobillot apprend qu'on l'a retrouvée poignardée dans un hôtel de quartier. Elle y avait rejoint Mazetti et, comme elle voulait repartir, il l'a tuée. De la Riviera, Gobillot achève un dossier intitulé "En cas de malheur" où il s'était mis à relater l'évolution de cette affaire : il le confiera à son confrère chargé de prendre en main l'affaire Mazetti. Quant à lui, il continuera «à défendre des crapules».

Commentaire

Un homme «respectable» connaît une passion amère pour une jeune fille qui le pousse à détruire le monde qu'il s'est construit. Le drame se double d'une virulente critique sociale.

En 1958, le roman fut adapté au cinéma par Claude Autant-Lara, sous le même titre, dans une adaptation de Jean Aurenche et Pierre Bost, avec Jean Gabin, Brigitte Bardot, Edwige Feuillère, Franco Interlenghi, Nicole Berger, Madeleine Barbulée, Gabrielle Fontan, Julien Bertheau, Jacques Clancy, Annick Allières. Le face-à-face de Gabin, dont ce fut le dernier grand amour à l'écran, avec Bardot reste inoubliable. On était alors au plus torride du mythe B.B. qui était belle à damner un saint, et la séquence, désormais d'anthologie, où la jeune fille tente d'exciter l'avocat, jugée trop suggestive, fut censurée, l'Office catholique du cinéma classant le film comme «à proscrire».

En 1998, Pierre Jolivet a de nouveau adapté le roman sous le titre de "*En plein coeur*", avec Gérard Lanvin, Carole Bouquet et Virginie Ledoyen, jeune délinquante, nommée Cécile, qui force la porte de Michel, un avocat riche et installé pour aider son amie, Samira, arrêtée par la police, tandis que Viviane est l'épouse délaissée de Michel, et Vincent, l'amoureux de Cécile.

"Un échec de Maigret"

(1956)

Roman

Alors qu'il est chargé d'une enquête sur la disparition d'une Anglaise en voyage à Paris, enquête qui l'ennuie et dont il ne s'occupe que distraitemment, le commissaire Maigret reçoit la visite de Fumal, homme d'affaires de grande envergure qui se plaint d'être l'objet de lettres anonymes menaçantes et demande à être protégé en raison de son importance financière et politique. Maigret, qui l'a connu dans son enfance, le trouve toujours aussi antipathique et s'occupe de lui à contrecœur. Bien que sa maison ait été surveillée, Fumal est découvert assassiné le lendemain matin. L'interrogatoire des gens de son entourage fait apparaître progressivement la méchanceté foncière et gratuite de Fumal, son pouvoir tyrannique sur ses proches et la haine que lui vouaient ses subalternes. Ils avaient tous un motif de le voir disparaître et tous sont satisfaits de sa mort, sauf sa maîtresse pour qui il représentait la sécurité. C'est le seul être avec lequel il se montrait moins inhumain. Devant elle, il pouvait sans crainte parader et se plaindre, car, en raison de son caractère, comment cet homme aurait-il été heureux? Le commissaire apprend aussi que Fumal était plus ou moins berné par ceux qu'il croyait dominer : sa femme recevait son frère en cachette, sa secrétaire transmettait des renseignements financiers confidentiels contre de l'argent et son bras droit, Goldman, lui avait sans doute dérobé des sommes importantes. Le valet de chambre, que Fumal avait sauvé de la prison pour avoir un serviteur à sa merci, le détestait particulièrement parce qu'il l'avait asservi. Or c'est lui qui a tué Fumal pour recouvrer la liberté et qui a emporté le contenu du coffre-fort. Maigret n'a pas été assez rapide dans ses déductions et le coupable a pu s'enfuir, prévenu par la secrétaire. Cinq ans plus tard seulement, on retrouve par hasard le valet de chambre, que la maladie empêche cependant d'être jugé aux assises. Et on apprend que la vieille Anglaise vit en Australie...

“Le petit homme d'Arkhangelsk”
(1956)

Roman

Lorsqu'on demande à Jonas Milk, le petit bouquiniste et philatéliste du Vieux-Marché, où est passée sa jeune et jolie femme, Gina, il répond évasivement qu'elle est allée à Bourges. Mais, à mesure que les jours passent, cette réponse apparaît de plus en plus insuffisante, et, bientôt, les ragots, les soupçons, l'hostilité de toute la ville se concentrent autour du petit homme d'Arkhangelsk, Russe naturalisé français, mais finalement resté aux yeux de tous «l'étranger». Il est innocent, pourtant. Mais il faut croire qu'il appartient à un monde où les innocents sont faits pour devenir des victimes.

Commentaire

Dans ce bon roman d'atmosphère, c'est à petites touches, en observateur attentif des mœurs provinciales et de la nature humaine, que Simenon conte un drame de la solitude. Sans lyrisme ni pathétique, il nous fait partager sa compassion. Il a très bien modulé un thème qui lui est cher : celui de l'antihéros qui, ayant réussi à se mêler aux autres jusqu'à faire oublier son statut d'étranger, est malgré lui repris par le soupçon et le vertige de son identité.

“Le fils”
(1957)

Roman

Peu après la mort de son père, Alain Lefrançois décide de se raconter par lettre à son fils, Jean-Paul, au moment où il va devenir un homme. Il lui parle de la vie de ses grands-parents, gens de la haute bourgeoisie, de son métier, qui le satisfait, et de sa vie conjugale, qui n'est qu'une demi-réussite. Au rappel de récentes disputes familiales relatives à la succession, il remonte à la période de ses études de droit à Poitiers, de sa mobilisation, de son mariage ; il évoque ses réactions lorsqu'il apprit qu'il allait être père. Enfin, Lefrançois en arrive, «*malgré sa répugnance*», à parler de son adolescence et de sa jeunesse. Celle-ci est lourde d'un secret. Étant fils de préfet, le jeune homme qu'il était alors s'estimait différent des autres parce que les parents de ses amis dépendaient de son père. Par besoin de changement, il s'est lié avec Nicolas, l'un des jeunes les plus défavorisés de la société, et il lui arriva d'aller voir les filles, ce dont «il se lava» en en faisant l'aveu à son père. Peu de temps après, Nicolas, transformé du fait qu'il avait une véritable maîtresse, vint lui offrir l'amie de celle-ci. Alain ne tarda pas à en tomber amoureux et obtint la complicité de son père pour faciliter sa liaison. Il rendit la jeune fille enceinte. À l'aide d'une sonde vaginale prêtée par son ami Nicolas, qui était étudiant en médecine, il tenta de la faire avorter, mais un accident survint et la jeune fille mourut dans ses bras. Il cacha d'abord le corps, puis avoua le drame à son père qu'il pressa d'appeler le commissaire de police. Le père refusa, et malgré les protestations de son gendre, il s'accusa à la place d'Alain. Qu'avait-il à perdre, lui qui était presque déjà un homme fini? Ce sacrifice lui valut cinq ans de prison (ramenés à une peine effective de trois ans), mais il avait ainsi sauvé l'avenir de son fils. C'est sur cet exemple d'abnégation totale qu'Alain Lefrançois achève sa confession. Peut-être Jean-Paul ne la lira-t-il que beaucoup plus tard? Qu'importe ! C'est en toute sérénité qu'est formulé l'ultime : «*Bonsoir, fils.*»

Commentaire

C'est une étude proprement psychologique des rapports complexes qui unissent maladroitement un père à son enfant.

Simenon s'établit en Suisse, au-dessus de Lausanne, dans le château d'Échandens.

“Strip-tease”
(1958)

Roman

Célita, danseuse professionnelle qui s'est recyclée dans le strip-tease, au “Monico”, à Cannes, est usée par le métier. Elle convoite la position de Florence Tourmaire, sa patronne, d'autant plus qu'elle est parvenue à s'attacher son mari d'une façon qu'elle croit sûre, lorsqu'une jeune fille, Maud Leroy, débarquant de sa province, se présente au “Monico”. Elle est engagée à l'essai. Le numéro ingénu de la débutante rencontre un grand succès et le patron, Léon Tourmaire, séduit par ses apparences fragiles et naïves, s'éprend bientôt d'elle et fait d'elle la vedette du cabaret. Tandis que Florence, atteinte d'une maladie qui ne cesse de s'aggraver, se voit contrainte de capituler devant cette nouvelle rivale, elle se rapproche de Célita. Celle-ci entreprend contre Maud une lutte sournoise qui s'exaspère au fur et à mesure que ses chances de reconquérir Léon s'amenuisent. Après avoir simulé une tentative de suicide, Célita se rend compte que Léon est définitivement perdu pour elle. Elle se procure un revolver. Le jour de l'enterrement de Florence, au cimetière, elle s'apprête à tirer sur la jeune strip-teaseuse, mais, saisie d'hébétude au dernier moment, elle s'enfuit. On apprend par la suite qu'elle a gagné Nice où elle se livre à la prostitution et est tuée par un Nord-Africain.

Commentaire

En 1987, le roman fit l'objet d'un téléfilm de Michel Mitrani, avec Geneviève Fontanel.

“Le président”
(1958)

Roman de 240 pages

Augustin (qui n'est désigné que par son prénom), ancien président du Conseil, s'est retiré dans sa propriété des Ébergues, après un cuisant échec politique. Bien qu'entouré d'un personnel dévoué et vigilant qu'il tyrannise un peu, il est très isolé, sans que sa solitude l'affecte, car il met son indépendance au-dessus de tout. En dehors des moments où ses ennuis de santé et l'appréhension de la mort viennent le troubler, il revit ses souvenirs d'homme d'État en rédigeant ses mémoires. Sans trop se l'avouer, il souffre d'avoir perdu toute influence dans la vie politique du pays. Il entrevoit cependant une lueur d'espoir en suivant de près une crise gouvernementale que traverse la France et pour le dénouement de laquelle on cite le nom de Chalamont, son ancien chef de cabinet. N'a-t-il pas conservé des documents qu'il croit compromettants pour les politiciens du moment et, entre autres, un aveu écrit arraché à ce Chalamont après une grave trahison de celui-ci? En effet, vingt ans plus tôt, informé de par ses fonctions d'une dévaluation imminente, devenue indispensable et préparée en secret dans l'entourage du Président, Chalamont avait divulgué l'opération à son beau-père, un important financier qui en tira un profit considérable. Mais Augustin prend conscience de son illusoire vanité, lorsqu'il voit Chalamont, qui est devenu un homme influent, accepter de former un nouveau gouvernement, négligeant ainsi avec indifférence la menace que le Président croyait faire peser sur lui. Ce choc ramène le vieillard à la réalité ; c'est sans amertume et en quelque sorte soulagé qu'il brûle ses papiers pour attendre une mort paisible qui ne saurait plus tarder.

Commentaire

Ce roman a été inspiré par la figure de Georges Clemenceau.

En 1961, il fut adapté au cinéma par Henri Verneuil et Michel Audiard, avec Jean Gabin, Bernard Blier, Alfred Adam, Renée Faure, Louis Seigner, Henri Crémieux, Pierre Larquey.

“Le passage de la ligne” (1958)

Roman

Steve Adams a passé trois fois la ligne, non pas celle de l'Équateur, mais la ligne de démarcation qui sépare un état social d'un autre qui lui est supérieur. Parvenu à l'âge de cinquante ans, il éprouve le besoin de dire ce que fut pour lui cette triple exploration. Enfant de parents divorcés, il a connu en Normandie, chez ses grands-parents maternels, dont la gêne était voisine de la misère, une solitude qui a fait naître en lui un irrésistible besoin d'évasion. Après une adolescence ballottée où il ne trouva un peu d'affection que chez sa tante Louise, il rejoignit son père qui s'était remarié en Angleterre, puis revint en France pour échouer au lycée de Niort, la ville où travaillait sa mère, qu'il voyait rarement. Il interrompit les examens du premier bac pour gagner Paris. Engagé comme garçon de course, il découvrit la grande ville, se frotta à la vie de la rue, mais évita de se lier, sinon pour de brèves expériences sexuelles. Jusqu'au moment où, après trois années, il rencontra son premier «*porteur*», M. Haags, un voleur de bijoux professionnel très organisé, qui lui proposa un emploi assez original consistant à fréquenter les grands hôtels, de Deauville à la Côte, pour lui préparer ses coups. Devenu un «*assistant*» aussi discret qu'efficace, Steve pénétra dans le monde de la richesse. M. Haags disparut et Steve, après l'acquisition d'une luxueuse Amilcar, se retrouva secrétaire particulier de Gabrielle D., une femme d'affaires à l'existence survoltée. Par elle, Steve côtoya le monde des gens puissants. Ce second passage de la ligne prit fin avec la guerre de 1940 qui fit partir Mme D. aux États-Unis et Steve Adams dans la marine britannique, car il était de nationalité anglaise. Rentré à Paris après la guerre, âgé de trente-sept ans, il monta, grâce à l'expérience acquise, une société de publicité : la réussite fut totale. Ce troisième passage de la ligne, qu'il effectua seul, coïncida avec son mariage avec une jeune fille de vingt-deux ans, issue d'une très honorable famille bourgeoise. Ce fut alors que se produisit la cassure : se sentant prisonnier de ce destin trop accompli, brusquement, en 1953, il quitta femme et fortune pour se réfugier près de Toulon où il ouvrit un petit commerce d'antiquaire. Sans pouvoir toutefois se déprendre de l'impression qu'il n'y est pas à sa place, qu'il joue le rôle d'un usurpateur.

Commentaire

Simenon s'interrogeait : «*Des gens qui ont gravi l'Himalaya, atteint un des pôles ou traversé les océans à bord de légères embarcations, ont publié de gros livres relatant leur exploit. Tous ont menti, par omission au moins. Par exemple, s'ils ont décrit les difficultés surmontées, ont-ils donné les vraies raisons, les raisons profondes pour lesquelles ils étaient partis?*»

En 1959, naquit le deuxième enfant que Denyse Ouimet donna à Simenon : Pierre.

“La femme en France” (1959)

Essai et album photographique

“Maigret aux assises”

(1960)

Roman

Maigret avait aperçu les deux cadavres à travers la porte vitrée. Celui de la femme était étendu sur le tapis, la gorge tranchée à l'aide d'un instrument qui ne se trouvait plus dans la pièce, et on voyait sur le tapis une mare de sang. Le corps de l'enfant était recroquevillé sur le canapé, le visage enfoui sous des coussins de soie... Était-il venu ici deux cents, trois cents fois? D'avantage encore? Il n'avait pas envie de les compter, ni de se remémorer chaque cas en particulier, même les plus célèbres, ceux qui étaient entrés dans l'histoire judiciaire, car c'était le côté le plus pénible de sa profession.

“L'ours en peluche”

(1960)

Roman

Un ours en peluche dans un lit d'enfant est l'image qui vient à l'esprit du professeur Chabot, gynécologue réputé, en surprenant une jeune garde de nuit endormie dans sa clinique d'Auteuil. Et cet homme de quarante-neuf ans, las d'une existence harassante et d'une vie familiale qui n'est plus que routine, laisse l'attendrissement se transformer en désir... Il apprend quelque temps plus tard que la jeune Emma, enceinte, congédiée de la clinique, s'est jetée dans la Seine. Est-ce pour cela qu'un inconnu entreprend de le surveiller et lui adresse des menaces de mort? Pour le brillant médecin, envahi par la culpabilité, commence une descente aux enfers qui le mène au pire.

Commentaire

La profondeur psychologique et l'art du récit de Georges Simenon atteignent ici une intensité exceptionnelle.

En 1992, le roman a été adapté au cinéma par Jacques Deray, avec Alain Delon.

“Maigret et les vieillards”

(1960)

Roman

Un ancien ambassadeur, le comte Armand de Saint Hilaire, vivait dans son appartement de la rue Saint-Dominique avec sa gouvernante, Jaquette Larrieu, et écrivait ses “Mémoires”. Depuis cinquante ans, un amour platonique, le liait à Isabelle, qui était devenue par un mariage de raison princesse de Wissemborg. Le mari de celle-ci venait de mourir, de sorte qu'elle allait pouvoir enfin épouser celui qui, cinquante ans plus tôt, avait renoncé à elle faute d'argent, mais avec lequel elle avait échangé quotidiennement, depuis sa jeunesse, une volumineuse correspondance. Or, trois jours après le décès du prince de Wissemborg, Jaquette Larrieu trouve Saint Hilaire tué de plusieurs balles dans son bureau. Durant l'enquête, Maigret a reçu au Quai des Orfèvres un curieux coup de téléphone du chef de cabinet du ministre qui lui conseille la prudence et la discrétion dans cette affaire. Il est en proie à un profond malaise : les vieillards aristocratiques dont il doit s'occuper semblent évoluer dans un monde particulier, à la fois irréel et intemporel, où il n'arrive pas à s'intégrer. En tout cas, ni le vol, ni la politique ne sont les mobiles du meurtre. À contrecœur, il ne peut porter ses soupçons que sur Jaquette. Il est certain en effet qu'elle a utilisé récemment une arme à feu. N'aurait-elle pas été jalouse de voir s'introduire une autre femme entre son maître et elle? Arrêtée, elle s'enferme longtemps dans le mutisme le plus complet, puis demande à voir son confesseur. Le prêtre, autre

octogénaire, lui conseille de dire toute la vérité. Ce qu'elle fait : depuis quelque temps, Saint Hilaire, malgré l'avis contraire de son médecin, se croyait atteint d'une maladie incurable ; il n'avait pas voulu qu'Isabelle, devenue sa femme, ne connaisse de lui que les misères d'un corps usé et malade ; il s'est donc suicidé afin de ne pas ternir un amour éthéré qu'aucune contingence n'avait troublé pendant cinquante ans. En découvrant le corps, elle a eu soudain peur que l'Église refuse à son maître une sépulture chrétienne. Elle a alors tiré sur le mort et simulé un meurtre.

“Betty”
(1961)

Roman

Après trois jours d'errance et d'alcool, épuisée et à bout de nerfs, Betty a l'air d'une bête blessée. Comment est-elle arrivée dans ce restaurant boîte de nuit des environs de Paris, triste refuge d'une faune bourgeoise et cossue? Pourquoi Laure, une habituée de l'endroit, recueille-t-elle cette fille à la dérive? Entre la bourgeoise vieillissante et déchuée et l'étrange créature, naissent de mystérieuses relations d'hostilité et de secrète affection. Lentement, Betty reprend ses esprits et révèle à sa bienfaitrice l'enchaînement d'échecs et de vices qui l'ont détruite. Laure ignore encore la vraie nature de Betty. Est-elle une mal-aimée ou un être foncièrement pervers? C'est alors qu'un homme entre en scène et que la vérité, peu à peu, apparaît, imprévisible et fatale.

Commentaire

Ce personnage de femme alcoolique fut inspiré à Simenon par Denise Ouimet. En 1992, le roman a été adapté par Claude Chabrol qui a su capter toute la détresse intime d'une inconnue dont le secret est à peine dévoilé en faisant jouer Marie Trintignant qui y a trouvé son plus beau rôle, montrant toute sa sensibilité en une Betty volage, funambule et tellement paumée qu'on a mal pour elle tandis qu'elle enfile verre sur verre, tandis que Stéphane Audran est une Laure qui la recueille avec autant de compassion que de perversité.

“Le train”
(1961)

Roman

Marcel Féron, trente-deux ans, bien qu'affligé d'une malformation à l'œil, est un homme et un mari heureux. Il tient un commerce plutôt prospère d'appareils de radio à Fumay (Ardennes), et est marié à Jeanne, qui lui a donné un enfant, Sophie, qui est âgée de quatre ans. Les Féron mènent une existence aisée et tranquille jusqu'au 10 mai 1940, jour où l'invasion allemande les précipite dans un train qui doit les évacuer hors de la zone des combats. Jeanne, qui est enceinte de sept mois, et Sophie sont installées dans un compartiment de première classe. Marcel rejoint les adultes valides dans un des nombreux wagons à bestiaux formant la fin du convoi. Peu après le départ, celui-ci est scindé en deux et Marcel se retrouve séparé de sa famille. Une jeune femme, en robe noire et sans bagages, est montée dans le train à la dernière minute. Elle vient de la prison de Namur, dont les détenus ont été libérés. Une liaison naît entre lui et la jeune femme, Anna Kupfer, juive tchèque âgée de vingt-deux ans. Lorsque le train arrive à La Rochelle, ses passagers sont emmenés dans un camp. Pétain a décrété l'armistice. Circulent des listes pour la recherche des réfugiés et le regroupement des familles. Marcel apprend ainsi que Jeanne a été conduite à la maternité de Bressuire, à quelques kilomètres de La Rochelle, où elle a mis au monde un garçon. Il décide de la rejoindre et Anna l'accompagne jusqu'au seuil de l'établissement. Là, elle lui dit adieu, le cœur serré et ajoute simplement : «*J'ai été heureuse avec toi*».

Plus tard, dans Fumay occupée par les Allemands, les Féron ont retrouvé leur vie familiale et leur commerce. Pendant l'hiver suivant, alors qu'il se rend chez un client, Marcel est interpellé par une femme surgie de l'ombre, qui guettait son passage. C'est Anna Kupfer. Elle lui demande de les héberger, elle et un aviateur anglais, car ils sont traqués par la Gestapo. Ce ne serait que l'affaire de quelques jours, le temps d'organiser leur fuite. Marcel marque une hésitation... Anna a compris... Un mois plus tard, sur une liste d'espions fusillés par la Gestapo, Marcel Féron lit le nom d'Anna Kupfer. Lors de l'exode de 1940, un Français, séparé de sa femme et de sa fille, tombe amoureux d'une juive allemande que la Gestapo arrête.

Commentaire

C'est un des grands romans de Simenon, l'un des deux seuls qu'il ait consacrés à la guerre. Adapté par Pascal Jardin, il a été, en 1973, porté à l'écran par Pierre Granier-Deferre, Jean-Louis Trintignant et Romy Schneider formant un couple pathétique.

“Maigret et le voleur paresseux”

(1961)

Roman

Une nuit, un homme est découvert au Bois de Boulogne, le crâne fracassé. Le Parquet trouve sur les lieux Maigret que l'inspecteur Fumel, du XV^e arrondissement, a cru bon d'appeler. Mais ces messieurs laissent entendre au commissaire qu'il a d'autres tâches à accomplir en un temps où les hold-up se multiplient. Vexé mais non découragé, Maigret, qui a cru reconnaître la victime, se fait confirmer par les fichiers de l'Identité judiciaire qu'il s'agit d'Honoré Cuendet, un ancien de la Légion étrangère, déjà condamné pour vols. Sa mère habite rue Mouffetard. Intrigué, Maigret va la questionner. Elle ne voyait son fils que de loin en loin et ignore sa fin tragique. Il subvenait à ses besoins. Divers recoupements amènent Maigret à s'intéresser à la personnalité de ce Cuendet, un voleur pas comme les autres, circonspect, peu remuant, et qui avait pour technique de ne s'introduire que dans des maisons riches, lorsque les occupants s'y trouvaient... L'affaire du Bois de Boulogne vient à peine de démarrer qu'un hold-up commis en plein jour rue La Fayette met en branle Maigret et ses limiers. Un des gangsters a été abattu, ses deux complices, qui ont fui avec le produit du vol, sont recherchés activement. L'un deux, par l'identification du mort, est repéré, et, grâce à une enquête serrée où les souvenirs de Maigret le servent presque autant que son flair, on remonte au cerveau de la bande, en la personne de Fernand, un «ancien», sorti de prison, qui s'est réfugié dans une villa de Corbeil. Un réseau de filatures se termine par un coup de filet magistralement synchronisé. Cependant, Maigret ne s'est pas détourné de l'affaire du Bois de Boulogne. Les recherches de Fumel ont permis de retrouver la chambre d'hôtel où Cuendet a vécu les cinq dernières semaines. C'est de là, selon les dires d'une voisine de palier, qu'il a surveillé les allées et venues autour d'un hôtel particulier du Marais. Or le propriétaire, Stuart Wilton, y a installé sa troisième épouse dont il a divorcé et qui est devenue la maîtresse de son fils. C'est là qu'une nuit Cuendet a pénétré et a été surpris par le fils Wilton. On l'a assommé avec un objet lourd. Pas question d'appeler la police car ainsi Stuart Wilton serait fâcheusement mis au courant. Alors le corps du voleur tué a été transporté. Sur ses vêtements, quelques poils de chat sauvage ont été retrouvés. Et, justement, le fils Wilton, dans sa voiture de grand sport, avait une couverture en chat sauvage, très remarquée, et qui a disparu... Mais le juge d'instruction reste sceptique. Maigret l'avait prévu, et, d'ailleurs, s'en moque.

En 1961, une femme de chambre, Teresa, entra au service des Simenon. Il eut avec elle des relations amoureuses, et c'est avec elle qu'il allait terminer sa vie.

“Les autres”
(1962)

Roman de 210 pages

Deux événements survenus en même temps ont déterminé Blaise Huet à en relater les péripéties, tout en les rattachant à l'histoire de sa famille (centrée sur les autres plutôt que sur lui-même) : d'une part, la mort de son oncle Antoine, juriste éminent, âgé de soixante-douze ans, qui s'est empoisonné la nuit précédant la Toussaint ; d'autre part, le retour inopiné de son cousin Édouard, disparu depuis des années. Cette espèce de journal n'est en somme que la reprise, sous une autre forme et à travers des circonstances différentes, d'un roman autobiographique que Blaise avait écrit, trois ans plus tôt, et qu'avaient repoussé successivement un éditeur et un écrivain à qui il l'avait soumis. Personnage sans envergure et mari complaisant, Blaise sait qu'il est un médiocre, mais il trouve dans cette lucidité sa propre satisfaction. Irène, sa femme, est superficielle et reçoit les attentions d'un ami du ménage, Nicolas Macherin, peu exigeant et généreux. Les événements auxquels Blaise est mêlé font apparaître la trame plus ou moins secrète des rapports qu'entretiennent entre eux les membres de la famille Huet. Le vieil oncle Antoine est le mari de Colette, jolie nymphomane névrosée que courtise le docteur Jean Floriau, époux de Monique Huet, nièce d'Antoine. Or Colette, découvrant son mari sans vie, a voulu se suicider en se jetant par la fenêtre, et c'est à Jean Floriau qu'il incombe de la faire hospitaliser, non sans peine. Quant à Lucien Huet, tout différent de son frère Blaise, c'est un croyant sincère ; il est revenu du camp de concentration de Buchenwald où l'avait envoyé une dénonciation anonyme (il travaillait pour la Résistance) qu'on a su plus tard provenir d'Édouard, autre neveu d'Antoine Huet, connu dans la ville pour sa séduction et son entregent à toutes fins. On conçoit la tension que crée dans la famille le retour inattendu d'Édouard, escroc, aventurier, repris de justice, qui revient comme une épave dans la maison de Marie, sa femme, qui l'aime toujours et le recueille. C'est elle qui obtient de Blaise qu'il parle à Lucien, car, sans le pardon de ce dernier, point de réintégration possible pour Édouard. Au terme d'une entrevue qui bouleverse les deux frères, Lucien accepte. Édouard, qui est l'aîné des Huet, conduit donc le deuil aux funérailles de l'oncle Antoine, célébrées sur ces entrefaites, et c'est lui qui, le même jour, s'entend désigné par le notaire comme héritier du défunt, avec ses deux cousins, Blaise et Lucien. Antoine Huet, fidèle à une promesse faite jadis à sa mère, a légué ses biens aux seuls porteurs mâles du nom de son père. Quant aux autres...

“Maigret et les braves gens”
(1962)

Roman

Tandis que Francine Josselin et sa fille sont au théâtre, René Josselin passe calmement la soirée dans son appartement avec son gendre, qui est pédiatre. Un coup de téléphone l'appelle au chevet d'un malade. Mais il ne trouve pas de malade à l'adresse qui lui a été donnée : on a simplement voulu l'éloigner de son beau-père. Lorsque les deux femmes rentrent du théâtre, elles trouvent Josselin tué de deux balles de revolver. Maigret acquiert la certitude que l'assassin est un familier des Josselin : il connaissait en effet l'emplacement du revolver de la victime et l'existence d'une chambre de bonne où il pourrait passer tranquillement la nuit. L'enquête est néanmoins très délicate : dans ce milieu bourgeois où évoluent des gens d'une honnêteté irréprochable, rien ne prédisposait à un tel drame. La victime, un retraité paisible, était aimée de tout son entourage. Cependant, Maigret soupçonne rapidement ces «braves gens» de cacher quelque chose et de ne pas faire leur possible pour aider à découvrir le coupable. Ayant recueilli des témoignages extérieurs selon lesquels René et Francine Josselin ont rencontré séparément le même homme pendant la journée précédant le crime, le commissaire, à contrecœur, pousse la veuve dans ses derniers retranchements ; et elle se décide enfin à parler. L'assassin n'est autre que Philippe de Lancieux, frère cadet de Francine. Orphelin de mère, renvoyé de plusieurs établissements scolaires, rejeté par un père alcoolique, il s'est senti

abandonné lorsque sa sœur s'est mariée ; devenu mythomane, il a mené une vie dissolue, soutirant de l'argent à sa sœur et à son beau-frère, trop indulgents à son égard. Pourquoi a-t-il fini par tuer René Josselin? Serait-ce parce que ce dernier aurait refusé de lui donner une nouvelle somme importante? Sa sœur ne veut pas le savoir, car elle se sent responsable des fautes de ce frère qu'elle a quitté pour se marier. Par son silence, elle a voulu lui donner le temps de s'enfuir, bien qu'il ait tué l'homme qu'elle aimait. Quelques mois plus tard, Philippe est retrouvé assassiné, victime d'un règlement de comptes dans le milieu.

Commentaire

Le roman figure dans l'édition de la Pléiade, même s'il n'est pas le meilleur Maigret, parce qu'il pose une question intéressante : comment un crime peut-il se produire dans une famille sans histoire?

En 1963, le multimillionnaire qu'était Simenon fit construire sa trentième maison à Épalinges, au-dessus de Lausanne, un énorme bâtiment d'allure administrative, surveillant les plans et faisant même installer un bloc opératoire !

La même année, Denyse Ouimet entra en cure de désintoxication dans un établissement hospitalier. Simenon lui-même menait une vie de plus en plus retiré à cause de ses problèmes de santé.

“Les anneaux de Bicêtre” (1963)

Roman de 310 pages

René Maugras, directeur d'un grand quotidien parisien, est soudain frappé d'hémiplégie à l'issue d'un de ces déjeuners au “Grand Véfour” où, chaque mois, il retrouve les amis de ses débuts, tous également devenus des célébrités dans leur domaine : Jean Marel, académicien et dramaturge, Besson d'Argoulet, de l'Académie de médecine, Clabaud, un des maîtres du barreau... Maugras est placé à Bicêtre sous la surveillance du grand neurologue Audoire. Paralysé, privé de l'usage de la parole, il est en même temps coupé du monde extérieur et brusquement dépouillé du brillant personnage qu'il incarnait. Il revient peu à peu de la mort à la vie, à travers un long réapprentissage qui mobilise toutes les forces de son corps et de son âme. Avec la lucidité nue de la créature, rendu proche par l'esprit de ces vieillards loqueteux qui hantent l'hospice attenant, il fait retour sur ses origines modestes, analyse et juge ses choix, ses passions et ses compromissions. Il s'attache enfin et surtout à comprendre cet être qu'il n'a fait que côtoyer dans son existence trépidante d'homme tendu vers la réussite : Lina, sa femme, qu'il a connue petite figurante de télévision et qui n'a jamais pu s'adapter aux artifices de sa vie mondaine, et qui, aujourd'hui, est enlisée dans l'alcoolisme. Au terme de cette profonde reconquête dans l'épreuve, Maugras a appris la patience de la compréhension et le prix de chaque instant de vie. Réconcilié avec lui-même, il est prêt à rentrer dans la peau de René Maugras. Mais avec Lina.

Commentaire

Simenon avait écrit ce roman alors qu'il traversait un orage conjugal. Il apparaît comme l'une de ses oeuvres les plus ambitieuses sur le thème de l'incommunicabilité. Le personnage est poussé jusqu'au bout de lui-même. L'introspection est doublée d'une peinture du milieu hospitalier au sujet duquel Simenon s'était minutieusement documenté : ainsi, pour bien parler de l'aphasique, il avait consulté les médecins sur les méthodes de rééducation à la parole.

D'éminentes plumes, comme celle de François Mauriac dans “Le Figaro littéraire”, saluèrent en ce roman l'un des sommets de son art. On y vit aussi un livre à clé, René Maugras ayant pu être inspiré par le légendaire patron de “France-soir”, Pierre Lazareff.

“La chambre bleue”
(1964)

Roman

Tony Falcone, qui est accusé de meurtre, revit ses souvenirs face aux jurés. Homme ordinaire, marié à Gisèle, et père d'une petite fille, il vivait en secret, avec ce parfum d'interdit qui fait frémir, une relation charnelle avec Andrée, l'épicière du village. Les amants frénétiques se retrouvaient occasionnellement dans «*la chambre bleue*» d'un “Hôtel des voyageurs” d'une ville voisine. Un jour d'août, allongée sur le lit, elle lui posa, sur ce ton banal et désinvolte typiquement post-coïtal, cette question lourde de sous-entendus : «*Dis-moi, Tony, si je devenais libre, tu te rendrais libre aussi?*» Et lui de répondre un vague «*Ouais...*». Mais cette phrase, il l'entendra «*bourdonner à ses oreilles tout l'hiver*». Le jour où le mari d'Andrée, Nicolas, mourut de façon suspecte, il disparaît et on ne pourra le joindre. Puis meurt aussi Gisèle, son épouse, terrassée par deux centigrammes de strychnine disséminés dans de la confiture. Et les amants maudits de se retrouver devant leurs juges, soupçonnés d'avoir supprimé leurs conjoints.

Commentaire

Écrit à Noland durant le mois de juin 1963, alors que Simenon traversait des épreuves d'ordre privé, “*La chambre bleue*” est probablement l'un des moins connus de ses romans. Il en est pourtant l'un des plus âpres, et dépouillés, les deux amants étant menés là où ils n'auraient pas même pu imaginer aller, leur banale histoire d'adultère tournant à la tragédie, le lecteur ne sachant trop qui est innocent, ou qui est coupable. Simenon construisit son intrigue avec une rigueur sans faille, une sobriété d'écriture qu'on pourrait presque rapprocher d'une musique à la Duras. Et une crudité relativement rare chez lui : «*Non seulement tout était vrai, mais tout était réel : lui, la chambre, Andrée qui restait étendue sur le lit dévasté, nue, les cuisses écartées, avec la tache sombre du sexe d'où sourdait un filet de sperme*».. En voyant Tony «*indifférent à ce qu'on lui disait, indifférent à tout*», on peut songer à Meursault, «l'étranger» de Camus, antihéros simenonien s'il en est.

Toutes les qualités de Simenon sont présentes dans ce livre rude et sensuel : intrigue forte et menée avec l'âpreté et le trouble qui lui sont si chers ; construction savante ; minutieuse description des lieux, des odeurs et des couleurs ambiantes ; personnages denses ; style fluide, neutre, impressionniste et feutré. Ce récit intemporel a un ton d'une étonnante modernité. Celui que l'on compare souvent à Tchekhov pour son réalisme et son humanité nous entraîne dans l'engrenage de cette passion avec une économie de moyens remarquable. Il sait saisir la vérité de l'être humain, ses facettes les plus sombres et les plus lumineuses aussi. Ses héros sont des gens simples qui s'expriment sans faux-semblants.

Le lieu de l'action rappelle Saint-Mesmin, le bourg de Vendée où l'auteur vécut de 1942 à 1944.

En 1964, Denyse Ouimet quitta la demeure d'Épalinges.

“Le petit saint”
(1964)

Roman

Ses camarades de classe le surnommaient «le petit saint». Si on le battait, il ne ripostait pas et refusait de désigner le coupable. Il ne paraissait pas malheureux et se contentait d'observer les choses et les gens. À la maison, dans la promiscuité et la misère de la rue Mouffetard, il aidait sa

mère, marchande de quatre-saisons, et la suivait, émerveillé, sur le carreau des Halles. Plus tard, devenu l'un des peintres les plus célèbres de Montparnasse, lorsqu'on lui demandait : «*Maître, qui êtes-vous?*», il répondait pudiquement : «*Un petit garçon*».

Commentaire

Simenon a déclaré à plusieurs reprises que c'était son roman préféré, et sans doute le plus personnel. C'était en tout cas un roman exceptionnel dans son oeuvre par le caractère heureux de ce héros (l'un de ses rarissimes personnages sereins) qui conte sa jeunesse de peintre pauvre, s'émerveillant de tout. Ce roman illustre la théorie de l'auteur selon laquelle l'enfance explique l'adulte. Lors de sa parution, les lecteurs furent intrigués par cette bande-annonce qui disait : «*Enfin, je l'ai écrit !*»

“*La patience de Maigret*” (1965)

Roman

Depuis longtemps Maigret surveillait le vieux Palmari, qu'il soupçonnait de diriger un gang de voleurs de bijoux, et sa maîtresse, Aline, son seul contact avec l'extérieur depuis qu'il avait perdu l'usage de ses jambes. Et voilà que Palmari est assassiné. Maigret s'intéresse au représentant Fernand Barillard, ami de la victime et amant d'Aline, à sa femme, Mina, et au vieux père sourd-muet de celle-ci, Jef Claes. Quels liens et quels conflits ont pu se nouer entre ces personnages? Deux jours d'enquête suffisent au commissaire pour couronner des années de patience. Sans qu'il parvienne toutefois à empêcher un second meurtre.

En 1966, à Delfzijl aux Pays-Bas, où il était né, on inaugura la statue de Maigret, un bronze d'à peine 1m 20, où il apparaît massif, un peu bougon, avec sa pipe, son chapeau, son lourd manteau sur les épaules, sa posture caractéristique qui est un croisement entre le marin flamand et l'éclaireur indien. Simenon et de nombreux interprètes du commissaire au cinéma ou à la télévision étaient présents.

“*Maigret et l'affaire Nahour*” (1967)

Roman

En pleine nuit, le docteur Pardon alerte son ami Maigret : un inconnu vient de lui amener une jeune femme, Lina, légèrement blessée par balle. Puis le couple a disparu, donnant de la blessure une explication très sommaire. Le lendemain, un Libanais du nom de Félix Nahour, joueur professionnel, est découvert assassiné dans son hôtel particulier. Il était nul autre que le mari de la jeune femme, dont la police retrouve la trace à Amsterdam, où elle s'est enfuie avec son amant, Vicente, un étudiant colombien. Nahour a-t-il tiré sur sa femme, comme elle le prétend, parce qu'elle voulait demander le divorce? Faut-il croire le secrétaire de Nahour, aux yeux de qui le meurtrier est évidemment l'amant de Lina? Maigret ne parvient pas à se contenter de ces explications trop claires. Il lui faut toute son intuition pour comprendre la mentalité des étrangers dont il s'occupe, et tout son ascendant pour leur faire avouer peu à peu la vérité.

“Le chat”
(1967)

Roman

Émile est un ancien ouvrier au naturel bourru, sans complications comme sans éducation. Marguerite, à l'opposé, est une femme délicate, d'une douceur affectée, mais sournoise et avare, vivant à côté de la vie. Elle provient d'une famille propriétaire, dans le quartier, de nombreux immeubles qu'on est en train de démolir. Ils étaient voisins lorsqu'ils se sont rencontrés par hasard et ils se sont mariés, lui à soixante-cinq ans, elle à soixante-trois, peut-être par peur de la solitude et de la vieillesse. Le souvenir de leur conjoint disparu (sa première femme, Adèle, était une bonne fille d'une gaieté communicative ; son premier mari, Charmois, était un musicien aux manières distinguées) ne fait qu'aviver un manque de compréhension qui ne tarde pas à se muer en hostilité sourde. Une circonstance fortuite amène le drame. Émile est alité ; son chat, Joseph, que Marguerite n'a jamais accepté, disparaît. Émile finit par le découvrir dans la cave, probablement empoisonné. Il comprend qu'à travers le chat, c'est lui qu'on a voulu atteindre. Sa vengeance («*il est temps qu'il devienne méchant à son tour*») se reporte sur le perroquet de Marguerite. Commence alors la petite guerre : les deux vieux ne se parlent plus que par billets. C'est la lente instauration de deux existences parallèles, où les adversaires s'évitent et s'épient. Leurs billets, toujours laconiques, s'efforcent de faire mouche au point sensible. Par des subtilités sans cesse renouvelées, chacun tente de prouver à l'autre que sa présence ne le gêne pas et qu'il n'a pas besoin de lui. Sans qu'ils s'en rendent compte, ce jeu leur est nécessaire : une tentative de vie séparée avorte. Émile revient et Marguerite renonce à chercher des alliés extérieurs. L'enfer recommence, toujours ponctué par le vacarme des démolisseurs du quartier. Un jour, Émile trouve sa femme morte. Est-ce à ce choc qu'il doit le malaise subit qui le fait transporter à l'hôpital? Dans son cerveau embrumé, une seule chose lui devient évidente : il n'est plus rien.

Commentaire

L'intraitable Marguerite a été inspirée à Simenon par sa mère.
Ce roman très noir a fait l'objet, en 1970, d'une remarquable adaptation cinématographique par Pierre Granier-Deferre, avec Simone Signoret et Jean Gabin, qui clôtura ainsi la longue série de ses incarnations de personnages de Simenon.

“Quand j'étais vieux”
(1970)

Autobiographie

L'ouvrage se présente sous la forme d'un journal commencé le 25 juin 1960 et terminé le 12 avril 1962.

Commentaire

Le 24 décembre 1969, Simenon confia : «*En 1960, 1961, 1962, pour des raisons personnelles ou pour des raisons que je ne connais pas, je me suis senti vieux et je me suis mis à écrire dans des cahiers. J'approchais de la soixantaine. J'aurai bientôt soixante-sept ans et il y a longtemps que je ne me sens plus vieux. Je n'éprouve plus le besoin d'écrire dans des cahiers et j'ai donné à mes enfants ceux qui restaient inemployés.*»

C'était la première fois qu'il se livrait de manière aussi personnelle, avec une franchise parfois surprenante.

En 1971, Simenon fut élu membre de l' "American academy of arts and letters".

"Maigret et Monsieur Charles"

(1972)

Roman

Commentaire

Le roman subit un échec et fut le dernier.

Un matin de la fin septembre 1978, après avoir voulu commencer à écrire un roman intitulé "Victor", qui devait être le cent-quatre-vingt-troisième de ses romans publiés sous son véritable nom, et être resté sur la page blanche, Simenon, sa mère étant morte et Marie-Jo étant en pleine dépression, renonça à l'écriture de fiction. Il se rendit d'ailleurs sur le champ à la mairie de Lausanne et y fit changer sur ses papiers la mention «romancier» par la mention «sans profession».

Il vendit sa luxueuse propriété d'Épalinges et vint s'installer dans une petite maison au coeur de Lausanne avec sa dernière compagne, Teresa. Mais, comme s'exprimer par les livres n'était pour lui «*ni une profession ni une distraction, mais un besoin*», il continua à écrire mais des oeuvres autobiographiques :

"Mes dictées"

(1973-1977)

Autobiographie en 21 volumes

Commentaire

Ces réflexions, ces souvenirs, cette nouvelle approche de la vie, furent improvisées au magnétophone.

"Lettre à ma mère"

(1974)

Autobiographie

Un quart de siècle et un océan de méfiance, de non-dits, de rancunes derrière lesquelles avait toujours subsisté une sorte d'inaltérable tendresse séparaient cette mère et ce fils qui, tout au long, se plaint : «*Tout le monde m'admire, sauf toi*». Simenon répète à l'envi qu'écrire a toujours été pour lui un défi lancé à sa mère, qu'il a construit sa vie contre l'éducation qu'elle lui a donnée tout en étant conscient d'avoir hérité son angoisse du lendemain, qu'il n'a cessé de vouloir lui démontrer qu'il pouvait gagner de l'argent.

Commentaire

Cette poignante confession, sans doute l'oeuvre la plus bouleversante de Simenon, fut dictée au magnétophone et adressée à celle qui, après une agonie à laquelle il assista huit jours durant, s'éteignit sans avoir lu un seul de ses livres, à quatre-vingt-onze ans, le 8 décembre 1970, en cet hôpital de Bavière à Liège où le petit Georges servit jadis la messe de six heures du matin. Dans cette

chronique de l'incompréhension entre deux êtres qui n'ont jamais réussi à s'aimer («Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien.») pour n'avoir jamais réussi à se parler, Simenon, dont c'est un des textes les plus noirs, dévoilait enfin le noeud de sa souffrance, faisait des révélations : «*Tu étais née, comme ton père, comme la plupart de tes frères et sœurs, avec une tendance à une certaine morbidesse, on dirait aujourd'hui à la névrose.*», expliquait la présence dans nombre de ses romans d'une image négative de la mère.

“L'âge du roman”
(1981)

Essais

Commentaire

C'était la compilation de quatre textes significatifs et importants :

- “*L'âge du roman*” (1943) ;
- “*Le romancier*” (1945) ;
- une interview de 1956 ;
- “*Le roman de l'homme*” (1948).

L'ensemble constitue un témoignage sobre et sincère qui apportait quelque lumière sur la fécondité, la fameuse «atmosphère», l'art et la conception du travail d'écrivain du célèbre romancier.

Le drame entre ses parents et leur rupture orageuse avaient provoqué, le 19 mai 1978, le suicide de Marie-Jo, vingt-cinq ans, que Simenon adorait et qui l'aimait d'un amour excessif, suicide qui le broya. Il s'enferma et se tut jusqu'au jour où il décida de reprendre la plume pour écrire :

“Mémoires intimes”
(1981)

Autobiographie

Il paraît évident que Simenon a voulu écrire une suite à “*Pedigree*”, et se mettre à nu. «*La mémoire enfin débarrassée du sordide*» et avec une stupéfiante précision, il raconte sa vie. Les lieux, les gens, l'atmosphère, tout est noté. Tel quel. Ce n'est pas le romancier qui tient la plume, mais l'ethnologue.

Commentaire

Simenon s'y livra impudiquement, se révélant pas plus intéressant que ses héros (ce qui met parfaitement en lumière le mystère de la création : comment un individu aussi médiocre a-t-il pu faire vivre une certaine nature humaine?). Il rappela la «*véritable fièvre*» que d'aucuns «*assimilent à la maladie*» dont il brûla pour Denyse Ouimet, mais exposa aussi, crûment, les déchirements entre lui et celle qu'il ne désignait plus, haineusement, que par l'initiale «*D*», et la séparation.

Pour clore ses mémoires, Simenon ouvrit :

“Le livre de Marie-Jo”
(1981)

Autobiographie

«Je t'ai dit un jour, je crois même l'avoir écrit, qu'un être ne meurt pas tout à fait quand il reste bien vivant dans le cœur d'un autre. Or tu es vivante en moi, si vivante que je t'écris et je te parle comme si tu allais me lire ou m'entendre [...] Ce livre ne sera pas mon livre mais le tien.»

Ce livre contient quelques-uns des textes, lettres, poèmes et cassettes que lui avait adressés sa fille qui lui avait presque fait promettre que leurs signatures soient un jour, côte à côte, sur la couverture d'un livre.

Commentaire

Le dialogue entre le père et la fille est pathétique. Ce sont des pages brûlantes d'une tendresse excessive, d'amour de la vie, de larmes, de supplications.

Denyse Ouimet exigea et obtint en justice, dans les jours qui suivirent la sortie de la première édition, aussitôt retirée de la vente, l'élimination de passages qu'elle estimait diffamatoires. Puis elle donna sa version vitriolique de leur histoire dans “*Un oiseau pour le chat*” et dans “*Un phallus d'or*” : d'un amour fou il ne restait plus que la folie et elle finit sa vie, en 1993, dans une clinique psychiatrique.

Simenon, désormais muet, ne recevant plus que sa famille et de rares amis, mena une vie très retirée, toujours réglée au métronome : correspondance, réponse au courrier qui lui parvenait des quatre coins du monde, lecture des journaux et écoute des informations à la télévision ; promenades régulières, plus ou moins longues selon la saison... sans oublier les appels téléphoniques quotidiens de son secrétariat et, plus rarement, la visite de Joyce Aitken, sa fidèle collaboratrice qui s'occupait de la gestion des droits, du renouvellements continuels des contrats et faisait tourner «l'usine Simenon». Le 17 décembre 1984, il fut opéré avec succès d'une tumeur au cerveau, ce qui le libéra comme miraculeusement des maux dont il souffrait : l'ankylose généralisée, des troubles d'équilibre et des douleurs éparses.

Le 24 juin 1985, à Porquerolles, chez son fils Marc où elle s'était depuis peu retirée, Régine Renchon, dite «Tigy», mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, en tenant la main de Mylène Demongeot, sa belle-fille.

En 1989, Simenon, s'il ne cessait de fumer la pipe, dut désormais demeurer assis dans une chaise roulante et, intellectuellement diminué, parla de moins en moins tandis que sa mémoire le trahissait souvent.

Le lundi 4 septembre, à 3 h 30 du matin, il prit la main de Teresa, lui disant : «Enfin, je vais dormir», et il s'éteignit doucement.

Le 6 septembre, il fut incinéré au centre funéraire de Montoie. La nuit suivante, à l'abri des curieux, tout comme lui l'avait fait pour sa fille onze ans plus tôt, Teresa dispersa ses cendres sur l'herbe du jardin, à l'ombre du grand cèdre.

Maigret

Alors que l'Anglaise Agatha Christie a fait du plus célèbre des détectives du XXe siècle, Hercule Poirot, un Belge, c'est le Belge Georges Simenon qui, avec Jules Maigret, créa ce personnage emblématique, mythique et universel, de parfait Français moyen qu'est Jules Amédée François Maigret.

Il se serait inspiré du commissaire Guillaume, qui fit son apprentissage sur les traces de la bande à Bonnot, qui enquêta sur les affaires criminelles les plus retentissantes de l'époque, arrêta une

extraordinaire galerie d'assassins, dont Landru, qui fut nommé en 1930 à la Police Judiciaire à la tête de la «brigade spéciale» et devint le flic le plus médiatique de France. Il est vrai qu'autant Guillaume était svelte et rapide, autant Maigret était corpulent et lent ; que le premier fumait la cigarette, et l'autre la pipe. Mais, pour la finesse psychologique, le bon sens ou le côté bourru, les analogies sont frappantes. C'est ainsi que Guillaume montrait une sombre bonhomie qu'aucune turpitude n'étonnait, qu'il pouvait dire, se fondant sur une longue et tragique expérience : *«L'honnête homme d'aujourd'hui peut être le criminel de demain.»* Mis à la retraite en 1937, il vendit ses souvenirs à *'Paris-Soir'*. Dans ses *"Mémoires"*, Maigret se souvient avoir fêté son entrée à la fameuse brigade de la P.J. en compagnie de son chef, Guillaume, façon pour Simenon de saluer le vrai policier qui lui inspira en partie son commissaire.

Au fil de ses enquêtes, on peut reconstituer la biographie de Maigret.

Il était né, en 1887, à Saint-Fiacre, dans l'Allier, où son père était régisseur du château, comme on le voit dans *"L'affaire Saint-Fiacre"* (1932). Il devint policier un peu par hasard lorsque, à la mort de son père, Évariste Maigret, il décida d'interrompre ses études de médecine. Sa vie fut désormais, d'abord et avant tout, celle de la police judiciaire, de la brigade criminelle de Paris, la «crim» qui siège au 36, quai des Orfèvres, qui est devenu, grâce à lui, l'un des endroits les plus connus de la ville. Devenu le «patron» et le restant pendant plus de trente ans, il gérait en chef de petite entreprise son équipe ou plutôt sa «famille», les inspecteurs Torrence, Janvier, Lucas et le petit Lapointe. Il avait son bureau, son «terrier», au quatrième étage, juste à la sortie de l'escalier recouvert d'un épais linoléum noir. La fenêtre y était toujours grande ouverte, été comme hiver, même quand la brume envahissait la Seine et masquait la statue d'Henri IV. On y trouvait la machine à écrire Olympia des années soixante, le carbone et les rapports, les milliers de fiches de police cartonnées de la salle des archives (*«le grand bain»*). Au bout du couloir poussiéreux, qui mène droit au palais de justice, était tapi le juge Comélieu, l'ennemi intime, car, pour le commissaire, le tribunal *«est l'endroit le moins préparé à juger un criminel»* (*"Maigret aux assises"*).

Bien différent des cérébraux Sherlock Holmes et Hercule Poirot, champions toutes catégories de la déduction, vedettes d'un genre qui, en 1930, n'avait guère évolué, était toujours dominé par des auteurs britanniques dont les romans, quasi scientifiques, étaient des jeux d'énigmes où le stupide policier officiel était invariablement berné par le détective privé ou amateur, le fonctionnaire Jules Maigret menait l'enquête en faisant confiance à son seul pouvoir d'intuition, en suivant son instinct, en se fiant à son flair : *«Comme un chien de chasse, il avait besoin de fureter en personne, de gratter, de renifler les odeurs.»* (*"Mon ami Maigret"*)

Cependant, l'action demeurait peu marquée et, d'ailleurs, dans les *"Maigret"*, il n'y eut pas beaucoup de meurtres. Au cours de son enquête, ce vieux rongeur restait emmuré dans un calme apparent, une tranquillité imperturbable, la précipitation du juge d'instruction lui répugnant. Il marchait longuement dans Paris, dans Meung-sur-Loire ou dans Manhattan, se promenait dans un hôpital ou flânait en plein soleil devant quelques péniches, observait, sans relâche et avec un égal intérêt, le patron d'un chalutier, un mareyeur, des veuves, une Marie du port, un chapelier de La Rochelle, de cassantes épouses, des prostituées fatiguées, des serveuses, des retraités, des médecins à noeud papillon, des chasseurs de boîte de nuit, des dames pipi, d'anciens ministres, des chômeurs, des ivrognes, des souteneurs, des employés qui sortaient des bureaux à six heures du soir, chacun noyé dans son rêve gris. La série des *"Maigret"*, pleine de détails authentiques (*«Tout est vrai, sans que rien soit exact»*, répétait Simenon), constitue ainsi un document sur la société française, touchant à toutes les classes sociales, même si le commissaire s'intéressait plus aux concierges, aux meurtriers de concierges qu'à celui du propriétaire d'un yacht. Mais *«Maigret s'est efforcé d'oublier les différences de surface qui existent entre les hommes, de gratter le vernis pour découvrir, sous les apparences diverses, l'homme tout nu.»* (*"Maigret voyage"*).

Il accumulait patiemment les faits ; se gonflait, comme une éponge, de toutes les données du problème, de la vie presque toujours médiocre qui l'entourait ; s'enquêrait de détails en apparence anodins ; reniflait l'atmosphère, s'en imprégnait, se laissait envahir d'impressions confuses et fugitives ; s'identifiait au milieu, devenait ce milieu.

Il s'installait alors dans son bureau ou à la "Brasserie Dauphine", véritable annexe de la «crim». Il buvait force verres de bière, de rhum, de Pernod, de cognac ou de vin blanc, selon le temps, ingurgitait des sandwiches ou s'installait devant une choucroute bien arrosée de riesling, compulsait son calepin usé, questionnait vaguement témoins et suspects en gardant son indéboulonnable pipe à la bouche qu'il rallumait sans cesse, faisait mine de s'assoupir, rêvassait le parcours du suspect, entrait lentement dans la peau des personnages impliqués.

Alors, après un déclic, se déclenchait un état de transe caractéristique : *«Sa femme comme ses collaborateurs, connaissaient bien cette tête-là. Quai des Orfèvres, quand cela le prenait, on marchait sur la pointe des pieds et on parlait à voix basse, car il était alors capable d'une colère aussi violente que brève qu'il était le premier, ensuite, à regretter. Madame Maigret poussait la prudence jusqu'à ne pas regarder de son côté et feignait de parcourir la page féminine du journal, sans cesser d'être attentive aux réactions de son mari. Lui-même, sans doute, n'aurait-il pas pu dire à quoi il pensait. Peut-être parce qu'il ne pensait pas? Car il ne s'agissait pas d'un raisonnement. C'était un peu comme si les trois personnages du drame s'étaient mis à vivre en lui.»* ("Maigret s'amuse")

Il devinait alors la vérité des rapports entre les acteurs du drame, leur petit secret insignifiant, mais aux graves conséquences, filait une toile d'araignée mentale pour trouver le coupable. Il tisonnait vigoureusement son poêle, téléphonait à Madame Maigret qu'il rentrerait très tard et se faisait monter des sandwiches et de la bière de la "Brasserie Dauphine" car la nuit serait longue. Mais, dans un dénouement qui tenait souvent du tour de passe-passe, le suspect finissait par avouer ce que Maigret savait déjà car il était en empathie avec les criminels qui opposaient en vain à sa perspicacité mensonges et réticences. C'était un enquêteur qui avait quelque chose de paternel en lui qui rassurait, qui montrait de la compassion, qui reconfortait, qui s'inquiétait du sort qui allait être réservé au coupable. D'autant plus que c'était souvent derrière le notable médiocre, le petit fonctionnaire ou le commerçant sans histoire qu'on trouvait un assassin tragique poussé au crime par son malaise existentiel.

Son originalité était que, défiant les règles du roman policier classique, ce qui comptait pour lui, ce n'était pas de savoir qui avait tué, mais pourquoi, jusqu'où l'être humain est capable d'aller. Son objectif n'était pas tant la résolution de l'énigme que la compréhension du criminel, d'où sa lenteur. L'intrigue policière était le prétexte à l'enquête d'un homme qui allait à la rencontre de «l'homme dans la foule, l'être dans la fourmilière humaine» (Max Jacob), *«celui qui se regarde dans le miroir en se rasant et ne se faisant pas d'illusions sur lui-même»*, un être irrémédiablement solitaire. Profondément humain et compréhensif, avant tout curieux des êtres, de *«ces rapports inattendus, indéfinissables, entre les gens et les choses»*, prenant conscience des liens psychologiques entre eux, les considérant avec justesse et pertinence, Maigret descendait dans leur monde intérieur et essayait d'aller au plus profond, s'identifiant à eux (d'autant plus que l'auteur, lui, avait la fibre du mauvais garçon), *«se plaçant en condition, se mettant davantage dans la peau du bonhomme»*. Reflétant en lui-même les minces secrets de ces individus banals, misérables ou ratés, avec une bienveillance qui conférait à son réalisme une grandeur tragique, il était un *«raccommodeur de destinées»*, comme se plaisait à le surnommer Simenon. *«Plus qu'un commissaire, c'est un médecin, un avocat, un confesseur, mais avant tout un peseur d'âmes»*, écrivit Thomas Narcejac. Sa devise était *«Comprendre et ne pas juger»*.

Il avait déjà quarante-cinq ans quand il apparut pour la première fois dans "Pietr le Letton" : *«Il formait en quelque sorte un bloc que l'atmosphère se refusait à assimiler. Il ne portait ni moustaches ni souliers à fortes semelles. Ses vêtements étaient de laine assez fine, de bonne coupe. Enfin, il se rasait chaque matin et ses mains étaient soignées. Mais la charpente était plébéienne. Il était énorme et osseux. Des muscles durs se dessinaient sous le veston, déformaient vite ses pantalons les plus neufs. Il avait surtout une façon bien à lui de se camper quelque part qui n'était pas sans avoir déplu à maints de ses collègues eux-mêmes. C'était plus que de l'assurance, et pourtant ce n'était pas de l'orgueil. Il arrivait, d'un seul bloc, et dès lors il semblait que tout dût se briser contre ce bloc, soit qu'il avançât, soit qu'il restât planté sur les jambes un peu écartées. La pipe était rivée dans la mâchoire. Peut-être, au fond, était-ce un parti pris de vulgarité, de confiance en soi?»* Et il a gardé à peu près le

même âge, tandis que son auteur qui, au début, le considérait comme un vieux monsieur, a vieilli et s'est mis à avoir à son égard une attitude quelque peu paternelle.

C'était donc un homme ordinaire, un bonhomme un peu rustre mais tout à fait convenable, aux goûts simples, débonnaire, papelard, mais aussi, en Français typique, souvent maussade, râleur, bourru, grognon et ronchon, ses silences, ses ruminations étant fameux. Il faisait preuve à la fois de lucidité, de bonté, de patience, de scepticisme et de conscience professionnelle.

Bon mari, il n'avait qu'un souhait : retrouver Mme Maigret dans leur appartement du 132, boulevard Richard Lenoir, dans le XI^e arrondissement, que jamais ils n'ont quitté. Quand il rentrait chez lui, il n'a pas besoin de clés : elle lui ouvrait invariablement la porte, comme si elle l'avait senti monter dans les escaliers. D'origine alsacienne, Louise Léonard était une brave femme, rondouillarde au bon caractère, qui menait son ménage à la perfection. Marié depuis 1912, le couple Maigret n'eut jamais d'enfant : *«J'étais incapable de montrer Maigret rentrant chez lui et retrouvant un ou deux gosses. Qu'allait-il leur dire, comment allait-il réagir à leurs cris, comment ferait-il la nuit pour leur donner le biberon, si Mme Maigret était un peu malade? Je ne le savais pas.»*, expliqua Simenon en 1975.

Mais leur relation s'épanouissait surtout dans la gastronomie. Amoureusement, elle lui mitonnait ses plats favoris (on a d'ailleurs publié un *“Cahier de recettes de madame Maigret”*) : blanquette de veau, rôti de porc aux lentilles, fricandeaux à l'oseille et autres hachis parmentier qui égrénaient invariablement les jours de la semaine, tandis qu'un verre de pruneau ponctuait rituellement l'après-dîner où il trônait dans leur salon. Aussi n'eut-il donc pas d'histoire d'amour extra-conjugales !

S'il avait déjà quarante-cinq ans quand il apparut pour la première fois, il afficha à peine soixante ans dans sa dernière enquête parue en 1972 (*“Maigret et Monsieur Charles”*). Mais on l'avait déjà vu consommer la retraite bien méritée dont il rêvait et qu'il passait à Meung-sur-Loire, non loin de Blois, dans une jolie maison avec un jardin bordant le fleuve, sirotant parfois, au “Café du Commerce”, une framboise d'Alsace ou un «calva», et se penchant sur son passé (*“Les mémoires de Maigret”*, 1950).

Avec ce père sans enfants et plein de compassion pour les victimes, mais plus encore pour les coupables, Simenon avait idéalisé un père qu'il avait visiblement adoré. Et lui, chez qui tout était placé sous le signe de l'excès, qui se disait, dans *“Les mémoires de Maigret”*, attiré par les extrêmes, qui était un marginal, a donc créé avec cet homme modéré son exact contraire.

Mais il est devenu le plus illustre des policiers français, illustrant un type nouveau de roman policier dont Simenon fut le pionnier : le roman de procédure où l'enquêteur intelligent est un policier professionnel qui accomplit sa tâche quotidienne. Et c'est après lui qu'on ne s'est plus contenté de la simple solution d'un problème, mais qu'on a voulu comprendre le criminel, le prendre en charge.

Cependant, à bien y regarder, c'est un fonctionnaire de police assez calamiteux car il préférait le témoignage d'une prostituée aux indices recueillis par Lucas ; il lisait distraitemment les rapports, même celui du médecin légiste ; il suivait des pistes bizarres ; il avait des intuitions inexplicables ; il terminait son enquête par une entourloupette. Ce flic approximatif serait, aujourd'hui, recalé au concours des inspecteurs. Et Simenon avait lui-même reconnu : *«En principe un commissaire de la PJ ne court pas les rues et les bistrotts à la recherche d'un assassin. C'est un monsieur important qui passe la plupart de son temps dans son bureau, dirige, tel, dans son QG, un général, une petite armée de brigadiers, d'inspecteurs et de techniciens.»* (*“Mon ami Maigret”*)

La rédaction des *“Maigret”* était devenue pour Simenon un délassément entre deux de ces romans qu'il appelait ses *«romans durs»*. Et, frappé par l'irruption de Mai 68 et l'explosion des mœurs rigides, le commissaire Maigret dut remiser ses charentaises et son demi de bière. Il avait été le dernier à ne pas avoir brisé le concept de lutte des classes. On comprend qu'il soit mort avec l'irruption des possibles et l'explosion des morales rigides.

On compte cent deux *“Maigret”* par rapport à cent soixante “non Maigret”. La série tient donc une place essentielle dans l'oeuvre de Simenon dont elle a fait un écrivain vraiment populaire.

Maigret, avec sa panoplie d'accessoires et de manies (la pipe, la bière, le chapeau melon, Madame Maigret, etc.), sur laquelle Simenon insistait de manière si régulière, a été du pain béni pour les réalisateurs au cinéma et à la télévision. Une quinzaine d'acteurs ont tenu le rôle du commissaire : les

Français Abel Tarride, Pierre Renoir (que Simenon a jugé le meilleur Maigret car il savait qu'il n'était qu'un fonctionnaire), Harry Baur, Albert Préjean, Michel Simon, Jean Gabin, Maurice Manson ; les Anglais Charles Laughton, Richard Harris, Rupert Davies ; l'Italien Gino Cervi ; l'Allemand Heinz Ruhmann ; le Néerlandais Jan Teuling ; le Russe Boris Tenine ; le Japonais Kinya Aikawa ; etc..

Quand, en 1967, à la télévision, Jean Richard apporta sa joviale sobriété à Maigret, qui aurait pu deviner qu'il le tiendrait jusqu'en 1990 dans quatre-vingt-huit épisodes (soit la quasi-totalité des cent une enquêtes)? Dès 1991, Bruno Cremer prit le relais, avec une présence plus intense, plus dramatique ; il l'a joué à trente reprises, mais Simenon ne l'a pas vu.

Simenon

Pour reprendre le titre du premier livre qui fut consacré à Simenon en 1950 par Thomas Narcejac, il existe bien un «cas Simenon», une légende qu'il a d'ailleurs contribué à créer de son vivant, et qui a peut-être nui à l'œuvre. La création chez Simenon, le plus prolifique des écrivains de langue française, demeure en effet un mystère, et va certainement le rester pour l'éternité.

S'expliquerait-elle parce qu'il n'a jamais été bien dans sa peau, hanté par un père adoré mais trop tôt disparu et par une mère qui l'avait méprisé? Pour se les approprier, n'aurait-il pas eu d'autre issue que de les inventer à coups de romans? N'a-t-il pas écrit par défi à sa mère, pour chercher à gagner son amour et son admiration? Il n'y parvint jamais, mais c'est bien après sa mort qu'il a cessé d'écrire. Il est sûr qu'il n'a pas écrit pour, comme certains, pour compenser quelque impuissance sexuelle, car il est célèbre aussi pour son activité en ce domaine. Il évalua qu'il avait eu des relations avec dix mille femmes, calculant cependant qu'ayant commencé dès l'âge de treize ans, «*Cela n'en fait qu'une tous les deux jours et demi*», ajoutant : «*Ce n'était pas du tout un vice. J'avais besoin de communiquer. Je cherchais le contact humain, ayant eu la déveine d'être marié deux fois et que, chaque fois, ça avait été un ratage. Je ne suis pas un homme fidèle, mais je n'ai jamais trompé ma femme, car j'ai toujours dit ce que je faisais*». Il faut dire qu'il eut surtout recours à la fréquentation régulière de prostituées. Sa sexualité violente, frustrée, morbide même, est-elle née, elle aussi, de la haine de la figure maternelle, de la peur de la femme d'intérieur, de l'intérieur de la femme, qu'il avoua à Gide : «*Je n'ai jamais parlé de l'amour autrement que comme d'un accident, voire d'une maladie, presque d'une maladie honteuse*.»?

En tout cas, il a confié, dans «*Quand j'étais vieux*», qu'être écrivain, c'était pour lui se faire «*redresseur de destinées*», être une sorte de «*Maigret médecin*», de «*psychanalyste*». Tout le monde n'a pas la chance de refaire sa vie en écrivant celle des autres.

Doté d'un don de l'observation développé (il fut aussi un photographe et un collectionneur de photos), il avait la faculté de s'imprégner, comme une éponge, de tout ce qu'il voyait ou sentait, l'odorat étant très important pour lui et ses romans naissant souvent du souvenir d'une odeur. Mais il disposa aussi d'un imaginaire d'une puissance exceptionnelle. Le personnage, pour lequel, prétendit-il, il n'a jamais transposé une personne qu'il connaissait telle quelle («*On ne fait un personnage qu'avec une multitude et encore en ajoutant quelque chose*») naissait en lui et l'investissait. Il se mettait alors dans sa peau et imaginait les réactions qu'il pourrait avoir. Pour cela, il empruntait à ses souvenirs, mais pouvait aussi se documenter abondamment, se rendre sur le lieu choisi. Puis, s'astreignant à une discipline d'enfer obéissant à des règles immuables, il établissait des repères qui marquaient l'espace blanc où il allait s'élancer : plan des lieux sur des enveloppes jaunes, indications précises (par exemple, les horaires des chemins de fer), noms des personnages (choisis dans l'annuaire et en tenant compte de leurs caractéristiques), leurs généalogies, leurs métiers, leurs habitudes et leurs traits de caractère. Et il fut le champion de ce que Stendhal appelait «le petit fait vrai», de l'effet de réel, de la touche vériste qui vient authentifier un lieu, une situation, un personnage.

Avant d'écrire un nouvel ouvrage, il se retirait du monde durant plusieurs jours, allongeait sa promenade, s'imprégnait lentement du personnage, ressentait les premières douleurs nécessaires à ce qui ressemblait à un accouchement. «*Chaque fois que je commence, je suis effrayé, chaque fois que je finis, je suis immensément soulagé. Il me faut écrire pour me débarrasser de mes émotions,*

autrement je serais psychopathe», a-t-il expliqué. Son ami Chaplin lui faisait remarquer qu'alors que les autres doivent, pour soigner leurs névroses, aller consulter un psychiatre et le payer, eux pouvaient faire un film ou un roman, se libérer ainsi de leurs problèmes et être payés pour ça !

Puis, après avoir soigneusement taillé ses crayons (mais les "*Maigret*" étaient dactylographiés), il se lançait dans une rédaction forcenée car, opérant avec une régularité d'horloger, il écrivait, toujours le matin, un chapitre par jour, au risque, s'il ne se tenait pas à cette norme, de perdre le fil et tout intérêt pour l'oeuvre qui était alors abandonnée. Aussi son rythme de production, dans sa jeunesse et jusqu'en sa quarantaine, donne le vertige. Un roman lui demandait onze jours d'écriture et quatre de relecture, les corrections allant toujours dans le sens de l'allègement, car il préférait laisser les choses brutes. Le travail se faisait dans l'isolement, l'écrivain se fermant littéralement au monde extérieur, se trouvant dans un état psychologique très déconstruit, ne sachant plus qui il était, tout son corps participant, transpirant, dans ce temps de souffrance mentale et physique. Lui qui reconnaissait l'obstination comme sa plus grande qualité, qui disait ne pas avoir beaucoup d'imagination, a d'ailleurs cessé d'écrire de la fiction quand il n'a plus eu la force physique de laisser grandir un personnage en lui. Il disait aussi qu'un romancier qui n'est pas content de lui (or, selon lui, l'artiste n'est jamais content de lui) a besoin d'en sortir en créant des personnages.

L'intrigue était souvent assez primaire, simple, courte, limpide, sans rebondissements, mais menée tambour-battant, sans être haletante. Marcel Aymé a pu dire : «Simenon, c'est Balzac moins les longueurs». Romancier bref, il ne montrait que les moments essentiels, donnait une impression de vie brute et immédiate, sans transposition lyrique ou ironique. Pour lui, l'important n'était pas le mécanisme du suspense et on a pu lui reprocher de rafistoler toujours la même enquête avec des personnages différents. Le personnage était «*placé dans une situation telle que, en réagissant, il devra aller jusqu'au bout de lui-même*», en accord avec une conception du roman qu'il définissait ainsi à la fin de sa carrière : «*Le roman consiste à créer un groupe social quelconque, cinq ou six personnes, peu importe, autour d'un personnage central, et il ne reste plus à l'auteur qu'à se mettre dans la peau de ce personnage central.*» Il écrivait vite parce que, selon lui, il était impatient de savoir ce qui allait se passer, de savoir comment son personnage, avec lequel il vivait en osmose, qui investissait littéralement l'écrivain-médium qu'il était, allait réagir en tâtonnant vers un dénouement qu'ils découvraient ensemble.

Sa mise en scène ne s'embarrassait pas d'effets : c'était d'une façon bien à lui qu'en quelques phrases, il campait son décor et ses personnages. Jusqu'en 1938, il a surtout employé une narration classique (point de vue objectif), puis il recourut de plus en plus à la première personne. Son style, si peu élaboré en apparence, est très efficace et tire sa force d'une langue simple, immédiatement intelligible. L'écrivain, fidèle au conseil que lui avait donné Colette, «Surtout, pas de littérature ! Écrire simplement», a pris et gardé le parti de l'élagage, du dépouillement, de la fausse simplicité. Car c'est à dessein que son écriture, tendue vers l'essentiel, balançant entre constat et questionnement, fut blanche, neutre, clinique, qu'il restait toujours absent et que sa maîtrise d'écrivain ne se décelait jamais. Il possédait un tempérament assez fort pour ne pas craindre de paraître banal et pour finalement imposer un univers aussi personnel que celui de n'importe quel grand artiste.

La phrase ne comporte pas d'adverbe, peu d'adjectifs. Le lexique est limité à mille mots, mais des mots justes, compris de tout le monde et facilement traduisibles dans des langues étrangères, des verbes passe-partout. Le langage est fondamentalement non académique, presque simpliste. C'est un langage parlé dont les mots poétiques sont bannis : «*Crépuscule, c'est beau, mais ça ne dit rien*», déclara-t-il. «*Mon effort constant a été de n'employer que des mots qui aient le poids de la matière, des mots qui aient trois dimensions, comme une table, une maison, un verre d'eau*». Dans des phrases fluides, à la syntaxe élémentaire, des paragraphes courts, il procédait à petites touches imperceptibles, sans falbalas littéraires. Entre deux images, il a toujours choisi la plus plate, faisant souvent de sa prose une insondable mer grise. Mais, avec cette formidable économie de moyens et grâce à la rapidité avec laquelle il écrivait, il parvenait à entretenir ce qui fait l'intérêt de toute oeuvre, la tension, et à faire entendre une musique étonnante (une musique de chambre... de bonne ! diront de mauvaises langues). Aussi, au bout de quelques lignes, le lecteur tombe-t-il sous le charme, séduit

par sa façon de décrire les lieux, de faire progresser petit à petit les informations, de nous faire entrer à l'intérieur des personnages, de faire vivre une histoire, et ne peut plus lâcher le livre sans l'avoir terminé.

Dans ses romans policiers ou dans ses «romans durs» (auxquels il accordait le plus d'importance et sur lesquels il comptait pour devenir «un écrivain à part entière», se plaignant : «*Pauvre vieux Maigret ! S'il savait le tort qu'il me fait sans le vouloir...*»), il a fait vivre des individus plutôt ordinaires, dont il parvenait à faire des personnages romanesques, car il avait le souci de l'épaisseur humaine. Ses descriptions phénoménologiques de leurs comportements et de leurs mobiles devenaient de véritables enquêtes psychologiques où il a exprimé tous les sentiments humains, décrit les souffrances, les luttes de «l'homme nu», «sans les masques ou les vêtements d'apparat, à la recherche de son identité profonde», qui construit seul son histoire : «*Car mes personnages, s'ils sont vrais, ont leur logique à eux contre laquelle ma logique d'auteur ne peut rien*» : il n'y a plus qu'à les laisser vivre, aller jusqu'au bout. Ce sont des êtres quelconques, ce dont il s'est justifié dans une lettre à Gide, envoyée d'Arizona en mars 1948 : «*Si je prends des hommes très quelconques, c'est que pour moi ils représentent davantage l'homme qu'un normalien, un général, un dictateur, un savant, un génie quelconque. Et si mes personnages ratent, c'est que l'homme rate, fatalement. Il rate consciemment ou inconsciemment. C'est même à mes yeux, le seul drame : la disproportion entre ce que l'homme voudrait, pourrait être, entre ses aspirations et ses possibilités [...] La seule issue, c'est la sérénité - ou la sainteté. Et je n'y suis pas encore.*» Gide crut pouvoir contredire cette conception : «On a beaucoup insisté sur la médiocrité des personnages de Simenon, mais ce que je remarque et qui me touche, c'est le sentiment angoissant, atroce, qu'ils ont de cette médiocrité où ils vivent ; c'est l'effort, parfois, qu'ils font pour en sortir et qui, le plus souvent, les plonge plus avant encore dans l'angoisse». En fait, ils étaient bien des vaincus qui n'avaient que rarement des réveils, des étincelles, des emportements, des fièvres amoureuses, des délires, de géniales noirceurs, mais étaient alors brusquement plongés dans un drame qui les dépassait et les détruisait totalement. À la question posée dans «*Maigret et son mort*» : «*Qu'est-ce qu'ils fabriquaient du matin au soir?*» tous auraient pu répondre : «*Rien. Ils dormaient, mangeaient, buvaient, jouaient aux cartes. Ils étaient assez tranquilles*».

De cet homme quelconque, moyen, médiocre, qui vit en passion douloureuse une existence très ordinaire, qui rumine échecs et déceptions au sein du cercle étroit de sa vie, qui semble se complaire dans le sordide, qui parfois cherche désespérément à se sortir violemment de la crise dans laquelle il est plongé, Simenon a révélé la part de bassesse, sans qu'il y ait chez lui de personnages ignobles. Montrant une connaissance profonde de l'être humain et de ses motivations les plus profondes, il excella à débusquer dans les existences les plus ordinaires les paradoxes du cœur humain, les énigmes de la personnalité et du destin, «*le passage de la ligne*» (titre d'un de ses livres), la fracture capitale dans la vie de ses personnages où, déstabilisés par un coup de tête du cours des choses, ils perdent le nord et avancent à tâtons dans la nuit. Avec une lenteur envoûtante, il élucida les nostalgies inavouées et les haines cachées sous les relations quotidiennes de la vie familiale, où l'incommunicabilité est le grand ressort des drames. Il a su saisir ce moment de la vie où l'on a le sentiment d'avoir perdu le contact, de ne plus savoir comment dire ce qu'on pense. Ce malaise est le thème, le noeud de toutes ses créations. Et il l'a exprimé de manière universelle, que l'action se situe aux États-Unis, en France, en Russie, en Turquie, en Afrique noire. Pour lui, qui a mis sur pied un univers complexe, d'une grande cohérence, les êtres humains sont, à la racine, tous pareils. La mosaïque immense de ses romans, dans leur diversité et leur monolithisme tout à la fois, forme une sorte d'unique roman de l'être humain.

Romancier freudien, il a déclaré : «*Au fond, un roman que j'écrirais consciemment serait probablement très mauvais. Il ne faut pas que l'intelligence intervienne pendant l'écriture du roman*». Il n'y a pas de roman de lui qui ne soit hanté d'un désir trouble et comme refoulé, et il y en a beaucoup qu'il a nourris de ses fantasmes les plus intimes. Il pensait que l'enfance explique l'adulte. Il donnait pour règle de suivre ses instincts car on ne les contrecarre pas longtemps. Pourtant, ses héros luttent contre leurs défauts, mais sans délire, ni fièvre amoureuse, ni emportement ou révolte. Car la lutte

contre le mal est inégale et ils finissent par perdre. Ces «ratés de l'aventure» ne sont pas toujours coupables bien que jamais innocents.

Sociologue, il a, à l'instar de Balzac et de Zola, peint avec réalisme la société du vingtième siècle, faisant de véritables études de milieux, mesurant les chances personnelles dans tel ou tel contexte géographique, économique, social. Mais il connaissait mieux que ces prédécesseurs les différents métiers, les différentes professions. Son monde est un monde fatigué historiquement, épuisé moralement, un monde cloisonné, car il sut apprécier avec justesse les classes sociales et les limites de chacune. Parfois, un personnage dépassait sa classe sociale, mais, quand il mourait, quelqu'un tranchait : «Il n'était pas de notre monde..» Simenon se méfiait des riches, des supérieurs, des juges, des grands de ce monde, détestait les gens qui paradent, faisait voler en éclats le petit théâtre des convenances. Fidèle au courant du réalisme poétique qui a traversé les années trente, il fut l'observateur subtil de l'homme de la rue ; des gens ordinaires accablés, qui étouffaient leurs battements de coeur et préféraient l'échouage à la turbulence, chacun réfugié dans son métier ; du petit peuple auquel on peut se mêler que dans les bistrots ; des petits-bourgeois médiocres, mal dans leur peau moite. Il montra des vies frileuses, mal irriguées, dans un univers de napperons, de veuves à bigoudis, de femmes maigres, de pantoufles. Cet univers aux couleurs ternes a fait dire qu'il n'écrit pas des romans noirs, mais des romans gris, se passant dans des villes tristes, des ports dans la brume, des rues sous la pluie, dans «*la grisaille pissieuse*».

Dans l'avant-propos de 1968 à l'un de ses rares textes théoriques, "*L'âge du roman*", Simenon se déclara «*malhabile à préciser ses idées*» : «*Ai-je seulement des idées? Je dirai plus volontiers mes intuitions.*» Gide avait noté dans son "*Journal*", en 1948 : «Les sujets de Simenon sont souvent d'un intérêt psychologique et éthique profond ; mais insuffisamment indiqués, comme s'il ne se rendait pas compte lui-même de leur importance ou comme s'il s'attendait à être compris à demi-mot. C'est par là qu'il m'attire et me retient. Il écrit pour "le gros public", c'est entendu ; mais les délicats et raffinés y trouvent leur compte, dès qu'ils consentent à le prendre au sérieux. Il fait réfléchir ; et pour bien peu ce serait le comble de l'art ; combien supérieur en ceci à ces romanciers pesants qui ne nous ne font grâce d'aucun commentaire. Simenon expose un fait particulier, d'intérêt général peut-être ; mais se garde de généraliser : c'est affaire au lecteur.». Pour Henry Miller, «Maigret, comme son créateur n'est ni un optimiste ni un pessimiste, mais quelqu'un qui voit clair et loin et large». Aussi ne s'encombra-t-il pas de théorie, de métaphysique, de prêchi-prêcha, ne plaida pas pour quelque paroisse que ce soit, ne signa aucune pétition, ne révéla à personne ses convictions philosophiques ou politiques. Après les articles antisémites de sa jeunesse, son oeuvre ne laissa aucun soupçon de racisme. Il s'en dégage une philosophie simpliste, une dénonciation de l'idéalisme :

- «*Je crois, je sens, que le premier sentiment de l'animal humain, comme celui des autres animaux, celui qui persiste avec le plus de force, qui engendre peut-être tous les autres, est la peur.*»

- «*Nous sommes pratiquement tous des ratés.*»

- «*Il faut croire que l'homme a voulu vivre en société, puisque la société existe, mais aussi depuis qu'elle existe, l'homme emploie une bonne part de son énergie et de son astuce à lutter contre elle.*» ("*Le grand Bob*").

- «*Nous avons bâti un homme type, qui varie selon les époques, et nous nous y raccrochons si bien que nous considérons comme un malade ou comme un monstre tout ce qui ne lui ressemble pas. Une des causes de nos propres tortures n'est-elle pas la découverte, que nous ne tardons pas à faire, que nous n'y ressemblons pas nous-mêmes?*» ("*Le fils*").

Son regard sur l'humanité était si sévère qu'il considérait que cette société figée, immobile, était immuable, ni transformable ni améliorable. Restant fidèle à sa devise «*Comprendre sans juger*», il donna des peintures sans morale apparente, qui tendaient à relativiser la notion de culpabilité, à montrer que «le métier d'homme est difficile».

Animé d'une prodigieuse force de travail, Simenon a pu, sans jamais changer en fonction des modes, produire des romans à la chaîne, quatre dans une mauvaise année et jusqu'à vingt lorsqu'il était au mieux de sa forme. Peut-être l'écrivain le plus fécond du siècle, il se définissait lui-même comme

«l'arbre à romans», et sa facilité laisse pantois. Sans avoir jamais eu recours à un «nègre», il a publié quelque trois cent trente romans, aligné plus de vingt-cinq mille pages.

Les romans étaient publiés à très grand tirage (sept cent millions d'exemplaires vendus à travers le monde), dans quarante pays, traduits en cinquante-cing langues, braille y compris, ce qui fait de lui le quatrième auteur francophone le plus traduit au monde après Jules Verne, Perrault ou Gosciny mais devant Balzac et Dumas. On est venu à dire, pour désigner une ambiance, un décor, «un simenon» comme on dit «c'est du zola», «c'est du disney», «c'est du hitchcock». Rarissimes sont les créateurs qui acquièrent de leur vivant pareille notoriété, qui ressemble à une canonisation populaire.

Mais, en dépit ou à cause de ce succès, comme si la popularité et le génie, vieux débat s'il en est, ne pouvaient tout simplement pas se côtoyer, Simenon a évidemment été boudé par les intellectuels, snobé par le milieu littéraire avec lequel il eut peu de relations et qui le dédaignait parce qu'il restait hors norme ; qu'il était un brin énigmatique par la vie instinctive et bouillonnante qu'il menait ; qu'il pratiquait un genre qui avait mauvais genre : le roman policier ; que son image était entachée d'un péché originel : le roman populaire, d'autant plus qu'il faisait l'objet d'une production industrielle ; qu'il voulait être lu, ce qui est suspect : *«Ce que je cherche, c'est que les gens lisent, me lisent. Parce que, quand ils me lisent, ça veut dire que je ne me suis pas trompé sur l'homme. Vous comprenez? Si mes personnages étaient faux, on ne me lirait pas en ouzbek, en caucasien, en lituanien, dans tous les pays d'Amérique du Sud, etc.»*.

S'il a passionné les biographes, Thomas Narcejac étant intéressé par son «cas» (1950), Roger Stéphane par son «dossier» (1961), Denis Tillinac par son «mystère» (1980), Fenton Bresler par son «énigme» (1985), la critique officielle l'a longtemps tenu à l'écart avec suspicion, le considérant comme un marginal de la vraie littérature, le traitant de «Balzac du pauvre», oubliant qu'il existe aussi chez Balzac des ouvrages mineurs ou imparfaits, pensant que le bon écrivain doit distiller longuement ses livres, s'irritant d'une telle abondance. On se moqua de «l'usine Simenon» ; on nia, par le silence, des ouvrages de haute tenue dont André Gide, le premier, avait pourtant proclamé l'importance à la fin des années trente mais sans réellement convaincre.

C'est d'ailleurs avec l'appui d'André Gide qu'en 1934, il avait quitté Fayard pour entrer chez Gallimard, qui représentait à ses yeux la consécration. Cependant, lui reprochant de ne pas lui avoir offert d'emblée les honneurs de «La collection blanche», d'avoir été défaillante sur la promotion et la distribution et pingre sur ses droits d'auteur, il la quitta en 1948 pour retourner chez un éditeur de grande diffusion, «Les Presses de la Cité». En 1961, Bernard de Fallois le fit entrer dans «La bibliothèque idéale» de Gallimard en déclarant : «On a joué longtemps à le découvrir. Le moment est peut-être venu de chercher à le comprendre.» À lui, qui s'était fait remarquer dès ses débuts en 1931, qui n'obtint de reconnaissance qu'en Belgique, où, en 1952, l'Académie royale de langue et de littérature françaises l'élit en son sein, où, en 1973, l'Université de Liège lui décerna un diplôme de docteur «honoris causa», à qui une rumeur promit le prix Nobel car, en dehors de la France, on ne procède pas à une séparation entre roman populaire et roman noble, la vraie consécration est venue en 2003 quand, pour célébrer le centenaire de sa naissance, «La bibliothèque de la Pléiade» l'intronisa dans son panthéon littéraire en deux volumes sur papier bible qui contiennent vingt et un romans (cinq Maigret, seize «romans durs») qui permettent de donner une vue d'ensemble de l'oeuvre dans le temps en dosant des titres représentatifs de la période française, de la période américaine et de la période suisse ; de faire en sorte que les thèmes les plus marquants soient représentés. Ce fut un succès d'édition sans précédent, pour cette prestigieuse (et coûteuse) collection : trente mille coffrets furent vendus en quelques mois et on dut procéder à huit réimpressions.

Georges Simenon a-t-il eu sa revanche à l'écran? Réservoir d'intrigues et d'ambiances, comédie humaine où sont mis à nu des êtres simples au destin tragique, son oeuvre ne pouvait qu'attirer réalisateurs et scénaristes. Il a d'ailleurs affirmé : *«Si je n'avais pas été romancier, j'aurais probablement été metteur en scène. Mais alors, j'aurais voulu réaliser la mise en scène entière, c'est-à-dire écrire mon histoire pour le cinéma directement et faire tout mon film de A jusqu'à Z. [...] Quand j'écris un roman, je suis tout seul dans mon bureau. [...] Tandis que le cinéma, mettant en jeu d'énormes capitaux et un grand nombre de gens, vous délègue au moins vingt personnes qui sont continuellement derrière vous pour vous faire changer ce que vous avez écrit.»* C'est qu'il avait subi

au cinéma bien des mésaventures, en venant à qualifier cette industrie de «putain», son association avec elle ayant été conflictuelle, tumultueuse, souvent stérile. Pourtant, il y compta de nombreux amis et y trouva son compte en espèces sonnantes et trébuchantes.

Après les déconvenues subies avec les adaptations de "La nuit du carrefour" et du "Chien jaune" qu'il commenta ainsi : ces deux films sont ratés «non par la faute de ceux qui les ont faits mais par la faute de ceux qui les ont payés», il décida d'adapter lui-même "La tête d'un homme", en contrôlant la totalité de la chaîne de production. Mais il échoua et se mit alors en quarantaine du milieu, refusant toute autre proposition durant six ans. Cependant, la simplicité de son style, son ancrage dans la réalité, faisaient de son oeuvre un vivier de choix pour un certain cinéma réaliste français des années trente, puis pour celui des années de l'Occupation où il fut l'écrivain francophone le plus adapté, un record qu'il regretta. Si, après-guerre, "la Nouvelle Vague" l'ignora totalement, il trouva des fidèles parmi les tenants d'un certain classicisme : Jean Delannoy (trois films), Henri Verneuil (trois films), Pierre Granier-Defferre (quatre films).

Si la France fut la plus grande consommatrice de Simenon au cinéma, il fut aussi l'auteur le plus internationalement adapté, en particulier par les cinéastes d'Hollywood où sa cote fut un temps très élevée. Aux États-Unis, il fit encore une tentative d'adaptation, celle de "Feux rouges" (1953).

D'une façon générale, il ne participa pas aux adaptations de ses romans : «Quand j'écris, je vois mes personnages très nettement, mais pas les autres, et l'acteur ne correspond pas. Tout me semble faux. À chacun son métier.» Persuadé d'être trahi, il cessa même d'aller voir les films tirés de son oeuvre. Il ne cessait de dénoncer les magouilles des marchands. Et il se plaignait : «Ce qui me terrifie dans le cinéma c'est qu'il laisse si peu de trace [...] et moins [...] pour un film qui a coûté des millions qu'un volume de douze francs.»

Cependant, sa relation avec le monde du cinéma étant tout à fait ambiguë, il fut un habitué du Festival de Cannes, qu'il fréquenta à titre privé pendant plusieurs années, pour explorer les coulisses du «show-business». En 1960, il présida même le jury, mais ce fut l'occasion d'un bras de fer entre l'écrivain et la «caste» cinématographique. Il s'opposa d'abord à la présence (non statutaire mais traditionnelle) du délégué général du Festival, Robert Fabre-Lebret, aux réunions du jury. Les débats de celui-ci, d'abord traités avec légèreté par certains membres, finirent en bataille rangée. Par goût de la contradiction mais peut-être aussi parce que le film raillait les arrivistes, les mondains, la «jet-set» naissante et les journalistes à scandale, toute une multitude qu'il abhorrait lui-même, Simenon défendit l'attribution de la Palme d'or à "La dolce vita" de Fellini. Il obtint gain de cause et remit le prix au réalisateur italien, sous les sifflets. Simenon, une fois de plus, fut déçu par le milieu. Mais il gagna l'amitié de Fellini et en résulta une correspondance de vingt ans qu'on peut découvrir dans "Carissimo Simenon - Mon cher Fellini". Pourtant, aux antipodes de son style, celui-ci ne l'adapta jamais...

Après cette dernière escarmouche, il était clair pour lui que le cinéma ne serait jamais matière à satisfaction artistique. Cependant, si, à la fin des années 60, son ami de toujours Jean Renoir ou un Marcel Carné rêvaient encore d'adapter tel ou tel de ses romans, le rythme des adaptations se ralentit dès les années 70, même si les options ou les achats de droits se multiplièrent et devinrent sa première source de revenus. L'époque, le style et les personnages de Simenon devenaient désuets. Seuls des cinéastes dotés d'un univers personnel fort parvinrent encore à transcender l'une ou l'autre de ses oeuvres : Bertrand Tavernier avec "L'horloger de Saint-Paul" (1974), Patrice Leconte avec "Monsieur Hire" (1989), Claude Chabrol, grand amateur de l'écrivain («C'est le romancier du XXe siècle le plus proche de mon coeur, le plus proche de ce que j'aime»), réalisateur au demeurant très simenonien dans son observation critique de la bourgeoisie, avec ses adaptations des "Fantômes du chapelier" (1982) et de "Betty" (1991) et selon qui «ses livres contiennent tous les éléments indispensables et presque suffisants pour faire un bon film. Quand on l'adapte, il ne faut pas faire le malin, il ne faut pas étoffer», Cédric Kahn avec "Feux rouges" (2003).

Ainsi, en soixante-dix ans, l'oeuvre de Simenon a donné lieu à cinquante-huit films pour le grand écran (quarante-sept français et onze étrangers), compte tenu des «emakes» Mais, justement, contrairement à la réputation qui lui est faite, il n'est pas l'auteur le plus adapté à l'écran. Son palmarès n'est pas négligeable, mais il est limité, si l'on considère la richesse du gisement de sujets

qu'il a offert avec ses deux cent trente romans oeuvres publiées. C'est qu'aucun livre majeur n'émerge vraiment, qu'il lui manque un "Père Goriot", un "Germinal", des "Misérables", pour focaliser l'attention et multiplier les "remakes".

Même s'il affirma : «*L'atmosphère et les sentiments que je crée dans mes livres se prêtent mal à l'adaptation télévisée et à l'environnement qui entoure la télévision*», son oeuvre semblait depuis toujours destinée à la télévision qui nous parle en tête à tête, dans l'intimité du foyer, nous parle d'individus qui pensent, se souviennent, souffrent en silence, ourdissent leurs complots, mitonnent leurs vengeance, dissimulent leurs amours frauduleuses dans de longs huis clos, avant que n'explode la chaudière de leurs passions. La série télévisée permet, tous les épisodes se ressemblant et c'est bien là leur force, de construire un personnage dans la durée. C'est ainsi que Simenon conquiert le petit écran, Maigret pouvant enfin manifester sa caractéristique essentielle, masquée par le cinéma : sa pérennité. Parallèlement, une soixantaine de téléfilms ont été tournés pour la télévision d'après les «*romans durs*».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)